LES EDITIONS G. CRÈS & Cie

PARIS — 21, rue Hautefeuille, 21 — PARIS

ROMANS, CONTES et NOUVELLES

HISTOIRES DESOBLIGEANTES, par Léon BLOY. 6 fr. »

DANS LA FOULE, par COLETTE. . . . . 3 fr. »

LA ROUE, par Elie FAURE. 6 fr. »

LADY ROXANA ou l'Heureuse Maîtresse, par Daniel DE FOE . . . . . 6 fr. »

MOLL FLANDERS, par le Même 6 fr. »

A BORD DE L'ETOILE MATUTINE, par P. MAC ORLAN (bois de DARAGNES) . 6 fr. »

LE BAR DE LA FOURCHE. 6 fr. »

L'ESPRIT IMPUR. . 6 fr. »

POUR L'AMOUR DU LAURIER . . . . . 6 fr. »

LE DEMON SECRET 6 fr. »
Par GILBERT DE VOISINS.

LE DRAGEOIR aux EPICES, par J.-K. HUYSMANS. 6 fr »

NOS FRERES FAROUCHES, par Jules RENARD . . 6 fr. »

LINE, par SEVERINE (ill.). 7 fr. »

LES ENFANTS DU GHETTO, par Israël ZANGWILL. 6 fr. »

ROMANS D'AVENTURES

LE MAITRE DU NAVIRE, par Louis CHADOURNE (bois de DARAGNES). . . . 5 fr. »

MANDRAGORE, par H.-H. EWERS . . . . . 5 fr. 50

DANS LES BOIS DE CARQUINEZ, par BRET HARTE (bois de Chas. LABORDE) . 6 fr. »

HISTOIRE DES PIRATES ANGLAIS, par le capitaine JOHNSON (bois de P. FALKE) 6 fr. »

MARTIN EDEN, par Jack LONDON (bois de DARAGNES). 6 fr. »

ELLE (She), par Rider HAGGARD . . . . . 5 fr. »

LE CHANT DE L'EQUIPAGE, par Pierre MAC ORLAN. Illustration de GUS BOFA . 5 fr. 50

CASHEL BIRON, gentleman et boxeur, par Bernard SHAW (bois de DARAGNES) . 5 fr. »

LE DOCTEUR LERNE, sous-dieu, par Maurice RENARD. Illustration de Joseph HEMARD. 5 fr. »

LES HOMMES JOYEUX, par R. L. STEVENSON (bois de DARAGNES) . . . . . 5 fr. »

ROMANS FANTAISISTES

LE CABARET DE LA BELLE FEMME, par Roland DORGELES. Couverture par J. HEMARD 3 fr. »

HISTOIRES MONTMARTROISES, racontées par Dix Montmartrois. 41 illustrat. 5 fr. »

LES VEILLEES DU LAPIN AGILE, par APOLLINAIRE, BRINGER, CARCO, DORGELES, JACOB, MACHARD, MAC ORLAN, SALMON, etc. . 5 fr. »

EXTRAIT DU CATALOGUE

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

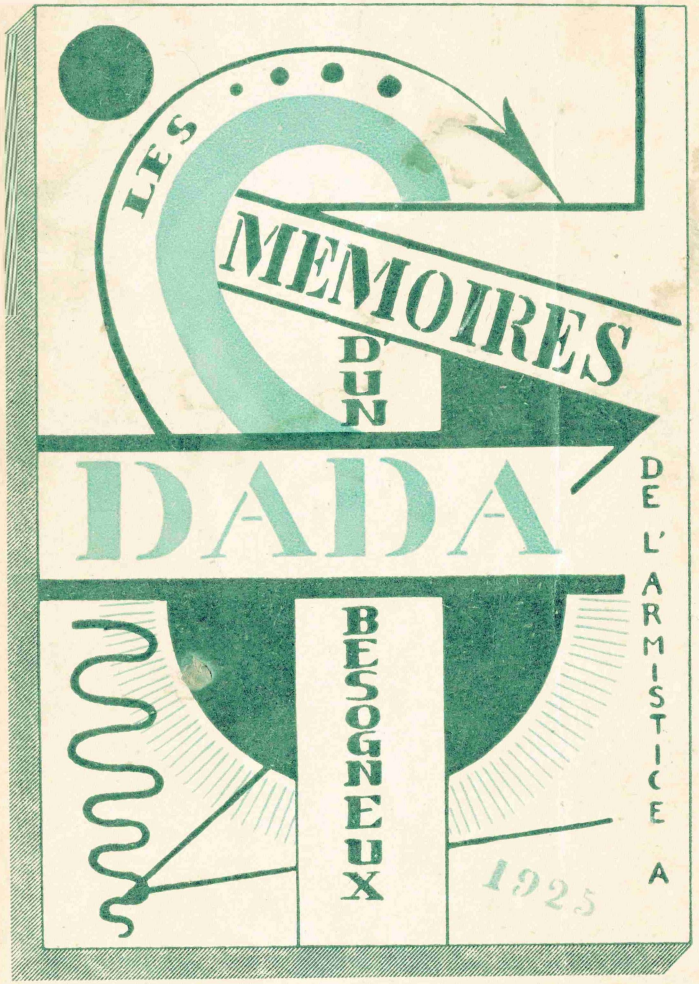
PIERRE MILLE

MEMOIRES D'UN DADA BESOGNEUX

PARIS Éditions crès

fr. 90

Pierre Mille



LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS, VIe

Deuxième édition.

MÉMOIRES
D'UN
DADA BESOGNEUX
DE L'ARMISTICE A 1925

DU MÊME AUTEUR

aux Éditions G. Crès & Cie :

BARNAVAUX (collection des Maîtres du Livre).

LE BOL DE CHINE ou Divagations sur les Beaux-Arts.

EN CROUPE DE BELLONE.

Copyright by Les Éditions G. Crès & Cie, 1920.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PIERRE MILLE

MÉMOIRES
D'UN
DADA BESOGNEUX

DE L'ARMISTICE A 1925

PARIS
LES EDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA,

DONT DIX HORS COMMERCE,

NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET DE 51 A 60

MÉMOIRES D'UN DADA BESOGNEUX

UN DEVOIR DE STYLE

Hier, je suis revenu à pied, à cause de la grève des transports — et c'est une course, des Batignolles à la place Maubert, aller et retour — du marché des mégots. C'est un endroit pittoresque, mais le voyage était bien inutile. Le bagotier, qui tient ses assises chez un bistro de la rue Maître-Albert, m'a dit froidement Du tabac ? En voilà, bourgeois, en voilà ! C'est quarante sous les 40 grammes. Je lui ai répondu qu'il exagérait le paquet de caporal ordinaire, d'après les derniers édits, ne coûte qu'un franc. Imperturbable, il m'a répliqué Trouvez-en ! Et c'est vrai que tout ce qu'on peut décou-

vrir de meilleur marché, dans les bureaux de tabac, ce sont des paquets de cigarettes brésiliennes qui ne pèsent que 25 grammes, et qu'on vous fait payer 3 francs, nouveau prix légal. Mais quarante sous un paquet de tabac — et de tabac qui a déjà servi — c'est encore trop cher pour moi. Je ne fumerai plus, voilà tout ; ce sera excellent pour ma santé.

Ma femme, à qui j'ai fait cette réflexion d'un air stoïque, n'a pas manqué d'abonder dans mon sens. Elle a même ajouté

— Et ça me dispensera de faire stopper à l'avenir ton dernier pantalon, où tu viens de faire pour la troisième fois un trou avec la cendre de tes cigarettes.

On a cependant porté le pantalon chez le stoppeur. Cet artiste a fait savoir, dédaigneusement, qu'il n'y avait rien à faire il paraît que cet indispensable vêtement est usé jusqu'à la trame, et que les reprises, faites avec du fil plus neuf, se verraient, si adroitement qu'on s'y prenne.

D'ailleurs, le gilet est « perdu ». Les hommes dont c'est le métier infortuné d'écrire frottent toujours leur poitrine à la même place contre leur table de travail, et il en résulte une déplorable usure qui laisse une barre blanchissante sur la couleur de l'étoffe.

Ainsi, littéralement, je n'ai plus rien à me mettre. Je ne saurais me présenter décemment chez aucun de mes concitoyens. Cette question du vêtement, pour les personnes qui ne sont ni des millionnaires ni d'heureux prolétaires conscients, devient un douloureux problème. Aux débuts de la guerre, je n'ai pas renouvelé ma garde-robe, bien que les prix fussent encore abordables « parce qu'on ne savait pas ce qui allait arriver, et qu'il était sage de faire des économies ». Et puis la guerre a duré. Alors, je suis allé chez mon tailleur — un petit tailleur — qui avait coutume de me faire payer un complet 140 francs. Il m'en a demandé deux cents. J'ai reculé. « Ça finira bien par finir, pen-

sais-je, et alors les prix baisseront. » En attendant, j'ai fouillé dans mes armoires. J'en ai retiré des trésors que j'ignorais des vestons encore « convenables des pantalons d'une couleur différente, et fort usés, mais qui pouvaient « se retourner ». On les a retournés... Et des gilets d'une couleur encore différente, mais il paraît que c'est à la mode. De la sorte, je me suis composé des costumes un peu arlequins, mais relativement distingués. Avec une canne, que je porte assez élégamment, je faisais encore figure...

L'année suivante, quand je suis retourné chez mon tailleur, il m'a demandé 300 fr. J'ai reculé !... Ça finirait bien par finir, à la fin !... En effet, il y a eu l'armistice, et la victoire. Tout le monde s'est embrassé, et j'ai couru de nouveau chez mon tailleur. Il m'a demandé 350 francs. J'ai reculé ! J'ai continué à gratter mes fonds d'armoire. Mais aujourd'hui, ils ne contiennent plus rien, absolument plus rien .

C'est la catastrophe — et le tailleur exige 800 francs !

— C'est 800 francs, m'a-t-il dit, et encore sans la doublure.

— Sans la doublure ?...

— Oui. Notre syndicat a décidé que désormais nous ferions payer les fournitures à part.

Je suis ruiné. Il m'est impossible de payer ces prix-là. Car il faut manger nous mangeons du frigo ma femme et moi, mais la cuisinière continue d'aller chez le boucher, pour son usage exclusif. Elle affirme que le frigo, c'est de la poison qui lui ferait mal à l'estomac, et que jamais elle ne consentira à toucher cette saleté-là...

Il y a aussi les chaussures. Ma dernière paire a déjà été ressemelée quatre fois mais le cuir du dessus s'est crevassé, elles prennent l'eau, elles sont hideuses à voir 80 francs pour les remplacer, par des souliers Molière.

J'ai passé une mauvaise nuit. Je me répétais : Quatre-vingts francs pour des souliers Molière, quatre-vingts francs !... » Cela m'empêchait de dormir. Et puis, le nom de ce grand dramaturge m'a suggéré une idée, que j'ai crue ingénieuse. Ce matin, je suis donc allé chez le costumier du Théâtre-Français

— N'auriez-vous pas, lui ai-je demandé, n'auriez-vous pas, non point à louer, mais à vendre, un vieux costume un peu usagé, d'une pièce de genre, époque 1830. Celui de Chatterton, par exemple ? Il me semble que je ne serais pas mal, en Chatterton. Ou bien celui du héros, dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur ?* Cela m'irait encore, bien qu'un peu plus marquant...

— Monsieur, me répondit le costumier, vous venez trop tard. Trop de clients ont eu la même idée, avant vous des universitaires, des hommes de lettres, même des députés. On a commencé par m'enlever tous les costumes du second Empire

celui de M. Benoîton, celui de M. Duval, l'ami de la *Dame aux camélias*, ceux du répertoire de Labiche, du *Gendre de M. Poirier*. Car on a beaucoup tapé dans le répertoire d'Emile Augier. C'est honnête, c'est décent, ça n'a presque pas d'époque, ça ne vous fait pas remarquer. Après ça, on est descendu jusqu'aux romantiques, Amaury, Chatterton... Je n'ai plus rien de ces époques. Excepté don Carlos, Hernani, Ruy Blas, Guritan..., ou bien Henri III, François Ier, Schomberg ou Quélus..., ou bien les marquis de Molière, ou le Bourgeois gentilhomme, ou le Misanthrope, ou Scapin.

Tout cela était trop voyant ! Je renonçai. Je renonçai, et rentrai chez moi, la mort dans l'âme. Je nourrissais des idées de suicide, quand ma femme me dit

— J'ai retrouvé ça... On en pourrait toujours tirer une robe de chambre, en la faisant teindre en noir.

C'était une robe persane, une vaste robe

persane, avec des ramages, sur fond rouge, qu'un ami m'avait rapporté jadis de Téhéran... Et l'ombre de Jean-Jacques Rousseau s'évoqua dans ma mémoire. Il n'y a aucune différence entre une robe persane et une robe arménienne ! Et ce grand homme n'a-t-il pas, durant des années, erré dans les rues de Paris couvert seulement d'une robe arménienne ? Il prétend n'avoir jamais eu lieu que de s'en féliciter. Je vais faire teindre en noir la robe persane !

Quelques jours après. Le concierge a eu l'air un peu étonné quand il m'a vu sortir, la première fois, dans mon nouveau costume. Mais il s'est habitué, et, dans la rue, nul ne s'étonne il y a tant d'étrangers dans Paris, en ce moment, à cause des conférences pour les réparations ! Pour moi, je suis enchanté. C'est frais, l'air circule en dessous, je me sens parfaitement à mon aise. Jean-Jacques avait bien raison...

J'ai retrouvé aussi une paire de sandales hindoues, en cuir, dont l'effet se marie agréablement avec la robe. Et j'ai rencontré des Arméniens, de vrais Arméniens les pauvres gens n'ont plus de patrie ; tous ceux qui ont pu s'enfuir sont ici.

L'un deux m'a adressé la parole, dans son langage. Je n'ai pas compris. Alors il a recommencé en français :

— Avez-vous bien vendu vos tapis ?

Ils vendent tous des tapis. Et ce n'est pas une mauvaise idée. Seulement, je ne saurais reconnaître un Boukhara d'un Scutari ou d'un Samarcande. Alors je me suis mis marchand de lacets, tous les soirs, après mon travail. Le public trouve ça tout naturel, à cause de ma robe, et c'est encore un avantage qu'elle me procure. Je suis même devenu membre du syndicat des marchands de lacets. Mes collègues m'y ont obligé : on ne doit pas vendre les lacets à moins de 6 francs la paire. Mais il ne faut pas aller pour ça dans les quartiers riches :

tous ces pauvres bourgeois n'ont plus le sou, ils marchandent, c'est des râleurs. Il faut aller dans les quartiers populaires. La clientèle ne discute jamais, on voit qu'elle a de quoi, et, bien souvent, elle m'offre un verre, par-dessus le marché...

Quand je ne suis pas trop fatigué, rentré chez moi je me remets à mon ancien métier : je suis, ou plutôt, hélas ! j'étais poète dada. Je m'en fais gloire. J'estime en effet que le dadaïsme est l'aboutissement légitime et nécessaire de notre sublime école romantique. Qu'est-ce en effet que le romantisme : l'avènement de la sensibilité toute pure en opposition avec les lois dictées par l'Intelligence, d'un mysticisme sensuel dédaigneux de l'ordre et de la raison. Comment s'exprime la sensibilité ? Par des cris. Et l'extase ? Par un transcendantal silence. Beaucoup de silence, et quelques cris, telle est mon œuvre ainsi doivent sauter les étroites gaines de l'Être par la libé-

ration du vocable nu, surhumain et solitaire...

Je n'en suis pas moins jaloux des fiers travailleurs manuels. Les terrassiers viennent de se mettre en grève : ne touchant que 38 francs par jour, ils estiment de leur devoir, comme prolétaires conscients et organisés, d'en exiger quarante. La dureté des temps m'a obligé — c'est encore un de mes nombreux métiers — à faire savoir dans le quartier que je donnerais des « leçons particulières » au prix modique de vingt sous de l'heure. L'un de mes élèves est le jeune Séraphin Marchastel, fils d'un de ces impérieux terrassiers. J'ai tout à l'heure corrigé l'orthographe du devoir de style que son instituteur lui a récemment donné. Le sujet, tout de circonstance, je veux m'en persuader, était celui-ci :

« Vous expliquerez avec exactitude et

simplicité en quoi consiste la profession de vos parents, en vous efforçant de décrire, sans exagération, mais sans rien dissimuler, quels en sont les fatigues, les difficultés, les inconvénients et les périls. »

Le jeune Séraphin Marchastel, âgé de douze ans, possède ce qu'on appelle une bonne plume. Il s'est appliqué pendant une heure et demie. Voici son œuvre :

Papa est un ouvrier terrassier. C'est un bon métier, à ce qu'il paraît à cause des trous qu'on fait partout dans Paris, mais il n'a jamais une minute de repos.

Tous les jours, il faut qu'il se lève à neuf heures pour aller à la Bourse du travail causer au secrétaire de son syndicat, et avant de partir, il est absolument indispensable qu'il ait lu les journaux de la corporation, pour s'entretenir dans de bonnes idées. Quelquefois il a tant de mal à s'y reconnaître, dans les choses qui sont expliquées sur ces journaux, qu'il perd patience et dit des choses très rudes à maman. Mais

après, il dit à maman que ce n'est pas sa faute, que c'est parce qu'on lui tarabouille trop la cervelle, et que, si ça continue, il reprendra la pelle et la pioche.

La pelle et la pioche, c'est des choses extraordinaires qui sont dans un coin de la chambre. Et quand ce pauvre père parle de les emporter le matin, ça prouve qu'il est tellement fatigué de la tête qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Car si vraiment il les prenait, je sais ça par les camarades qui viennent le voir, il causerait les plus grands malheurs, et on serait obligé de le traiter de feignant » ou même de « renard ». Non ! la pelle et la pioche ne doivent jamais quitter la maison. Voilà ce que tout le monde sait. D'ailleurs maman a besoin de la pioche pour casser son charbon, et nous nous servons de la pelle, mon frère et moi, pour faire de la musique en tapant dessus avec une grosse pierre. Il est donc absolument impossible que ces objets sortent de chez nous, et d'ailleurs je ne vois

pas à quel usage, autre que celui que nous en faisons, ils pourraient bien être employés.

« Lorsque papa a compris ce que veulent dire les journaux de la corporation, et qu'il a reçu les ordres du secrétaire du syndicat, il quitte la Bourse au galop pour aller travailler. Il travaille à empêcher les autres de travailler, et ça lui donne une peine extraordinaire. Par exemple, une supposition qu'il soit sur un chantier, du côté de Montrouge, bien tranquille, en train de fumer sa pipe. Patatras, il arrive un messager de la Confédération du Travail qui lui dit « Il y a des renards aux Ba« tignolles ! » Le voilà qui court aux Batignolles, et une fois là, il est presque toujours obligé de crier tellement contre ces renards que le soir il est tout enroué, et que le médecin du syndicat est obligé de venir pour soigner son extinction de voix. D'autres fois, il est même forcé de travailler les renards avec des outils très fati-

gants qui s'appellent la chaussette à clous et la machine à bosseler, mais quelquefois ils se détraquent, et papa revient avec de mauvais coups. Alors maman pleure. Ah ! c'est très difficile et très dur, je vous le garantis, d'être ouvrier terrassier !

Dans la journée, c'est une autre histoire : il faut faire partie des députations. Les députations vont voir tantôt un ministre, tantôt un autre. Papa dit qu'ils devraient bien nous offrir à boire un coup, et qu'ils le feraient peut-être, si on le leur demandait, mais qu'il ne faut pas, à cause de la dignité. Et quand c'est fini avec le gouvernement, c'est le Conseil municipal qui se froisse, parce qu'il n'a pas eu son tour et que ça pourrait bien lui faire du tort aux élections. Alors il faut y aller, et aussi chez le préfet. Les patrons de papa, je parle des vrais, ceux qui sont à la Bourse du travail, et qui sont très sévères, trouvent toujours qu'on n'a rien fait de bien, et que tout est à recommencer. On entre-

prend aussi des tournées chez les rédacteurs de journaux, pour qu'ils comprennent bien à quoi ça sert de se donner tant de mal, et le lendemain on y va encore, pour leur dire qu'ils n'ont pas compris, même quand ils ont compris, afin qu'ils se remettent à écrire et entretenir l'action.

Un autre grand travail, c'est d'aller faire des visites aux compagnons dont les femmes ne veulent pas qu'on travaille comme travaille papa. Alors, qu'est-ce qu'elles veulent qu'on fasse ? Nous ne savons pas, ma sœur et moi. Mais papa va les voir, et il dit que le mieux, c'est de les prendre par la douceur, en leur offrant quelque chose, et en causant bien gentiment. C'est ce qu'il aime le mieux comme besogne, et ça le détend. Mais maman n'est pas de son avis, et elle prétend qu'il faut laisser cette partie-là à ceux des camarades qui ne sont pas mariés. Papa, au contraire, affirme qu'il faut agir chacun selon ses moyens et capacités, et que ce sera comme

ça dans la société future. Des fois, ça cause des discussions.

« Il y a aussi les commissions du syndicat. Tout le temps il faut courir à droite. courir à gauche, porter une lettre à celui-ci ou un rapport à celui-là, attendre le secrétaire à la porte d'un ministère pour lui faire cortège, et taper quand c'est son opinion. Le secrétaire est bien habillé, et il se nourrit dans de bons endroits. Papa dit que c'est une inégalité qui disparaîtra quand l'organisation aura triomphé, mais qu'en attendant, ça doit être comme ça. Et moi je trouve que ce secrétaire est très beau, et quand nous jouons, ma sœur et moi, c'est moi qui fais le secrétaire. Je reste assis et je m'arrange un faux-col avec du papier blanc, et une cravate avec du papier rouge. Ma sœur, elle trotte.

Mais c'est vrai que le dimanche on a sa récompense. Papa nous emmène tous promener. On va voir les trous qu'on ne bouche pas, et qui sont le symbole des

revendications prolétariennes. C'est pour ça qu'il ne faut pas y toucher. Il ne faut pas y toucher, jamais, jamais ! C'est sacré. Il y a aussi des palissades hautes comme des remparts, des voitures qui font naufrage parce qu'elles n'ont plus la place de passer, des automobiles qui se renversent en écrasant le monde, et des gens qui pleurent en regardant leurs boutiques fermées parce que personne ne peut plus y arriver et que ce n'est pas la peine de les ouvrir. Et papa dit fièrement Ça sera encore « comme ça dans vingt ans ! Ça sera tou- « jours comme ça ! » Nous allons aussi rue de Rennes, boulevard Saint-Germain et sur les bords de la Seine. Partout on voit des chantiers abandonnés, c'est magnifique ! Papa nous dit : « Pendant les inondations, la Seine est entrée dans le sou- « terrain C, et l'égout collecteur dans le souterrain D. C'est à cause qu'on ne les avait pas finis, et on ne les finira jamais. »

« Papa nous mène d'autres fois place de

la Concorde, il nous montre l'Obélisque, et il crie :

« — Il f... le camp, l'Obélisque ! Il f... le camp. Un de ces jours il tombera, et il restera en travers de la route. C'est ce qu'il faut ! Il faut augmenter le désordre !

Et on voit un tas de personnes qui regardent également tout ça. S'il y a encore une inondation cet hiver, peut-être que l'Obélisque dégringolera jusque dans la Seine, et qu'il retournera jusqu'en Egypte. On lira ça sur les journaux.

Le soir, il faut encore que papa aille dans les réunions. Il ne fait pas de discours, mais il en écoute, et il aide à sortir ceux qui sont feignants, et pour cette raison ne veulent pas sortir. C'est à cause du capital. Le capital, c'est la même chose que le gouvernement, les bourgeois, les renards, les socialistes qui sont tous des bourgeois déguisés, les ingénieurs et les curés. Papa rentre très tard, et quand il se couche il ne peut plus parler.

« Et même il y a de ces soirs-là où en revenant chez nous, il dit : « Ça ne peut pas « durer, non ! C'est trop contraire au bon sens ! Alors il regarde sa pelle et sa pioche. Mais qu'est-ce qu'il veut en faire ? Je ne peux pas m'en rendre compte, ni ma sœur non plus. »

Tel est le récent devoir de style du jeune Séraphin Marchastel. Je me suis contenté de le transcrire fidèlement.

MÉLANIE

Il y a aussi Mélanie, la femme de ménage de mes amis Alquié. Elle m'a révélé le nouvel état d'esprit du prolétariat...

M. et Mme Alquié sont des demi-riches. C'est une catégorie de citoyens assez nombreuse en France plus nombreuse même que partout ailleurs. Et l'on ne peut guère l'accuser de compter parmi les profiteurs de la guerre. Cette bourgeoisie moyenne des grandes et petites villes a donné ses enfants, comme tout le monde, avec la même vertu, la même abnégation, le même stoïcisme que tout le monde. Mais elle n'a pas de terres, et n'a pas fait d'affaires, elle n'a donc vendu ni les œufs cinquante centimes aux particuliers, ni les souliers 40 francs au gouvernement ; elle ne s'est pas enrichie dans les commerces de dé-

tail, ni dans l'industrie. M. Alquié est avocat les carrières libérales, par ce temps de vie chère, traversent une crise pénible. Ceux que leur vocation ou la volonté de leurs ascendants y ont fait entrer la supportent avec dignité, et un peu d'effroi. Ils se demandent comment ça finira. En attendant, ils se restreignent sur tout ce qui ne se voit pas.

Du reste, les Alquié n'ont jamais eu qu'une servante; mais il vient chez eux, le matin, une femme de ménage, qui fait « les gros ouvrages », donne un coup de balai dans l'appartement, monte le charbon. Elle s'appelle Mélanie. On sait que les maîtresses de maison ne sont pas quelquefois sans avoir un faible pour les femmes de ménage, parce que leur profession conduit celles-ci dans d'autres maisons, dont elles parlent: et ainsi, on apprend des choses ; sans aimer les potins on peut avoir de la curiosité. D'ailleurs, Mélanie éprouve un certain orgueil de la situation de ses

pratiques elle n'a jamais été que dans des ménages « bien », tous du cercle même de Mme Alquié. Cela, depuis dix ans bientôt, et elle va sur sa cinquantaine. Elle a de la prudence, et ne dit pas trop de mal de ses clients, sauf le cas où elle a été remerciée : alors, naturellement, elle est plus communicative... Mais, par contre, elle jouissait, avant la guerre, avec une certaine fierté, de leurs succès, de leurs relations. C'est par elle que toutes les amies de Mme Alquié ont su, dès le lendemain, que le jeune Alquié « avait eu son baccalauréat ». C'est un mot très difficile à prononcer, et Mélanie y a vu des choses extraordinaires, d'autant plus extraordinaires qu'elles sont réservées aux bourgeois.

Le mari de Mélanie est ouvrier dans une savonnerie, mais on ne l'a jamais vu. On sait seulement qu'il existe.

Elle chaparde pour lui un peu de sucre, des petits gâteaux, des fruits, et, si elle peut atteindre la bouteille de cognac, s'en

verse volontiers un petit verre : ce sont là les revenant-bons de son métier, toutes les femmes de ménage ont toujours fait ainsi. A part ça elle était honnête, et si Mme Alquié grognait quelquefois quand elle s'apercevait du larcin, elle se résignait sachant qu'elle ne gagnerait rien à changer. Mélanie est forte comme un cheval, et généralement de bonne humeur, ce qui est un avantage précieux. Et enfin M. Alquié, en plus de ce qu'il n'aime point les figures nouvelles, croit à l'honnêteté professionnelle de nos classes populaires. Il affirme qu'il en a eu, avant la guerre, de nombreux exemples. C'est une chose de tradition, dit-il, chez nos ouvriers et nos artisans de France. Quoiqu'ils puissent être en dehors de leur besogne, ils ont le culte et l'amour de cette besogne. Cela s'est un peu perdu dans les dernières années qui précédèrent la guerre, mais il en reste encore assez pour que ces classes populaires aient, dans l'ensemble, plus de qualités que celles des

peuples voisins. Ils n'ont pas de respect extérieur pour leurs patrons, ils tiennent à leurs droits, ils se mettent en grève, mais ils ne voleront ce patron ni de sa marchandise, ni de leur travail.

Voilà ce que croyait M. Alquié. Il est avocat c'est peut-être l'habitude de plaider en correctionnelle qui l'a conduit à insister sur le beau côté des gens.

Pendant la guerre. Mélanie a exigé d'abord 70 centimes de l'heure, au lieu de 60, et puis 80, et puis, aux dernières grèves des métallurgistes, 1 fr. 25. On n'aperçoit pas le rapport qui peut exister entre le travail du fer et celui du balai, mais c'est comme ça. C'est comme ça dans toute la France, et dans toutes les carrières, excepté, comme je l'ai dit, les carrières libérales. Seulement, Mélanie, bien que se faisant payer le double, a fait moitié moins d'ouvrage. Le même phénomène se distingue partout. Il semble provenir d'une conception nouvelle chez le travailleur, con-

ception qui se pourrait définir de la façon suivante. Il y a d'une part le « droit à la vie », d'autre part le travail. Le droit à la vie exige une somme que l'on peut estimer à 500 francs par mois. On doit d'abord l'assurer au travailleur pour retenir ses services. Mais son travail se paye en plus. Si l'on ne rémunère pas celui-ci, le prolétaire organisé ne vous accorde que sa présence, et considère qu'il n'est venu que pour ça.

Il est probable que c'est ainsi que raisonnait l'excellente Mélanie. Elle continuait à procurer, pour 1 fr. 25 de l'heure, autant de conversation, mais beaucoup moins de coups de balai. De plus, chose singulière, elle sembla, elle aussi, emportée par le délire du négoce qui s'est emparé de tant de nos compatriotes.

Un jour, à déjeuner, M^me^ Alquié dit à son mari :

— J'ai acheté du savon à Mélanie.

— Ah ! fit celui-ci un peu vaguement d'abord ; à quel prix ?

Mme Alquié cita le prix.

— Tiens, tiens ! déclara M. Alquié, c'est en vérité bien bon marché.

Et puis il ne fut plus question de rien. A quelque temps de là, Mélanie revint avec une nouvelle provision de savon : dix bons kilos, d'une excellente qualité. Cette fois M. Alquié intervint.

— Ce n'est pas cher, dit-il, ce n'est pas cher du tout. Mais d'où vient-il, ce savon ?

— De mon homme, répondit Mélanie avec une parfaite candeur. Mon mari en apporte tous les soirs de la manufacture, et je le place. Il faut bien vivre.

M. Alquié ne réfléchit pas longtemps. Il n'est pas dans les usages que les savonneries choisissent comme courtiers leurs propres ouvriers. Cela aurait des inconvénients sur lesquels il est inutile d'insister. Le rayon de vente doit demeurer à tout jamais distinct du rayon de fabrication ; ce sont deux compartiments différents.

— Mélanie, interroge M. Alquié, com-

ment votre mari s'est-il procuré ce savon?

— Puisque je ne le dis pas à monsieur, réplique Mélanie, en quoi cela regarde-t-il monsieur? Il n'est pas responsable. On lui fournit de la marchandise à un bon prix, il l'achète. Voilà.

Elle a l'air parfaitement convaincue que ce raisonnement est irréfutable.

— Ecoutez, Mélanie, décide sagement et avec honnêteté M. Alquié, cette affaire me paraît louche. Portez votre savon où vous voudrez, mais moi, quand j'en aurai besoin pour me laver les mains ou faire la lessive dans la maison, j'irai l'acheter chez le patron de votre mari, si tant est qu'il vende au détail, ce que je ne crois pas. Et c'est même pourquoi cette affaire me paraît douteuse... Voyons, ma fille, votre mari l'a volé... disons chipé, ce savon ?

— Mais non, monsieur, mais non ! Il l'a pris. Vous comprenez, les ouvriers en prennent un peu. C'est bien le moins, puisqu'ils le font !

— Je ne crois pas, cependant, qu'il soit dans leurs conventions avec leur patron qu'ils seront payés en nature. C'est un genre de salaire devenu fort rare depuis une époque préhistorique. Mélanie, je ne veux pas me mêler de vos histoires... Remportez ça !

Mélanie reprend le paquet de savon, le brandissant avec une sincère indignation

— Voilà les bourgeois ! dit-elle. Ils veulent bien acheter aux patrons, mais pas à nous : ils ne veulent faire gagner que les gros !

C'est une histoire que mon ami Alquié vient de me conter. Il rentra dans son cabinet de travail et réfléchit mélancoliquement que la probité professionnelle n'était plus tout à fait ce qu'elle avait coutume d'être.

Car Mélanie a continué à ne pas comprendre.

LE PERMIS DE CONDUIRE

Tout le monde en ce moment, dans la classe à laquelle j'ai l'infortune d'appartenir, fait comme moi ce qu'il peut pour se tirer d'affaire. Le plus heureux de tous est justement celui que je croyais le plus sûrement condamné à ce suprême asile — le dépôt de mendicité de Nanterre — où je présume que bientôt nous irons tous.

J'avais au collège un camarade dont la paresse faisait mon admiration et celle de mes camarades. Ce n'était pas qu'il fût sot ; il n'est pas plus bête qu'un autre. Mais il n'arrivait pas à se réveiller avant midi c'est sa nature comme ça. Cependant on se devait lever à cinq heures en été, à six heures en hiver. Rajou se levait comme tout le monde parce qu'il ne pouvait pas faire

autrement, puis se rendormait debout, littéralement. Il se trouvait toutefois, bien entendu, mieux étant assis ; aussi les heures d'étude et de classe lui étaient-elles fort agréables. Il mettait sa tête sur ses deux bras harmonieusement repliés, et reprenait avec tranquillité son sommeil interrompu. Les punitions pleuvaient sur sa tête. Mais quelles punitions ? Le règlement n'en connaissait qu'une la privation de sortie. Voilà qui était bien égal à Rajou, les privations de sortie ! Il dormait au lycée au lieu d'aller dormir chez lui. C'était même moins dérangeant.

En s'y reprenant sept ou huit fois, il arriva cependant à passer son bachot. Après quoi, sa famille lui fit faire sa médecine, et je ne le vis plus qu'à de rares intervalles. La franchise m'oblige à révéler que ces visites n'étaient pas désintéressées : il venait m'emprunter cent sous. Quand je lui répondais que je ne les avais point, il soupirait avec résignation

— Alors, je me contenterai d'un vieux pantalon.

— Et ta médecine ? lui demandais-je.

— Hélas ! faisait-il, ça n'avance pas. Je suis toujours en première année. Que veux-tu ? ces sales cours ont presque toujours lieu le matin.

Son père, modeste fonctionnaire qui se saignait aux quatre membres pour l'aider à continuer ses hypothétiques études, mourut un beau jour sans lui rien laisser. Alors les emprunts de Rajou à la bourse de ses camarades devinrent plus fréquents et par conséquent moins fructueux il avait fatigué les bienveillances. Mais depuis que tout va mal, contrairement à la vraisemblance, lui a l'air d'aller beaucoup mieux. L'autre jour il m'est venu trouver.

— Tu vois en moi, me dit-il, un homme plein de courage : j'ai pris une profession.

— Laquelle ? demandais-je, plein d'admiration mais étonné.

— Je suis, me répondit-il, voyageur de

commerce. Je place les produits alimentaires de la maison Hampton and Cockroach, une maison anglaise, comme tu vois, une excellente maison.

— Et ça marche, dis-je, les produits alimentaires ?

— Peuh ! fit-il, comme ci comme ça. Je ne fais jamais de courses le matin, tu penses bien, et je ne vais jamais à pied les frais de route me mangent tous mes bénéfices. Il faut que je trouve un truc.

Je ne pensais plus à Rajou ni à ses pâtes lorsque quelques jours plus tard, je rencontrai certain matin un autre de mes amis, homme riche et oisif, qui venait d'acheter une automobile. Nous causâmes quelques instants sur le boulevard, puis tirant sa montre, il me dit tout à coup

— Je te demande pardon, mais il faut que je te quitte j'ai donné rendez-vous à l'inspecteur de la préfecture qui doit me donner mon permis de conduire. Et natu-

rellement je lui offre d'abord à déjeuner.

Il réfléchit encore un petite minute et ajouta :

— Mon cher, je n'aurais jamais cru que ce fût si long et si difficile d'obtenir un permis de conduire. Voilà huit jours que je promène mon inspecteur sur toutes les routes, et il n'est jamais content. C'est un type bien singulier, cet inspecteur. Il arrive chaque fois au rendez-vous qu'il me fixe avec une espèce de petite valise noire, déjeune confortablement, et puis se fait conduire par moi dans les endroits de Paris et de la province les plus divers. De temps en temps il se fait arrêter, descend avec sa valise puis remonte dans l'automobile d'un air guilleret, et s'endort ! Je n'ai jamais vu personne posséder une telle capacité de sommeil !

Je ne sais quels vagues souvenirs cette dernière phrase éveilla en moi. Je sollicitai vivement mon ami de m'inviter également à déjeuner pour être présenté à son

inspecteur. Il accepta bien volontiers.

Je n'eus qu'une demi-surprise en apercevant Rajou tranquillement assis à une table de café. Il me reconnut, me serra la main et me fit un petit clin d'œil comme pour me dire « Ne te mêle pas de mes affaires, et surtout ne vends pas la mèche. »

Le repas terminé, Rajou regarda sa montre, consulta une liste de noms sur un petit calepin. et dit au propriétaire de l'automobile

— Maintenant, nous allons rue Mouffetard il faut que vous me montriez si vous avez suffisamment de sang-froid dans les rues populeuses. Je trouve qu'hier, faubourg Montmartre, vous avez arrêté un peu trop près d'un camion.

Nous allâmes donc rue Mouffetard, et Rajou descendit sans ostentation, muni de sa valise noire, devant une épicerie. Il en ressortit fort allègre, et dit à mon ami

— Maintenant boulevard Ornano. Et un peu de vitesse, n'est-ce pas ? Il faut que

je voie si vous savez faire de la vitesse dans les agglomérations urbaines.

Jusqu'au boulevard Ornano, il s'offrit le plaisir d'un petit somme. Puis la valise noire fit de nouveau son apparition au moment où la porte d'un restaurateur se dessinait au soleil.

— Cela va bien ! fit-il. Expérimentons à cette heure vos connaissances routières. Que diriez-vous d'un petit tour du côté de Senlis ?

L'automobile repartit à fond de train pour Senlis.

— Ah ça, dis-je à Rajou, n'y tenant plus, c'est une comédie. Il me semble que tu te fiches de mon ami !

— Mon vieux, me dit-il, qu'est-ce que ça peut lui faire ? Il aura son permis de conduire comme les camarades, et en même temps il m'aura rendu service. Les bons souvenirs laissés par mon père m'ont obtenu cette petite place, et je l'utilise pour faire gratuitement mes visites d'affaires.

Ça ne nuit à personne, et pour moi c'est une économie. Je t'assure que maintenant je suis très content, très content. Je gagne ma vie. Aimerais-tu mieux que je me remisse à t'emprunter cent sous ?

— Mais, interrogeai-je, est-ce que tu y connais quelque chose, aux automobiles ?

— Moi, avoua-t-il, rien du tout. Mais qu'est-ce que ça peut faire, puisque ton ami aura son permis de conduire, je te le répète

Ceci est sans doute de nature à expliquer pourquoi tant de gens se font écraser par les automobilistes, mais je ne blâme pas Rajou. Au contraire je l'admire, et je voudrais bien être à sa place. Il en est beaucoup qui n'ont point sa chance. Je ne parle pas seulement de moi : il y a M. Rose.

Un jour qu'il venait de compter ses économies, M. Rose versa une somme à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse.

C'est un homme doux, timide, modéré dans son esprit, tempéré dans ses goûts, avec de petits besoins et de petites rentes, célibataire et campagnard. Cet emploi de son argent lui parut louable au bout de quelques années, ne devait-il pas toucher des revenus réguliers, une retraite, comme un fonctionnaire ? N'est-ce pas, aux yeux de tous les Français, une sorte d'anoblissement de la personne que de bénéficier d'une pension de l'État ? Et M. Rose enfin était le plus sage de ces Français ; jamais on ne lui avait entendu dire le moindre mal du gouvernement, qui après tout l'a laissé toute sa vie bien tranquille. Il vivait, raisonnablement heureux, sur un coin de terre, sans souci du lendemain, se chauffant en décembre au feu de son foyer. jouissant au printemps, avec inconscience et sincérité tout à la fois, un peu à la façon des Turcs, de la splendeur du ciel frais, de l'éclat neuf de l'herbe, de l'odeur des fleurs et de la glèbe. Il est toutefois devenu un

peu dur d'oreille ; mais comme quelques sourds, par une grâce toute spéciale, il est demeuré sensible au chant des oiseaux comme s'il l'entendait mieux, dans le silence du reste. C'est ainsi qu'il vivait paisible et en confiance. Il croit qu'il y a une autre vie, et qu'elle sera bonne aux braves gens. Il croit aussi que rien n'empêche, en attendant cette autre vie, de rendre celle-ci confortable, et de prendre ses précautions pour qu'elle le soit toujours davantage. Mais justement parce qu'il avait une foi entière dans l'honnêteté de l'Etat, qui est le meilleur des créanciers et fait toujours honneur à ses engagements, il ne se présenta point au Trésor quand tomba l'échéance des premiers termes qu'il devait toucher. Son argent était bien là peut-être qu'il faisait des petits.

A la fin, cependant, quand il a commencé de souffrir de la dureté des temps, il alla consulter son notaire. Un mouvement instinctif l'y portait le notaire est l'homme

qui sait, il est le confesseur de ceux qui possèdent. Le député, c'est pour les faveurs ; les tribunaux, pour décider sur ce qui est douloureux ; mais le notaire dit ce qui est. Il jouit d'une confiance héréditaire, antique, universelle. Et M. Rose fut confirmé par le notaire dans sa tranquillité d'âme. Non, il n'avait rien à craindre avec un simple certificat de vie, délivré par le maire de sa commune, il entrerait en possession, sans plus de formalités, des arrérages de sa rente, de tout ce qu'on lui devait depuis des années. Ainsi, le cœur en paix, pourvu de cette précieuse information, l'heureux bénéficiaire d'une pension de retraite s'en fut trouver le secrétaire de sa mairie. Et quand on eut rédigé pour lui la pièce indispensable, il la porta au Trésor.

Mais le fonctionnaire compétent du Trésor considéra M. Rose avec une grande méfiance. Il consulta ses registres pour l'année 1919, et parut un instant rassuré ensuite il revint en arrière et les compulsa

pour les termes échus ; puis il regarda de nouveau le certificat, et prononça plein d'une espèce d'horreur dédaigneuse

— C'est bien... C'est en règle pour cette année... Mais pour les années précédentes ?

— Vous dites ? fit poliment M. Rose, qui ne comprenait pas, et qui est un peu sourd, comme je vous ai dit.

— Oui, continua le fonctionnaire, pour les années précédentes ! On vous doit les arrérages de l'année passée, de l'antépénultième, et une autre, et une autre encore.

— Je le sais, dit M. Rose, et je viens vous demander de me les payer.

— Vous les payer ! poursuivit le fonctionnaire avec indignation. Mais où sont-ils, monsieur, vos certificats de vie pour les années précédentes ? Vous ne m'en apportez qu'un, monsieur, un seul, et pour cette année. Mais qu'est-ce qui me prouve, je veux dire qu'est-ce qui me prouve administrativement, *que vous n'étiez pas mort les autres années ?*

M. Rose réfléchit un instant. Il était déconcerté.

— Il me semble, dit-il pourtant, que puisque je vis encore en cet instant, à plus forte raison...

— Il vous semble ! dit le fonctionnaire. Eh bien, à moi aussi, il me semble. Mais est-ce que vous croyez que ça peut remplacer un acte, ce qu'il nous semble ? Autant de quittances signées de vous, autant de certificats de vie annexés à ces quittances. On a toujours fait comme ça, on ne peut faire que comme ça. Vous n'avez pas de certificat de vie pour l'année dernière, donc pour moi, l'année dernière, vous étiez mort, jusqu'à nouvel ordre.

— Hélas ! osa dire M. Rose, c'est idiot.

— Monsieur, répliqua le fonctionnaire, les instructions ministérielles nous imposent la plus grande politesse dans nos relations avec le public. Et si le public se montre discourtois, nous devons nous borner à ne pas lui répondre. Veuillez donc

changer de ton, ou je ferme mon guichet.

— Je change de ton, monsieur, et je vous supplie de me pardonner, gémit M. Rose, très ému. Daignez seulement m'apprendre ce qu'il faut que je fasse.

— Allez demander au maire de votre commune un papier authentique comme quoi vous n'étiez pas plus mort il y a douze mois qu'aujourd'hui, et autant d'autres papiers authentiques que vous vécûtes d'années dues, ou indues. Je ne connais que ça.

M. Rose s'en fut chez lui. Il était mélancolique, il était impressionné, il songeait : « Administrativement, il paraît que j'étais mort l'année dernière, et pourtant je vis, cette année, d'une façon constatée par un acte officiel ! Je n'ose plus dire que c'est idiot, de peur d'aggraver mon cas : cela est mystérieux et incompréhensible. Peut-être l'employé qui m'a reçu est-il fou. Toutefois je me garderai de produire cet argument :

il est injurieux pour l'administration. Mais d'autre part, si personne ici-bas ne me peut fournir une solution de cet angoissant problème, c'est moi qui finirai mes jours dans une maison d'aliénés. Je sens ma raison faiblir. »

Cependant il rendit visite à son maire.

— Que désirez-vous ? lui demanda ce magistrat municipal.

— Je veux, dit M. Rose, des certificats de vie faisant foi que j'ai été vivant tous les ans, absolument tous les ans, sans exception, entendez-vous ? depuis l'année de ma naissance. Et pas une seule année où j'aie été mort, fichtre !

Le maire parut très inquiet : M. Rose avait l'air bien touché ! Toutefois M. Rose fit d'honnêtes efforts pour reprendre une attitude plus humaine, et parvint, bien qu'avec quelque peine, à exprimer son désir. Mais le maire lui répondit avec tristesse

— Je vous donnerai tous les certificats

que vous voudrez. Seulement je ne puis les dater que de cette année. Cinquante certificats, deux cents certificats, mais tous de cette année ! Sans quoi je mentirais.

— S'ils sont de cette année, répliqua M. Rose, ils ne me serviront pas plus que celui que vous m'avez déjà délivré.

— D'accord, dit le maire. Mais si je les date des années précédentes, je commets un faux en écritures publiques. C'est le bagne.

— On ne vous mettra pas au bagne pour ça ! insista M. Rose, suppliant.

— En êtes-vous sûr ? répondit le maire. Si l'employé qui vous a reçu a été assez bête, ayant entre les mains une pièce qui prouve que vous êtes vivant à cette heure, pour vous en réclamer d'autres affirmant que vous n'étiez pas mort il y a vingt-quatre mois, qui me dit qu'il ne sera pas également assez ahuri pour m'accuser de faux, si je fais ce que vous me demandez ?

Ce raisonnement était fort M. Rose n'a pas osé répliquer, mais il m'a dit

— Vous savez, si le Bolchévisme s'installe en France, je m'en f... Ça ne pourra pas être plus bête que maintenant !

RUE GUÉNÉGAUD

Selon moi M. Paulin Costepierre, l'éminent professeur que je rencontre quelquefois, ne devrait pas être éloigné de partager cette opinion bien qu'il persiste dans l'optimisme. Ayant reçu l'autre jour une lettre écrite sur du papier à chandelles, sans enveloppe, grossièrement pliée, non affranchie, à tous ces signes il reconnut qu'elle venait d'une administration nationale. Après l'avoir lue, il éprouva le petit plaisir habituel qu'on a vis-à vis de soi-même de ne s'être pas trompé. Le bureau de la garantie, sis rue Guénégaud, dans les dépendances de la Monnaie de Paris, l'informait qu'un petit colis attendait depuis quelques jours déjà qu'il voulût bien venir le dégager.

— Sûrement, songea le professeur, c'est encore mon ami d'Angleterre qui fait des siennes !

Et sa mémoire lui représenta sur l'heure, avec une singulière vivacité, les traits, la douceur grave, la sincérité comme enfantine de l'ami qu'il s'était fait, sans le vouloir, au dernier congrès international d'histoire du moyen âge. M. Costepierre avait mis à louer les travaux de cet Anglo-Saxon une délicatesse flatteuse qu'il s'était étonné de voir accueillie avec froideur. Mais comme les paroles mêmes qu'il avait prononcées l'engageaient, il avait répondu avec conscience à quelques demandes de renseignements que cet érudit lui avait envoyées d'Oxford. Et alors il était tombé des nues en recevant de nouvelles lettres toutes confiantes, toutes simples, toutes familières. C'est que cet Anglais avait cru d'abord, de la part de ce Français, à de simples expressions de politesse française ; et puis, voyant que ce même Français répondait

aux questions honnêtement, confirmant ses premières paroles d'estime par des actes, il avait donné son amitié une fois pour toutes. Et il s'efforçait de la prouver par mille attentions, par une foule de petits cadeaux ingénus et charmants. Une fois, M. Costepierre avait reçu des fleurs. « Je sais bien que vous en avez de plus belles en France, avait-il écrit, mais celles-là viennent de mon jardin. je les ai cultivées moi-même, et je veux que vous les admiriez comme moi.

— Cette fois, se dit le professeur, mon ami d'Angleterre sans doute a fait des folies ; il me fait tenir un objet fait d'une matière précieuse, or ou argent, et c'est pourquoi le colis est en souffrance au bureau de la garantie, où l'on poinçonne les joyaux.

Il éprouvait cette minute d'émotion sentimentale, un peu mélancolique, des vieux solitaires que ni les hommes ni les femmes n'ont gâté. Un cadeau, c'est toujours un

événement dans sa vie monotone. Ses pas, plus légers que de coutume, et comme rajeunis, le conduisirent rue Guénégaud. Dans un antre obscur et poussiéreux, dont les murailles inquiétantes avaient été récemment élargies de troncs de pins, des employés scrupuleusement polis l'attendaient. L'habitude invétérée qu'ils ont de manier des objets délicats, des bijoux de forme subtile, donnait à leurs gestes une sorte d'élégance, à leurs paroles une correction discrète. Et cela plut tout d'abord à M. Costepierre. Il savait que pour obtenir délivrance de sa propriété, il devrait accomplir des rites propitiatoires ; il y était prêt. Son âme était pleine de bienveillance. On lui expliqua quels étaient ces rites, et son attente ne fut pas déçue ; ils consistaient à jurer qu'il connaissait parfaitement le contenu d'une boîte qu'il voyait pour la première fois, et qu'il s'engageait, si le contenu de cette boîte n'était pas conforme aux déclara-

tions, à subir les peines les plus épouvantables. Il jura. Alors quelqu'un prenant sur une table un grand ciseau à froid et un marteau les lui mit dans la main en disant

— Ouvrez vous-même.

De sa vie M. Costepierre n'avait tenu un ciseau à froid et un marteau. Mais tout le monde avait l'air de compter qu'il allait s'en servir ; il n'osa pas réclamer. Ce qu'il y avait de tout nouveau pour lui dans ce travail ne lui donnait pas d'ailleurs à rougir ; mais comme il avait peur qu'on ne le trouvât maladroit, il était encore bien plus maladroit que si personne ne l'avait regardé.

A la fin les ais de la caisse cédèrent. Le professeur se redressa, plein d'une honnête fierté, en soufflant un peu. Enfin, d'un lit élastique de fins copeaux de bois, puis de coton, il retira un encrier d'une forme très simple, plaqué d'une légère couche d'argent. Ah ! le bon érudit d'Oxford ! Dans

sa discrétion généreuse, il avait déclaré que l'objet valait dix francs. Il en avait certes coûté davantage, mais M. Costepierre était résigné de bon cœur à payer ce qu'il faudrait. Car il était bien sûr d'avance qu'il faudrait payer, puisqu'il était dans une administration, n'est-ce pas ? Donc il interrogea, d'un cœur généreux

— Combien vous dois-je ?

Mais c'est à cet instant que l'attendait la plus grande surprise de sa vie, car un chef de bureau, infiniment courtois, lui répondit d'une voix amène et sentencieuse

— Vous ne devez rien.

— Ce n'est pas possible ! protesta M. Costepierre avec énergie.

— Non, monsieur, non, continua le chef de bureau, vous ne nous devez rien, parce qu'à notre grand regret nous allons être obligés de renvoyer cet encrier en Angleterre !

M. Costepierre songea, non seulement

à sa propre déconvenue, mais encore aux sentiments pénibles qu'éprouverait son ami d'Oxford en se voyant retourner son envoi. Son cœur se gonfla de tristesse et d'indignation.

— Renvoyer cet encrier ! dit-il. Vous n'y pensez pas ?

— Hélas ! si, monsieur, répondit le chef de bureau, plein de commisération à la base de cet encrier, il y a une plaque de plomb.

— Eh bien ? interrogea M. Costepierre. Il me semble que c'est là une disposition excellente. J'ai manié beaucoup plus fréquemment dans ma vie les encriers que les ciseaux à froid. Une longue expérience m'a enseigné qu'ils sont sujets à se renverser ; cela cause des drames domestiques. Il m'apparaît maintenant que les Anglais, ayant constaté ce phénomène, mettent une plaque de plomb sous les encriers afin de donner du poids à leur base. C'est une invention qui me paraît louable.

— Elle est louable en effet, répliqua le chef de bureau, elle est louable ! Je n'en disconviens pas. Mais le gouvernement français, dans sa sollicitude pour ses administrés, repousse toutefois de tels encriers loin de ses frontières lorsque le plomb en est recouvert d'une petite couche d'argent. Ce métal est dit alors fourré, et nous interdisons aux orfèvres français de fabriquer de tels objets. Il devient évident qu'alors on ne peut accepter ceux qui viennent de l'étranger ; une telle concurrence serait abusive et déloyale.

A ce moment M. Costepierre éternua.

— A vos souhaits, monsieur, dit le chef de bureau, toujours poli.

— Mais, dit M. Costepierre, en reprenant haleine, de quoi se mêle-t-il, le gouvernement ?

— Il protège le public, dit le chef de bureau. Pensez que l'on pourrait tromper celui-ci en lui vendant pour de l'argent pur un vil métal recouvert d'une insignifiante

couche d'argent ou d'or. Et c'est ce que le gouvernement français, dans son infinie bonté pour vous, ne saurait souffrir.

M. Costepierre éternua de nouveau.

— Vous vous enrhumez, monsieur ? fit le chef de bureau.

— Oui, dit M. Costepierre, et permettez-moi de vous dire pourquoi. Ma mère m'a trop gâté, quand j'étais petit. Dès que j'avais couru pendant cinq minutes, elle me fourrait un mouchoir dans le cou, pour m'empêcher de me refroidir. Ces précautions excessives ont fait que je n'ai jamais pu m'habituer aux courants d'air. Je crains bien qu'il n'en soit de même, d'une façon plus générale, de tous les citoyens français l'Etat les considère comme d'éternels mineurs, qui se feraient du mal s'ils touchaient aux allumettes ; il leur dit : « Je sais que je vous ennuie, mais c'est pour votre bien. » Et sa méfiance finit par être justifiée, car si par hasard nous touchons aux allumettes, nous nous brûlons les doigts, n'en

ayant pas l'habitude. Mais si on nous avait élevés autrement...

— Vous pouvez avoir raison, interrompit le chef de bureau, mais ça ne me regarde pas.

Il considérait tristement les murs tristes de cette demeure administrative presque en ruines, antre obscur et poussiéreux dont les murailles inquiétantes ont été récemment étayées d'énormes troncs de sapin. Ces arbres écorcés, exhalant encore une petite odeur de résine, produisent, tant il est vrai que tout dans nos sensations est relatif, une impression de jeunesse et de fraîcheur. On leur est reconnaissant d'être là : tout le reste est si vieux et si laid ! Des trésors pourtant s'accumulent dans ce triste lieu : tous les objets arrivant de l'étranger, et dont la matière est d'un métal dit précieux, doivent passer devant le bureau de la garantie pour y être poinçonnés ; on y voit couler des cascades d'or, d'argent, de gemmes

rares. Dans l'encombrement d'une pièce unique, où la paille des caisses éventrées finit par former une sorte de fumier, des chimistes patients qui soumettent les joyaux à l'épreuve de la pierre et des acides coudoient les douaniers en uniforme, les bureaucrates qui doivent appliquer avec exactitude des règlements aussi minutieux que les bijoux qui attendent leur examen sont parfois délicats. De tous les employés de France, ils sont les plus courtois et les plus scrupuleux. Il ne leur manque ni la conscience, ni la science, ni la souplesse. Les problèmes administratifs qu'ils doivent résoudre n'en apparaissent que plus singuliers, la subtilité même de leurs procédés en accroît la saveur.

L'homme qui déballait devant l'érudit la petite caisse qu'on lui envoyait d'Athènes y mettait l'adresse méticuleuse d'un chirurgien soucieux de ne pas froisser des organes vitaux. Il ne s'était servi ni du marteau ni du ciseau à froid, qu'un

douanier avait obligeamment déposés à portée de sa main. Patiemment, avec une pince qu'il avait prise dans sa poche, un à un il arrachait les clous. Point n'était besoin de lui demander sa profession : c'était, sans doute possible, un vieux marchand d'antiquités ; il en avait les doigts agiles, habitués à manier de petites choses fragiles et somptueuses, les yeux prudents, vifs, astucieux, qui semblaient avoir gardé le reflet brûlant et tendre de l'or, des cristaux clairs et des pierres lumineuses. La planchette de sapin sauta sans bruit sous ses efforts adroits, de petits copeaux de bois parurent. Il les enleva par couches, aussi doucement qu'une femme qui fait le lit d'un malade. Le papier de soie succéda aux copeaux ; il en défit plusieurs enveloppes, — et ses gestes, tous rapides, étaient si sûrs qu'on aurait dit qu'il allait lentement. Maintenant, il avait terminé. Son visage prit une expression avide et orgueilleuse. Il songeait : « Je ne m'étais pas trompé, on

ne m'avait pas trompé. C'est bien ce que j'attendais.

M. Costepierre regardait par-dessus son épaule.

Retenu par des bouts de fil sur un carton, un collier d'or apparaissait. Le métal en avait terni, d'un rouge encore ardent par places, ailleurs couleur de cendre. Deux longues bandelettes martelées se terminaient par des agrafes en figure de petits génies ailés, potelés, gras et naïfs, si frais dans leur facture qu'on voyait bien que nul ne les avait usés sur sa poitrine, qu'on les avait ciselés pour vêtir un mort dont la patience serait éternelle. Et au centre, au-dessus de chaînettes tremblantes, un gros rubis rond, à force d'avoir vécu dans l'ombre sépulcrale, avait fini par presque laisser ses feux s'éteindre. La lumière avait l'air de l'étonner, on avait envie de souffler sur cette braise encore ardente pour la ranimer. Au-dessous du carton, dans une sébile de bois, des grains de cornaline et de

cristal, des olives d'or, des plaques d'or, où le marteau d'un forgeron barbare et savant avait fait naître en repoussé des poulpes, des crabes, des abeilles, mêlaient l'éclat vivace de leur matière indestructible. Et l'on se figurait la cave obscure, au toit pointu comme un intérieur de ruche, où les ouvriers avaient pénétré, le pic dans une main, dans l'autre une bougie qui faisait des taches blanchâtres sur la poussière grasse du corps décomposé, les os si friables qu'ils tombaient eux aussi en poudre, et ces ornements fauves et roux, marquant encore la forme du cadavre disparu, enseveli avec eux.

— On a trouvé ça dans une tombe mycénienne ? demanda le professeur.

L'homme fit un signe évasif. Les lois de la Grèce contemporaine interdisent l'exportation des antiquités, mais beaucoup d'objets encore quittent en fraude le sol hellène. Voilà pourquoi l'antiquaire ne tenait pas à répondre ouvertement, bien qu'il

sût que la France n'avait pas à s'inquiéter de cette loi étrangère. Il déposa donc assez tranquillement sa propriété devant le chef du bureau de la garantie. Celui-ci la considéra d'un air froid. Ni l'archéologie ni l'art n'avaient le droit de l'intéresser.

— C'est de l'or ? interrogea-t-il seulement.

— Bien sûr, c'est de l'or, dit l'antiquaire d'un ton froissé. Et même de l'or vierge. C'est vieux de plus de mille ans avant Jésus-Christ : dans ce temps-là, on ne connaissait pas les alliages.

— Eh bien, puisque vous dites que c'est de l'or, conclut la chef de bureau, il faut essayer à l'acide, et poinçonner.

Je n'oublierai jamais la déconvenue, la stupeur, la désolation qui se peignirent sur le visage de l'antiquaire. On lui aurait proposé de le marquer lui-même au fer rouge, d'un signe infamant, qu'il en eût pris plus aisément son parti.

— Monsieur, dit-il, vous n'y pensez pas. Puisque c'est une chose qu'on a trouvée

dans une tombe, voyons, et que je ne peux la vendre que comme ayant été trouvée dans une tombe, une très vieille tombe ? Personne ne voudra le croire, si vous y mettez le poinçon de la troisième République !

Il avait raison. On peut sans peine se rendre compte de l'étonnement d'un archéologue qui trouverait ce qui reste de la dépouille mortelle d'Agamemnon, entourée de bracelets, de colliers et de poitrinals, portant l'estampille de l'administration de la rue Guénégaud. Il y avait là beaucoup d'honnêtes personnes qui n'avaient jamais entendu parler que très vaguement d'Agamemnon. Elles sentirent toutefois ce que cette exigence avait d'étrange et de déconcertant. Il se fit un grand silence.

— Si vous ne voulez pas que je poinçonne ces objets, dit le chef de bureau, mélancolique mais ferme, je suis obligé de leur refuser l'accès de la France. Vous n'avez qu'à les renvoyer.

— A qui, monsieur ? demanda l'antiquaire.

— A leur propriétaire, naturellement.

— Monsieur, dit l'antiquaire, avec la solennité du désespoir, il est mort depuis trois mille ans. Il était dans une tombe, je vous le répète, une tombe construite en matériaux polygonaux et pélasgiques.

Evidemment, il y avait là une difficulté imprévue. L'employé médita quelque temps et répondit :

— C'est un détail qui ne me regarde pas. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je ne puis accepter ces objets, et qu'ils ne doivent d'autre part quitter ce bureau que pour retourner à leur lieu d'origine.

— Cependant, dit l'antiquaire, les curiosités ne payent pas de droits c'est connu.

— Elles ne payent pas de droits *de douane*, fit le chef de bureau. Mais qui vous parle de droits de douane? Vous êtes ici en présence du service de la garantie ;

c'est bien différent. Et voici la circulaire qui vous concerne...

Il feuilleta un cahier rempli de circulaires autographiées et lut gravement :

— « Les objets en métal précieux, même anciens, doivent recevoir l'apposition du poinçon. »

Sa voix exprimait un regret sincère. Il lui paraissait personnellement stupide de donner à un objet vieux de trois mille ans une marque qui lui imposerait l'apparence d'avoir été fabriqué en 1919. Et tout le monde autour de lui trouvait ça stupide, tout le monde était plein de commisération pour le marchand d'antiquités. Mais puisqu'il y avait une circulaire ! Il n'y a rien à faire contre une circulaire ! Le problème était insoluble et désespérant.

Tout à coup, un jeune homme s'empara des feuilles autographiées.

— Il y a : « Les objets en métal précieux *anciens*... », dit-il.

— Parfaitement, les objets anciens, fit

le chef de bureau. C'est bien le cas, malheureusement.

— Non pas, continua ce jeune homme, dont le front parut illuminé d'un éclair de génie. Ce collier n'est pas ancien.

— Il n'est pas ancien ! s'écria le chef de bureau avec étonnement.

— Il n'est pas ancien ! répéta l'antiquaire avec stupeur et indignation.

— Non ! dit le jeune homme. Il est... il est antique. La circulaire ne parle pas des objets antiques.

Tout le monde respira. La joie qu'avaient ces honnêtes gens à découvrir le moyen de n'avoir pas besoin d'appliquer les règlements de leur administration les rendait radieux.

— C'est vrai, dit le chef de bureau. Entre « antique » et « ancien », il y a un monde. Emportez vos petites affaires, mon brave homme, emportez-les. Bonsoir, bonsoir... A un autre.

L'ASSASSIN

... Maintenant, c'est un homme qui entre chez moi. Il me dit d'un trait :

— Monsieur, je viens pour une interview : ma dernière interview.

La phrase a l'air d'une clarté suffisante, et cependant elle me laissa un doute. Ce visiteur voulait-il m'interviewer, ou bien au contraire se faire interviewer par moi ? Il y a quelques années je ne me fusse point trouvé dans cet embarras. On professait alors de saines doctrines, on considérait que les publicistes, gagnant leur vie à écrire pour le public, comme leur nom l'indique, c'était leur enlever le pain de la bouche, et commettre un dol à leur égard, que de leur demander, à titre gratuit, d'exprimer une opinion dont ils pouvaient tirer,

en la mettant sur le papier, un profit médiocre, mais légitime. Aujourd'hui cette raisonnable coutume est en train de se perdre, et vraiment c'est un grand dommage matériel ; car à force de répondre à tout le monde, il ne reste plus rien à dire par soi-même. Tout est bon à ces intrépides interrogants : l'Allemagne qui ne paie pas, la dernière pièce de M. Bataille, la sècheresse ou les inondations. Mais l'homme heureusement me tira de peine

— Je viens, dit-il, vous donner ma dernière interview... C'est moi l'assassin : l'assassin dont tout le monde parle, et qu'on cherche depuis six mois.

Tout de suite j'offris une chaise, une cigarette, des rafraîchissements. Cet empressement n'étonnera personne. Je suis d'une grande politesse naturelle, on est intérieurement flatté d'être le premier à voir un assassin, et enfin il était permis de présumer qu'un assassin a des réactions un peu violentes. Mieux valait donc obser-

ver à son égard toutes les règles de la courtoisie. Je crus même devoir protester :

— Votre dernière interview ! Permettez-moi d'espérer pour vous qu'il n'en sera rien. Ce n'est pas moi qui vous livrerai, ce n'est pas mon métier.

— Non, monsieur, non ! voulut-il bien dire ; je me sens assuré de votre discrétion, et moi-même je pensais bien avoir pris toutes les mesures nécessaires pour continuer à vivre ici, au sein de ce grand et aimable Paris, dans la paix et la tranquillité, jusqu'à la fin de mes jours. Mais il m'a été impossible d'éviter un accident que nulle intelligence ne pouvait prévoir, et maintenant je ne puis guère compter sur une plus longue liberté.

— Mais, dites-moi, lui demandai-je, saisi tout à coup d'une assez vive curiosité, comment cette liberté a-t-elle pu durer jusqu'à ce jour ?

— C'est justement, répondit-il, ce que je voulais vous faire savoir. Car je suis l'in-

venteur d'un système dont je ne suis pas peu orgueilleux, et qui, je crois, doit assurer une sécurité absolue aux personnes recherchées par la police. J'ai compté sur vous pour le faire connaître.

Je l'assurai de ma gratitude.

— Lorsque des événements malheureux, dit-il, et sur lesquels je vous demanderai la permission de ne pas m'étendre, me firent entrer en lutte avec la société, je me trouvai brusquement en présence d'une situation qui est celle de tous les hommes dont le cas est pareil au mien : je devenais un gibier poursuivi par les chasseurs. Mais je possède un don précieux ; les images, même les plus banales, les plus effacées par un long usage, se présentent à moi avec une réalité, une intensité pour ainsi dire objective. J'aperçus véritablement les perdreaux, les faisans, les chevreuils qui peuplent nos champs et nos bois, je réfléchis aux conditions qui, malgré le grand nombre des porteurs de fusils, assurent la

conservation de leurs espèces. C'est que la France est maintenant partagée en une foule de territoires dont chacun constitue une chasse gardée. Et sur chacun de ces territoires on ne chasse pas le même jour, et ce ne sont pas les mêmes chasseurs. Lorsque, traquées par les rabatteurs, ces pauvres bêtes sauvages passent sans même s'en douter d'invisibles frontières, elles sont sauvées ; les rabatteurs s'arrêtent, ils ne vont pas plus loin. Ce souvenir fit en moi la lumière.

— Je ne comprends pas encore, avouai-je.

— J'étais la bête chassée, continua mon interlocuteur. Deux sortes de territoires étaient dangereux pour moi, ceux où l'on recherche d'ordinaire les personnes de ma sorte, et ceux que tout le monde peut parcourir le fusil à la main, les communaux non gardés, si vous voulez bien vous souvenir de la comparaison. Mais à côté de ces places dangereuses, il y en avait d'au-

tres, où je conçus tout de suite que je pourrais trouver d'autres chasseurs, qui n'en veulent pas au même gibier.

Je ne distinguais que vaguement où il en voulait venir.

— Oui, continua-t-il, fier de l'élégance de sa démonstration. Il existe à Paris une brigade qui recherche les criminels dans les lieux où ils se trouvent d'habitude, aux frontières et dans les bouges, sur la voie publique aussi, qui constitue ces communaux non gardés dont je parlais il y a quelques instants. Mais à côté de celle-ci, il existe d'autres brigades, qui n'ont d'yeux que pour d'autres délinquants. Elles surveillent les adversaires politiques de la société, les joueurs indélicats, les financiers trop hardis. Elles ont ainsi leurs domaines respectifs, où la brigade criminelle se garderait de pénétrer. Mon génie m'enseigna que dans ces chasses gardées j'allais avoir, toute ma vie, autant d'impénétrables refuges.

A partir de ce moment, mes jours s'écoulèrent, exempts de crainte, dans des milieux agréables, variés, fertiles en distractions. Je fis, sur le champ de course, des promenades charmantes et parfois lucratives. Je fréquentai également les cercles où l'on joue et dont la société est un peu mêlée, sans autre inconvénient que de voir saisir certains soirs mes enjeux. Mais lors de leur irruption violente dans ces temples du hasard et de la fortune, les soutiens de la société ne me considérèrent jamais que comme une victime ; ils témoignaient de la compassion je n'eus qu'à me louer de leurs égards. Enfin je visitai également la Bourse et certaines demeures vouées à la spéculation téméraire ou à l'exploitation de portefeuilles ingénus. J'y rencontrai parfois des espions débonnaires. Ils me plaignaient, ils me disaient « Prenez « garde, monsieur ! vous feriez mieux de « rester chez vous. » Mais nulle part je ne vis une figure susceptible de me donner

de l'inquiétude ; ce n'était pas aux personnes de ma sorte qu'on en voulait.

« J'en conclus que je n'avais également rien à craindre de la police politique. C'est pourquoi je commençai de prendre part aux réunions publiques, aux manifestations en plein air. J'avais soin d'ailleurs de ne jamais exprimer aucune opinion subversive. J'y soutenais l'Etat de toutes mes forces, et en vérité quels motifs de haine ou d'animadversion pouvais-je nourrir contre lui ? Il ne me faisait aucun mal ! C'est ainsi que je me suis trouvé hier au milieu d'un grand jardin où l'on inaugurait une statue. J'aime le plein air, qui est nécessaire à ma santé, je voulus profiter de cette occasion favorable pour respirer un peu librement. Je ne déteste pas non plus les foules, l'apparat des pompes officielles, la vue des gardes municipaux à cheval, l'éloquence prudente des discours bien médités, écrits d'avance, et qui ne laissent rien au hasard. Tout se passa d'abord fort

bien. J'occupais une place de choix, au pied de la tribune disposée pour les orateurs et ne me permettais point d'omettre une seule occasion d'applaudir. Je ne me croyais pas, hélas ! si près d'un désastre irréparable.

Voilà, en effet, qu'au moment où je m'y attendais le moins, un homme, ou plutôt un monstre, une espèce d'énergumène sans pudeur et sans retenue, fit un bond sauvage, arriva jusqu'à la tribune, et fit le geste de frapper le personnage même dont j'écoutais les paroles avec un geste d'approbation respectueuse. Je ne sais ce qui se passa en moi. Est-ce l'indignation qui me poussa ? Je pense plutôt que ce fut un besoin irraisonné d'activité. J'ouvris les bras, et l'énergumène tomba dedans.

« Je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'avais pas fait exprès. Mais un instant plus tard, j'étais célèbre... et perdu ! On m'entourait, on me félicitait, on me ra-

massait mon chapeau, tombé dans la bagarre, on le brossait, on me photographiait. Alors, je couvris de mes mains mon visage, et l'on disait : « Qu'il est modeste ! » Une voix pleine de déférence, mais insistante et ferme, me demanda « Comment vous ap- « pelez-vous, monsieur? » Je frissonnai en donnant le faux nom que j'avais adopté, et une adresse illusoire. « Êtes-vous blessé, voulez-vous qu'on vous accompagne ? J'avais toute la police à mes genoux je la souhaitais à tous les diables ! « C'est de « la part du ministre », ajouta l'un de ces officieux enthousiastes.

Je fis pour fuir les plus grands efforts. On me retint.

« — Vous avez de la chance, ajouta quelqu'un on va vous décorer !

Et c'est sur ce mot, monsieur, que je compris que mon sort est désormais inévitable. On voudra me décorer, donc on fera une enquête sur ma personne, mon genre de vie, mes origines, on percera

le mystère où j'ai pu vivre. Déjà cent journalistes et vingt employés de la préfecture sont venus me demander à mon hôtel. Mon arrestation n'est plus qu'une question d'heures.

Mais avouez qu'un pareil événement était inattendu ? Il ne prouve rien contre la sagesse ingénieuse des précautions que j'avais prises, de la ligne de conduite que j'avais adoptée.

« Et c'est bien pourquoi je suis venu vous trouver : je suis un malheureux, mais je n'étais pas un imbécile. Je ne veux pas que la postérité s'y trompe.

LE TESTAMENT DE M. PINCHON

Nul n'a jamais encore révélé sinon le secret — il n'y en a pas, les termes et leur précision en sont aussi clairs que l'astre du jour — du moins l'origine du testament que le notaire de M. Pinchon, mort récemment à Gambon (Eure-et-Vilaine), lut à ses collatéraux déçus et indignés. Par l'origine » je veux entendre ici les causes qui amenèrent cet homme excellent, bien qu'un peu bizarre, à disposer de sa considérable fortune tout autrement qu'on ne s'y pouvait attendre.

M. Jules-César Pinchon, dont je m'honore d'avoir été l'ami, n'était point ce qu'on a coutume d'appeler un fils de ses œuvres, quand on est poli, un nouveau riche, quand on y met de la malveillance. Il réa-

lisait un cas encore plus exceptionnel dans notre pays : car il n'est pas absolument rare, en France, de voir un homme, parti de rien, nu à sa naissance comme un petit saint Jean et pauvre comme Job, devenir un des personnages éminents de la grande industrie, un entrepreneur d'affaires opulent, enfin un multimillionnaire. Cela s'est vu, cela se voit, cela se verra encore. Mais il est tout à fait hors du commun et presque inouï qu'un homme qui a hérité de peu de chose ait fait plus que vivre sur ce peu. Les gens qui, chez nous, deviennent très riches, sont ceux qui ont eu le bonheur d'être déjà solidement riches à leur naissance, ou de n'avoir pas le sou.

Tel est pourtant le phénomène invraisemblable qu'avait montré M. Pinchon. Ayant hérité d'une fortune moyenne, et qui suffisait à ses besoins, il avait pourtant travaillé, agi, combiné, comme s'il eût dû le lendemain ne pas trouver de quoi

se payer à déjeuner. C'était, d'après lui, pour le plaisir d'exercer sa volonté. Sa principale maxime était qu'un homme peut toujours faire ce qu'il veut, parvenir à ses fins. Ainsi donc, puisque M. Pinchon ne s'est jamais marié et n'eut jamais d'enfants, tout porte à supposer qu'il n'a jamais souhaité de femme ni de famille. Sans quoi, j'imagine qu'il aurait possédé un harem et une postérité aussi nombreuse que celle d'un caïd marocain.

Mais son opinion fermement arrêtée fut toujours que rien n'est impossible, et qu'il n'est pas de barrière qui puisse faire obstacle à l'énergie humaine. On les saute, ou on les tourne, ou bien, ce qui est encore plus élégant, on les invite à s'ouvrir toutes seules, et elles finissent par y consentir de bonne grâce. C'est ce qui explique son testament. Le hasard me permit de voir sourdre en lui, il y a quelques années, l'idée d'où est sorti celui-ci. On me permettra de rappeler succinctement les faits.

Nous visitions ensemble une grande ville de l'Ouest. La municipalité y accomplissait de nombreux travaux d'édilité et d'embellissement, les uns fort louables, les autres dont l'intérêt ou la grâce apparaissaient moins sensibles à nos yeux.

— Mais cela doit coûter pas mal d'argent ? observa tout à coup M. Pinchon qui, je crois vous l'avoir donné à entendre, était un homme pratique.

— Certes, lui répondit-on. Mais la ville a reçu un legs important. Un espèce d'original lui a laissé une grosse somme.

— Vraiment ?

— Une grosse somme, en vérité. Toutefois l'emploi de la plus grande partie en était singulièrement limité par les précisions du testateur. Celui-ci déclarait que son attention avait été déplorablement attirée par l'abâtardissement de la race dans la région qu'il habitait. Au temps de son enfance, disait-il, les hommes y étaient

superbes, les femmes plantureuses les deux sexes jouissaient d'une haute taille. A cette heure, la grande majorité en était rabougrie, sans doute sous la pernicieuse influence de l'alcool. Les statistiques mêmes des conseils de revision le prouvaient beaucoup de conscrits devaient être réformés pour cause d'insuffisance de développement.

— Voilà, interrompit M. Pinchon, qui est parfaitement exact. J'ai constaté la même chose, absolument, dans mon pays.

— Mais le testateur poursuivait : « Pour remédier à ce regrettable état de choses, j'ai considéré qu'il était bon de réserver les revenus d'une somme de... (on vous a dit qu'elle était importante), qui serviront à doter les plus grands jeunes hommes et les plus fortes filles du département, bien constitués par ailleurs, et n'ayant aucune tare physique, à condition qu'ils convolent en justes noces. Ces couples pour-

ront reconstituer une race de géants. »

— Ce n'est pas si bête, déclara M. Pinchon, ce n'est pas si bête ! Et j'ai entendu dire que le roi Guillaume de Prusse, père de Frédéric II, fit la même chose, mariant ses plus beaux grenadiers avec les plus belles filles de ses Etats.

— La ville fut d'une autre opinion que ce Guillaume, dont sans doute elle n'avait jamais entendu parler, et qui du reste se trouvait être, à ce qu'il paraît, une brute assez peu sensée. L'amélioration de la taille, chez ses concitoyens du département, ne l'intéressait que dans une mesure bien médiocre ; mais, d'autre part, l'argent lui semblait cependant bon à prendre... Alors elle s'adressa à de forts savants médecins, aux causes d'expertise sur la validité du legs.

— Tiens, pourquoi ça ?

— Ces médecins déclarèrent d'un commun accord que la volonté du testateur était inexécutable, et même probable-

ment contraire à la morale, s'il est vrai que celle-ci se confond avec les intérêts de la santé publique attendu qu'on ne pouvait être un géant sans être un malade, que les géants sont des acromégaliques, des idiots, des monstres enfin ; et que par conséquent ledit testateur n'avait pas su ce qu'il disait. En conséquence de quoi les tribunaux accordèrent le legs à la municipalité, mais la dispensèrent d'exécuter la clause.

— Mais c'est inique ! protesta M. Pinchon. Ce testateur, évidemment, s'était mal exprimé en parlant de géants mais le contexte du codicille éclairait fort suffisamment sa pensée : il ne s'agissait point, dans son esprit, d'unir ensemble des acromégaliques stupides et difformes, mais des humains de haute taille et bien constitués, de telle sorte qu'ils eussent eux-mêmes de beaux enfants. Les éleveurs ne font pas autre chose. Et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à élever la taille de certaines races

de chevaux, dans le nord par exemple, de plusieurs centimètres.

— Vous pouvez avoir raison, mais c'est jugé, lui répliqua son interlocuteur. Et même ce jugement crée ce qu'on appelle un précédent juridique. On l'opposerait à quiconque, par testament ou donation entre vifs, formulerait le même désir.

— C'est ce que nous verrons ! affirma tout à coup M. Pinchon d'une voix énergique. Je laisserai toute ma fortune aux géants, moi qui vous parle, entendez-vous Et mon testament ne sera pas invalidé, foi de Pinchon

Je vous ai dit que j'avais pleine confiance en son intrépide volonté. Mais je ne savais guère comment il s'y prendrait pour que la jurisprudence ne la contrariât point. Il ne me fit aucune confidence, j'ignorai jusqu'après le décès du *de cujus* ses décisions, et le moyen qu'il comptait employer pour les faire respecter. Le voici

M. Pinchon a légué sept millions de

francs, plus ses biens-fonds qui sont fort étendus et dont la valeur s'est considérablement accrue pendant la guerre, au département d'Eure-et-Vilaine aux fins de doter des gaillards de forte stature et des filles dignes d'eux. Ceci dans l'espoir que leur postérité conservera leurs qualités physiques en les accentuant, préparant ainsi pour l'avenir — il a tenu malignement à répéter le terme imprudent dont avait usé son malencontreux prédécesseur — une race de géants.

« Dans le cas, s'est-il contenté d'ajouter, où cette clause serait déclarée nulle, l'ensemble des biens et titres sus-énoncés, constituant la totalité de ma fortune, devra être attribué à l'Académie Goncourt, à charge par elle de décerner un prix, ou une série de prix, à des hommes de lettres pour des ouvrages en prose dénonçant les erreurs du corps médical et l'instabilité de ses théories. »

Ses prévisions se sont réalisées. L'Eure-

et-Vilaine n'a pas invoqué l'invalidité du testament de M. Pinchon d'abord parce que ce département n'y avait nul intérêt, puisque même dans le cas de cette invalidité la fortune du *de cujus* devait prendre une autre destination ; ensuite parce qu'il ne s'est trouvé aucun médecin, je ne sais pourquoi, qui ait consenti à accepter les fonctions d'expert.

CONVOCATION

Un peu avant l'heure du dîner, de façon à veiller aux derniers préparatifs du repas, mon amie Mme Demeuze est rentrée chez elle. Rue de Rennes, s'étant arrêtée devant la voiture d'un petit marchand ambulant, elle avait acheté des roses, et voyait déjà comment elle les disposerait sur la table deux touffes, à droite et à gauche, et, au milieu, dans une coupe d'un bleu sombre, à peine translucide, remplie d'eau, un seul pétale léger, très frais, très tendre, couleur de chair amoureuse. C'est un jeu qui amuse son mari de souffler sur ce pétale tandis que l'eau se ride à peine. Il appelle cela « envoyer le bateau ». Et la feuille de rose en effet, pareille à une barque, vogue du côté de Mme Demeuze, qui souffle à son tour en

rapprochant les lèvres, comme pour un baiser.

Le concierge prenait l'air sur le pas de sa porte. Il dit

— Madame ne monte pas le courrier ?

Et Mme Demeuze prit le courrier. Il y avait le *Temps*, plusieurs lettres, et un pli sur lequel elle put lire *Tribunal de la Seine*. Alors son cœur se serra. Elle savait ce que cela voulait dire. Pourtant elle prépara les roses, car c'est surtout quand les grandes choses de la vie ont l'air menaçant qu'il faut conserver aux petites leur aspect de sourire et de bon accueil. Les femmes seules savent cela. Certaines femmes.

Le docteur Demeuze revint enfin de l'hôpital Saint-Marc et se mit à table. Il trouva le courrier à côté de son assiette, et seule, comme sa femme s'y attendait bien, la lettre administrative attira ses yeux. Il l'ouvrit tout de suite.

— Ah ! c'est ça, dit-il, c'est bien ça !

— Quoi ? demanda sa femme.

— Je suis convoqué pour demain chez le juge d'instruction.

C'était une affaire qui avait eu dans le public un grand retentissement. Un industriel des environs de Paris, déjà enfermé une fois dans une maison de santé, et qui en était sorti avec un certificat de guérison, avait été interné de nouveau dans un établissement du même genre sur la demande de son fils. Et le docteur Demeuze avait, pour ce second internement, signé le certificat exigé par la loi. Puis la famille avait employé à sa guise le document médico-légal mis à sa disposition. Quatre hommes choisis pour la vigueur de leurs membres et de leur résolution, cueillant assez brutalement l'industriel dans la rue, l'avaient poussé de force dans une automobile et conduit, malgré ses cris, dans une maison de santé. De là il avait écrit, il avait protesté et maintenant le docteur Demeuze était incriminé de complicité

dans un internement arbitraire, pour avoir fait ce qu'il avait fait mille fois déjà. Ses collègues le défendaient en public et hochaient la tête entre eux, songeant qu'il ne faut pas que ces choses arrivent, heureux que celle-ci ne leur fût point arrivée personnellement, discutant au point de vue de l'intérêt général de la corporation ce cas particulier.

Mme Demeuze considéra son mari d'un air triste.

— Qu'est-ce que tu lui diras demain, à ce juge d'instruction?

— Je n'en sais rien, répondit-il. J'ai fait comme on fait toujours. Je crois même que si on faisait autrement, les inconvénients seraient autrement graves. Mais ce n'est pas sur ce problème général que j'aurai à répondre.

Il éprouvait la surprise d'un préparateur de chimie, qui tournant la manivelle d'une machine électrique devant les élèves d'une classe de seconde, aurait, au

lieu des étincelles ordinaires et inoffensives, déchaîné un orage, fait tomber la foudre, inondé tout un pays. Et pourtant tous ses collègues eussent fait comme lui ! Alors pourquoi sur lui seul non seulement la responsabilité d'un procès, mais peut-être de tout un bouleversement des lois ? Qu'il pût arriver tant de choses parce qu'il avait mis son nom au bas d'une feuille de papier, cela le déconcertait.

Le lendemain, il se rendit à la convocation du juge. Il attendit longtemps dans les couloirs avant d'être introduit. On entendait, sur les pavés de la cour, rouler les voitures cellulaires ; des inculpés passaient, escortés de gardes municipaux assez roides, soucieux de ne pas laisser échapper leur prisonnier, inquiets de ses ruses possibles des avocats causaient, disant « J'avais demandé pour mon client la liberté provisoire, et on me le garde. Il n'y a pas de raison... La diversité de

ce spectacle l'intéressait ; il faisait chaud, une torpeur l'affadissait en même temps que son pouls et ses tempes battaient d'une petite angoisse; et, par manie professionnelle, il songeait que s'il avait eu les instruments appropriés il aurait pu prendre, dans cette occasion très particulière et qui ne se retrouverait pas, sa pression artérielle. Mais réfléchissant qu'il y avait là, de sa part, un peu de bravade involontaire, il se le reprocha, et la mêlée confuse de tous ces sentiments fit que lorsqu'on l'appela dans le cabinet du juge d'instruction il se sentit très ému, tout simplement.

Et d'abord il ne pensa qu'à expliquer son diagnostic. Telle avait été du reste son intention première. Du moment qu'il ne lui appartenait point de discuter le régime légal existant, il ne lui restait, croyait-il, qu'à démontrer sa bonne foi et la valeur du jugement médical qu'il avait porté. Il en était au moment où après avoir cherché

modestement ses mots, on commence, les ayant trouvés, à s'écouter parler, lorsque le juge d'instruction lui dit

— Je ne sais si vous saisissez bien la gravité de votre cas. Il s'agit du principe le plus sacré du monde le respect de la liberté individuelle. Tout est là, c'est le nœud de la question. Avez-vous respecté ce principe ?

Alors la physionomie du docteur Demeuze s'éclaira. Il songea aux voitures cellulaires, aux menottes, aux inculpés, aux gardes municipaux, à tout ce qu'il venait de voir, et répondit sans embarras, confidentiellement, comme à un confrère, presque comme à un ami :

— La liberté individuelle ? Mais bien entendu, je la respecte, monsieur le juge d'instruction. Je la respecte... autant que vous ! Vous contribuez à faire enfermer ceux que vous croyez criminels, je contribue à faire enfermer ceux que je crois fous. Nos professions sont parallèles et nous

les exerçons le plus honnêtement que nous pouvons. Maintenant, lequel de nous deux se trompe le plus souvent, qui peut le savoir, mon Dieu, qui peut le savoir ?...

LA FORTUNE DE SIR RICHARD

L'honorable Nevil Wilson, fils puîné de lord Athelstow, ayant fait fort courageusement campagne, durant quatre années en Picardie et dans les Flandres, aujourd'hui que la guerre est terminée ne veut plus guère quitter Paris. Nous n'avons pas seulement repris l'Alsace et la Lorraine : nous avons aussi annexé quelques Anglais, et plus encore d'Américains. Il vient de me conter, avec un grand sang-froid, l'histoire que je transcris ici. Je présume qu'elle n'est qu'un apologue, illustrant l'horrible situation où nous met la baisse de notre change, vis-à-vis de certaines nations étrangères mais il avait la prétention que je la prisse fort au sérieux, et comme exacte en tous ses détails. Il est

vrai qu'il était minuit : c'est l'heure où un gentleman a le droit de ne plus être tout à fait sobre.

» Plus de six mois, me dit-il, se sont passés après que mon nouveau voisin de campagne, sir Richard Ashver, se fut porté acquéreur de la propriété qui touche à la mienne, sans que je me pusse douter de l'extraordinaire et passionnant romantisme du personnage que le hasard avait placé près de moi. Sir Richard menait l'existence discrètement fière et confortable de tous les gentlemen anglais dignes de ce nom. Son *estate*, d'une étendue analogue à celui que je possède, ne comporte pas beaucoup plus d'un millier d'acres, cinq cents de vos hectares français, ce qui n'est rien en Angleterre un homme à son aise, et qui prétend à une certaine surface, à une certaine tenue, enfin au respect de ses concitoyens ne saurait se contenter à moins. D'ailleurs nulles murailles, nulle clôture, pas plus que chez moi les terres d'un

homme de fortune, dans ce pays qui conserve encore quelques avantages sur d'autres, malgré qu'on ait dit, sont suffisamment défendues contre les empiétements et les visites des curieux par quelques écriteaux mis en bonne place *Trespass strictly prohibited*. La loi, Dieu merci, protège encore chez nous les gentlemen de façon sérieuse, et le *Justice of Peace* qui est, bien entendu, le plus grand propriétaire foncier de la région. et un lord, sait la faire observer. Le paysage, d'ailleurs, ne peut qu'y gagner nulle part le regard n'est offusqué par ces hideux murs de pierre dont le possesseur de la moindre bicoque, en France, croit devoir entourer le plus chétif jardin, et qui, chez vous, ferment partout la perspective.

Sir Richard Ashver chassait, pêchait, possédait une Rolls Royce confortable et silencieuse, dans laquelle il se rendait parfois à Londres, où il est membre des clubs dont un homme comme il faut doit être

membre. Sa maison, de ce style *elizabethian* qui fut si fort à la mode à l'époque de la feue reine, est spacieuse sans faste, avec des écuries pour quatre chevaux, un garage, et une aile spéciale pour les domestiques, assez nombreux. Cette aile comprend un parloir, orné d'un piano, pour le personnel mâle et femelle, ainsi qu'un second parloir spécial, avec un autre piano, pour la cuisinière, qui est Française. Le tout comme il se doit lorsqu'on sait vivre en dépensant beaucoup d'argent comme il le faut savoir dépenser, c'est-à-dire sans qu'il y paraisse. Seule chose qui pût sembler un peu singulière chez sir Richard : il n'était point aisé de lui attribuer un âge. Sa barbe toute blanche, et qu'il portait entière, lui retombant jusque sur le milieu de la poitrine, sa chevelure abondante mais toute chenue, annelée, plutôt que crépue, et qui, jointe à un nez puissamment aquilin, faisait présumer une origine orientale, donneraient à penser qu'il a touché les

extrêmes limites de la vieillesse. Toutefois cette apparence est démentie par une incroyable vivacité d'allures, des yeux dont l'éclat juvénile détonne et choque presque, une remarquable énergie physique, — et aussi, je puis bien le dire à vous, qui êtes Français — par la présence, à Ashley Manor, d'une lady Ashver de tous points charmante, blonde, élégante, dont la chair et la carnation respirent une volupté ingénue, et qui, n'ayant pas plus de vingt ans, ne paraît point pourtant se plaindre de son sort.

» Selon l'usage, nous nous rencontrâmes d'abord, sir Richard et moi, aux chasses au renard qui réunissent tous les gentlemen et *freeholders* capables de se tenir honnêtement à cheval, puis aux assemblées préparatoires pour la désignation du *Justice of Peace*, et enfin d'une façon plus intime et presque privée. Nous nous plaisions ; il dînait chez moi, je dînais chez lui. Puis il arriva que mon automobile se trouva hors de service pour quelques jours, et il me

proposa, tout naturellement de me conduire à Londres dans la sienne.

C'est à ce moment que j'observai dans ses manières quelque chose d'exceptionnel. Nous avons coutume, ordinairement, de répugner à ce qui est exceptionnel, nous avons coutume de considérer comme *bad form* et incorrect tout ce qui peut faire remarquer quelqu'un. Aussi m'abstins-je durant quelque temps de lui en exprimer ma pensée, mais je n'ai pas les mêmes raisons de vous dissimuler les motifs de mon étonnement la seule chose que sir Richard payât jamais de sa poche était un journal d'un penny, et, lorsqu'une fois il eut l'occasion d'ouvrir son portefeuille devant moi, je constatai, sans le vouloir, que celui-ci ne renfermait que des cartes de visite et d'autres papiers à peu près de même nature ; mais pas une seule banknote, fût-ce d'une demi-livre. Lorsqu'il m'offrait à déjeuner, c'était toujours à l'un de ses clubs, où il avait un compte, ou bien dans un restaurant

où il était connu, et il disait alors « Vous enverrez l'addition chez Finchley. » Finchley est son banquier. Un jour qu'il avait oublié ses gants, il entra chez un chemisier afin de s'en procurer une paire, pour laquelle on lui demanda 22 shillings 6 pence. Se retournant vers moi, d'un air où je crus lire quelque embarras, il me dit : « Cher ami, auriez-vous l'obligeance ?... Je vous rendrai cela...

Ce fut bien volontiers que je lui rendis ce léger service, et, quelques minutes plus tard, je n'y songeais plus. Mais il était demeuré rêveur, il ne répondait point aux paroles, d'ailleurs sans importance, car je suis un homme bien élevé, que je me permettais pour entretenir la conversation. A la fin, il m'interrompit :

» — Vous êtes devenu mon ami, fit-il, et j'aime mieux vous confier la vérité, plutôt que d'être mal jugé par vous. Je n'ai jamais d'argent sur moi ; pas un shilling ! *Je ne puis pas en avoir* rien de plus que ceci...

» Et il me montra deux pence et un half-penny, en cuivre.

» — Vous ne comprenez pas ? demanda-t-il avec une certaine mélancolie. *Well*, ce n'est pas de votre faute c'est si bizarre...

» Comme je l'ai dit, je n'aime pas beaucoup les choses bizarres. Elles sont généralement *improper*. Je me tus. Lui-même garda le silence jusqu'à notre retour à Ashley Manor. Là, il me fit pénétrer dans une pièce fort retirée, dont il avait la clef sur lui. Ayant revêtu une sorte de caftan et mis sur sa tête un bonnet jaune, il disposa sa chevelure blanche de telle façon qu'elle traçât cinq pointes sur son front et ses tempes, et prit en main un bâton noueux, tout usé du bout qui portait vers le sol, d'un aspect si terriblement antique et désuet que j'en fus mystérieusement ému. Alors il me mit sous les yeux une estampe coloriée qu'il alla chercher dans un meuble fort secret.

» — Reconnaissez-vous cela ? fit-il.

» C'était une vieille image d'Épinal, entourée, de chaque côté, des versets d'une complainte.

— Le Juif Errant ! m'écriai-je.

» — Et moi ?... interrogea-t-il.

Il se tenait debout, avec un peu d'inquiétude et beaucoup d'orgueil dans ses beaux yeux palestiniens.

— Serait-il possible ! murmurai-je. Vous êtes, vous êtes...

— Ahasvérus, le Juif Errant. Lui-même !

» — Mais, dis-je, suffoqué, je n'y suis plus. C'est vous et ce n'est pas vous. Vous êtes Ahasvérus, je veux bien l'admettre. Mais vous n'êtes pas le Juif Errant. Vous ne marchez plus. Vous êtes riche. Vous êtes baronnet. Vous n'avez pas l'air du tout d'un homme dont « le dernier jugement finira le tourment ! », comme il est dit dans cette complainte véridique.

Sir Richard, se penchant vers moi, me confia :

» — *Notre-Seigneur avait oublié quelque chose.*

» — Mais quoi ? fis-je. Quoi ?

» — Il y a un an, continua-t-il, je revenais d'Amérique. Vous savez que je vais partout... Je m'étais embarqué comme matelot, pour la nourriture seulement car vous n'ignorez pas que tout l'argent que je gagne s'évanouit immédiatement, et qu'il ne me reste jamais que cinq sous. Voilà pourquoi je ne demandai aucune solde ; mais j'avais toujours dans ma poche le dernier *cent* de mon dernier jour aux Etats-Unis, je ne l'avais pas dépensé. Arrivé au Havre, en France, désirant me procurer un peu de pain, j'offris ces cinq sous à un boulanger.

— Il faut aller chez un changeur, dit-il ; ça n'a pas cours, cette monnaie-là !

» J'allai donc chez un changeur. Et quelle ne fut pas ma surprise, quand cet honnête homme, qui était de ma race, me remit quatorze sous.

» — Vous devez vous tromper, lui dis-je.

» — Ça ne fait pas plus, répliqua-t-il : c'est le change, au cours du jour.

» Alors, je vis dans un éclair la combinaison. Si je commettais l'erreur de prendre et d'emporter ces quatorze sous, ils se réduiraient immédiatement à cinq sous, en vertu de la malédiction divine. Mais si, au contraire...

» — Je vous les laisse, lui dis-je, ouvrez-moi un compte !

Et je repartis séance tenante pour les Etats-Unis, toujours comme matelot, pour la nourriture. Une fois à New-York, je fouillai mes vêtements, et y trouvai un *cent* américain, que je confiai à un banquier, à charge de l'adresser à ce changeur du Havre, quand il en aurait davantage, ce qui ne tarda point, car, vous le savez sans doute, sitôt que je me suis dépossédé de cette somme, elle me revient, à condition que je n'accomplisse pas ce geste plus de cinq fois par jour. Aussitôt que mon

correspondant du Havre se trouva détenteur, pour moi, d'une somme suffisante en argent français, je lui recommandai certaines spéculations, qui furent heureuses ; car, depuis deux mille ans, j'ai acquis quelque expérience, j'ai eu le temps de réfléchir. Ainsi moi, le Juif Errant, je suis devenu fort raisonnablement riche, en moins de temps même que je ne croyais, à cause du change, auquel le Seigneur n'avait pas pensé. Ayant acquis cette terre en Angleterre, je suis devenu également baronnet, ce qui n'est pas bien difficile si l'on est généreux au moment des élections. Voilà comment Ahasvérus est devenu sir Richard Ashver.

» — Mais, objectai-je, puisque vous ne devez jamais avoir que cinq sous ?...

» — Dans ma poche, répondit doucement sir Richard, dans ma poche ! Mais du temps de Ponce-Pilate on ne connaissait ni le compte-courant, ni le chèque. J'en profitai. Ma fortune est déposée en compte-

courant. A propos, cher ami, ceci me rappelle ma petite dette...

« Et il me signa un chèque de 22 shillings 6 pence.

DANS L'EXPRESS-ORIENT

Enfin ! Pour nous consoler nous pouvons dire que nous avons fait la guerre afin d'assurer le règne de la démocratie, et le bonheur du monde ! L'Allemagne ne nous paye point mais elle est une démocratie... Cependant, à y bien regarder, il n'y paraît point. Mais il y a le reste de l'univers. Tout l'univers est devenu une démocratie : il est donc heureux... Le lieutenant Fergal qui revient de Constantinople par l'Express-Orient me rapporte qu'il n'en est pas si sûr...

C'était, me dit-il, dans une grande plaine allemande, toute plate, étalée à perte de vue, assez riche et très ennuyeuse, tellement uniforme dans ses aspects que sur

elle les poteaux indicateurs des routes, d'un beau blanc, où les noms des localités ressortent en jolies lettres bleues, finissaient par devenir une diversion pour les voyageurs. Quand ces poteaux se multiplient, on peut alors nourrir la légitime espérance d'apercevoir enfin un village ; et en effet celui-ci apparaît un instant, avec ses maisons tassées, massées ensemble, une « restauration » entourée d'arbres, et un clocher bizarre, toujours le même, fait comme le bulbe d'un gros oignon, d'une physionomie si étrangement orientale encore qu'on se demande si par hasard, ayant rebroussé chemin, le train n'est point revenu en plein pays slave. Il y avait déjà bien des heures que les couchettes aux draps ravagés avaient été repliées pour faire place à ces coussins d'un rouge aveuglant qui constituent l'ornement fastueux des compartiments de l'Express-Orient. Lorsque l'élégance candide du dolman des serveurs du *dining car* annonça le déjeu-

ner, nul ne se fit prier. Cette heure-là devait passer plus vite ; et l'on se promettait de la prolonger. D'ailleurs beaucoup venaient de pays où, pendant cinq ans, on n'avait pas mangé à sa faim. Il y avait des Autrichiens, et les Allemands eux-mêmes recommencent à voyager.

On nous prédit que nos petits-enfants verront un jour toutes les patries européennes unies en un bloc sympathique et paisible. De tels convois internationaux, véloces et somptueux, devraient nous offrir l'image anticipée de ces Etats-Unis. Ces voyageurs de toutes les nations civilisées appartiennent en effet à la même classe sociale, ou à des classes fort voisines. Ils ne se choquent point les uns les autres par des façons diverses de manger, de boire, de se vêtir et l'on dirait même qu'ils s'efforcent de cacher leurs différences d'origine, bien plus soucieux d'être « du même monde » que d'apparaître les fils évidents de leur nation. Mais voyez-les

se grouper autour des petites tables, et vous perdrez cette illusion. Les Allemands restent avec les Allemands, les Grecs avec les Grecs, les Français avec les Français. Ils reconstituent des Etats ; et ces Etats, il est vrai, ne se déclarent point la guerre, mais s'ignorent. Le voyageur qui se trouve seul de son pays est malheureux. Il cherche vainement du regard des alliés qui consentent à l'accueillir. Et quand il s'assied, à la fin, c'est sur l'injonction un peu sèche de l'un des serveurs qui lui désigne d'autorité « une table de quatre », où il a déjà parqué trois autres solitaires éperdus.

C'est ce qui advint cette fois à Torghout bey, Ottoman, Ouang-Ouei, qui est Chinois, et Moulaï eddine, qui est Persan. Torghout pourtant ne portait point de fez, ni Ouang-Ouei une longue queue de cheveux noirs bien tressés, ni Moulaï eddine le caftan et le grand bonnet. Tous trois montraient le même pli à la même place

de leur pantalon, dont les couleurs étaient fort semblables, un veston qui paraissait avoir été coupé par le même tailleur, une cravate qu'on eût dit avoir été ravie à la même pièce de satin ; et toutes ces choses eussent été d'ailleurs transportées sur les jambes, sur le dos et la gorge de leurs voisins qu'il eût été impossible de le remarquer. Elles étaient interchangeables. Ils n'en restaient pas moins des exilés, des hommes uniques en leur espèce. Et même cette communauté de sort et d'infortune ne les rendit point d'abord plus communicatifs. Longtemps ils gardèrent le silence devant les nourritures, longtemps ils firent mine de s'ignorer. Ce ne fut qu'au moment où la courtoisie leur imposa de s'offrir mutuellement des cigarettes que la glace fut rompue. Malgré toute l'attention qu'il mettait à se conduire comme un véritable Européen, Ouang-Ouei ne put s'empêcher de joindre les deux poings pour remercier en saluant, à la mode de

ses ancêtres. Les deux autres sourirent, et ce sourire leur fut rendu. C'est alors seulement qu'ils osèrent se parler.

Ils ne le firent d'abord qu'avec la plus exquise politesse et les réserves les plus délicates. Un embarras légitime arrêtait leurs paroles. C'est qu'ils ne se connaissaient point encore comme Ouang-Ouei, comme Torghout, comme Moulaï eddine, mais seulement comme Chinois, comme Turc et comme Persan et cachant réciproquement quelques petites choses sur l'état des affaires dans leur patrie, ils ne savaient comment aborder le seul sujet de conversation qui les intéressât, jugeant qu'il était mélancolique. Enfin, comme répondant à la question que nul n'osait poser, Ouang-Ouei dit en soupirant

— Eh ! oui, nous avons fait la révolution chez nous !

— Chez nous aussi, fit Moulaï eddine, sans qu'aucune joie brillât dans ses beaux yeux, nous avons fait la révolution !

— Nous avons fait la révolution ! reconnut à son tour Torghout d'un air sombre.

— Eh bien, poursuivit le Chinois, puis-je vous demander ce qui en est résulté chez vous ?

— Vous le savez ! dit tristement Torghout.

— Vous le savez ! dit Moulaï eddine presque en même temps.

— Et chez vous ? interrogèrent le Persan et le Turc, qu'en est-il advenu ?

— Je n'en sais rien encore, avoua le Chinois. A vrai dire, l'avenir me paraît obscur et peut-être inquiétant.

Ils se turent. Des images détestables hantaient leur esprit. Le Turc songeait à l'invasion irrésistible et brusque de la terre qu'avaient conquise les Osmanlis quatre siècles et demi auparavant. Il revoyait des années d'espoirs, d'intrigues, de dissensions, de haines, de supplices sournois, de coups de matraque dans les prisons ensanglantées. Puis tout à coup la guerre et

l'effondrement d'une vieille gloire dans la boue et dans la faim. Le Persan se rappelait ses capitales antiques, fleuries de palais et de roses, livrées à des bandes de brigands pillards, gardées par des cavaliers cosaques, dévorées hypocritement par des étrangers qui un jour feraient disparaître jusqu'à l'ombre de ce Parlement dont la naissance avait été saluée par les acclamations enivrées des patriotes, par les vers des poètes. Le Chinois sentait s'émietter les bornes de l'empire à la façon du morceau de sucre qui, par les bords, fondait en ce moment dans sa tasse de café : la Mongolie absorbée par des voisins rapaces, le Thibet refusant le tribut, le Yunnan en pleine insurrection.

— Il le fallait pourtant, dit-il d'un air pensif, il le fallait ! Il n'y avait plus rien que la pourriture et le désordre, la tyrannie sans la consolation orgueilleuse d'obéir à un tyran respecté de ses ennemis...

— Il le fallait aussi chez nous, firent

les deux autres, et pour les mêmes causes.

— Et l'on pouvait croire que cela réussirait, poursuivit le Chinois. Il y a des moments où je le crois encore, pour mon pays. Car enfin nos peuples ne se sont pas lancés dans cette aventure sans avoir été prendre les leçons de l'Histoire. C'était notre faiblesse, sous l'incapacité d'indignes maîtres, qui nous livrait à l'étranger. Si nous n'eussions agi, eussions-nous été moins spoliés, moins vaincus ; eussions-nous duré davantage sur la face de la terre ? Nous avons tous pensé à ce qu'a fait la France, voici un peu plus d'un siècle. Nous avons voulu imiter la France.

— C'est vrai, accordèrent les deux autres nous avons voulu imiter la France !

Les livres qu'ils avaient lus leur revenaient à la mémoire. Ils évoquaient le souvenir de cette nation d'Occident, tranchant les têtes par milliers, instituant dans la fureur et dans le sang un régime qui dure encore, en butte comme eux, au cours de

cette crise inouïe, aux assauts d'adversaires rapaces et leur passant sur le ventre pendant vingt-deux ans si terribles qu'ils n'avaient été vaincus qu'en apparence, et que leurs inventions politiques ont fait le tour de l'Europe, la transformant toujours, la transformant encore.

Torghout rêva quelques instants. Et malgré ses vêtements européens il reprit les traits d'un barbare mongol.

— Je vais vous dire, fit-il : c'est la France qui nous a mis dedans. Il n'y a jamais eu que les Français qui aient réussi leurs révolutions. C'est très intéressant, c'est très curieux, mais c'est un phénomène qui ne paraît pas destiné à se reproduire. Nous avons été mis dedans, je vous le répète !

LE CHEVAL D'ELBERFELD

— Je vais t'expliquer, me dit mon compagnon, qui faisait à côté de moi de grandes enjambées. Il est absolument nécessaire que je t'explique ! Tu t'occupes d'un tas de choses qui te mettent la cervelle à l'envers. Tu voudrais savoir si les Allemands paieront ! Tu voudrais savoir ce que c'est que la Société des nations si c'est vrai qu'il y aura une Société des nations, et si ce n'est pas une blague que ça servira à quelque chose. Tu voudrais savoir si ce sont décidément les Italiens, les Yougo-Slaves, les Patagons ou d'autres peuples qui régneront à Fiume. Si c'est vrai que la France va connaître cinquante ans d'une prospérité inouïe, comme l'affirme, avec optimisme, M. Hervé, ou bien si, glorieuse,

mais définitivement ruinée, elle va se coucher au pied du monument, ou des monuments, qu'elle ne manquera pas d'élever à sa victoire, — ainsi qu'en gémissent d'avance ceux qui ne pensent pas comme M. Hervé. Même, tout à l'heure, tu voulais savoir la géographie ! Tu demandais où est le Torontal !... Mon ami, je vais te dire : on n'est plus en guerre, n'est-ce pas ?

— On peut dire qu'on est en paix, répondis-je vaguement, puisque la paix est signée. Mais on ne peut pas dire non plus qu'on n'est pas en guerre.

— Ça me suffit ! Eh bien, pendant la guerre, les poilus avaient un principe qui leur fut bien précieux : « Faut pas chercher à comprendre ! Aujourd'hui que nous sommes en paix, ou presque en paix, c'est au tour des civils à l'adopter. Pour l'amour de Dieu, que les civils ne cherchent pas à comprendre ça ne leur servirait à rien du tout.

Je lui promis de faire tous mes efforts

pour me plier à cette philosophie. Cependant nous marchions toujours. Les gens qui aiment la marche disent naturellement que c'est un exercice excellent pour la santé. Mon compagnon l'aimait ; il ne s'inquiétait pas de mon opinion, ni si je traînais la jambe. Je la traînais donc stoïquement, au milieu des campagnes françaises, au sein de blés verts, mais qui mûriraient à 74 francs l'hectolitre, en vertu des décisions de notre gouvernement. Cela semblait leur inspirer d'eux-mêmes une opinion avantageuse.

Et puis ce fut un bois, et après ce bois d'autres champs de blé d'une opulence désastreuse, et des prairies où paissaient des bœufs dont il ne fallait qu'une vingtaine pour faire cent mille francs. Leur physionomie était poétique. Tous ils regardaient le ciel car les bœufs, aujourd'hui, ne se soucient plus des trains, ils ont l'habitude, mais ils s'étonnent encore des aéroplanes.

Tout à coup mon compagnon, dont la vue est perçante, s'écria

— Des ruines ! Je distingue des ruines à l'horizon !

— Mon ami, lui dis-je, débarrasse-toi de cette illusion. Elle ne saurait convenir à cette exactitude d'esprit dont tu es justement fier. Nous sommes encore, malgré la course vagabonde où tu m'as entraîné, dans les environs de Paris. Jamais les Allemands ne sont venus jusqu'ici il ne saurait donc s'y trouver aucun de ces déplorables témoins de leurs dévastations.

— Je te concède, fit-il, que cela est extraordinaire, et même, en quelque manière, choquant. Toutefois, je ne saurais me défendre contre le témoignage de mes sens. Je t'assure que j'aperçois des ruines on dirait les décombres d'une assez vaste cité. Dirigeons nos pas de ce côté le mystère est assez singulier pour que nous cherchions à le pénétrer.

Mes yeux mêmes enfin le durent admet-

tre : des tuyaux de cheminées, par centaines, montaient vers le ciel radieux. Ils ne fumaient point, ils se rouillaient mélancoliquement et l'on eût dit d'une ville industrielle abandonnée à la suite d'on ne savait quel sinistre, une faillite, ou bien la peste, ou la fuite de ses habitants devant un incompréhensible fléau. Plus près, l'on pouvait constater que ces cheminées. phénomène plus étrange encore que ces petites maisons, dominaient tout autant de petites maisons. Plus près encore, on s'avisait que ces petites maisons étaient des voitures. Et d'autres voitures les entouraient de formidables camions automobiles, des roulottes semblables à celles des bohémiens, de simples carrioles : un amoncellement, un musée de tous les types de véhicules usités au début du siècle vingtième. L'humidité en avait pourri le bois, rongé la ferraille, dévoré les bâches. Parfois, s'affaissant sur leurs essieux, ils penchaient désespérément vers le sol leurs

caisses humiliées parfois la victorieuse nature, telles les brousses tropicales qui enserrent les quatre palais d'Angkor, se précipitait à l'assaut de ces œuvres humaines. D'humbles pariétaires remplaçaient les orchidées asiatiques ; des liserons insolents, le long de ces tuyaux de poêles, s'exerçaient aux mêmes insultes que les lianes des forêts cambodgiennes. Je redoutai la morsure du serpent-minute.

Inopinément, la paix de ce désert fut troublée. Il y avait des habitants ! Une voix, maussade et désabusée, mais qui toutefois, par habitude, crut devoir invoquer le saint nom du Seigneur notre Dieu, nous demanda ce que nous f... tions là. A ces paroles, autant qu'à l'uniforme, concevant que nous avions affaire à un guerrier, nous répondîmes innocemment que nous n'en avions pas la moindre idée, et d'ailleurs ne savions pas davantage où nous étions.

Le guerrier ne daigna d'abord nous li-

vrer que des explications alphabétiques. C'est inutilement pour notre ignorance qu'il accumulait les initiales. Cependant d'autres guerriers, évidemment le reste de la horde, arrivèrent sur ces entrefaites. Ils ne paraissaient point fâchés de trouver une diversion à leurs devoirs habituels, bien que ceux-ci ne semblassent point les accabler de fatigue. C'est ainsi que, pénétrant peu à peu les arcanes de leur langage, nous apprîmes que ce que nous avions cru les ruines croulantes d'une ville était le dépôt des voitures de je ne sais plus quelle armée. Étonné qu'un si grand nombre eussent des cheminées, je demandai si c'étaient des locomotives.

— Alors, me dit un des membres de la horde, vous ne savez pas ce que c'est qu'une cuisine roulante ?

C'étaient des cuisines roulantes. Il y en avait bien quatre ou cinq cents. Et tout le reste était également des choses militaires. Il y en avait bien un bon millier. Et tout

cela n'était plus bon qu'à faire des allumettes ou à vendre au poids du fer.

— Et vous, fis-je, qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous, on les garde !

— Je voudrais bien savoir, dit amèrement mon compagnon, à quoi ça sert que vous gardiez ça ! Et pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas vendu ces voitures quand elles pouvaient encore rouler, au lieu de les laisser tomber en décomposition ? Ça aurait servi à quelque chose, dans le Nord, dans la Somme, dans l'Aisne, dans les Ardennes ! Ah ! ça ne m'étonne pas que le ministre de la guerre se soit étonné que le budget de la guerre soit environ, cette année, de 14 milliards !

— Il ne faut pas chercher à comprendre, lui dis-je ça ne sert à rien du tout. Nous sommes en paix c'est au tour des civils à adopter cette sage maxime des poilus en temps de guerre !

Or, s'étant rappelé le sage conseil qu'il

avait daigné me donner, mon compagnon rougit, et se tut.

— D'autant plus, suggéra l'un des guerriers, qu'il y a aussi des chevaux, si l'on voulait atteler les carrioles. Tenez, pas bien loin, il y a le dépôt des chevaux... Même qu'il y en a qu'on a pris aux Boches. Allez-y voir, si vous voulez.

Les chevaux vivent d'herbe, à l'état sauvage. A l'état civilisé, ils en feraient volontiers autant. Mais, comme on ferre leurs sabots, quand ils sont parqués dans un espace trop étroit ils ne tardent pas à transformer cette herbe en une fange épaisse, où ils ont l'air très malheureux. Un de ces coursiers leva vers nous cet œil d'antilope, tendre et caressant qui révèle, malgré le poil mal soigné, la crinière emmêlée, le cheval de race.

— Ça, c'est un Boche ! observa l'un des guerriers. Et je ne sais pas ce qui lui prend, toutes les fois qu'on passe près de lui, il a une si drôle de manière de gratter du pied !

Le cheval frappait le sol, en effet. D'abord avec le sabot de son pied droit, ensuite avec le sabot de son pied gauche, infatigablement, et comme à dessein. Et voici qu'un souvenir déjà bien ancien remonta des abîmes de ma mémoire. Je comptai les coups de sabot, d'après l'alphabet imaginé par ce pauvre M. Krall : « Bonjour ! » disait celui-là.

— Est-ce vraiment toi ? lui dis-je, émerveillé. Serais-tu l'un de ces chevaux d'Elberfeld, sur lesquels M. Maeterlinck a dit des choses si intelligentes, et les psychologues officiels d'autres si parfaitement bêtes que c'étaient eux qui avaient l'air de raisonner comme des chevaux ? De telle sorte, du reste, que pour devenir complices des fraudes qu'ils prêtaient à votre inventeur, il aurait fallu que vous eussiez dix fois plus d'intelligence qu'il n'est nécessaire pour extraire réellement, et sans plus, une racine carrée ?

— Oui ! frappa le cheval, ardemment.

— Et qui es-tu ? Mahmoud, Zarif, Hans Kluge, ou le bon Bertho ? Peu m'importe, d'ailleurs. Ah ! comme je suis heureux de m'assurer par moi-même de ta fabuleuse science des nombres. Voyons, fais attention ! Quel est le produit de 4,675 multiplié par 18,556 ?

Zarif, à moins que ce ne fût Mahmoud, ne répondit pas.

— Tu n'as donc pas entendu ? Je te demande...

— Ecoute, Monsieur, me répliqua le cheval d'Elberfeld, il faut que je t'avoue une chose quand j'ai appris que l'Allemagne allait avoir à payer une indemnité, ça m'a intéressé, tu conçois. Je suis du pays. Alors j'ai essayé de comprendre ce qu'ont dit M. Klotz, M. Ribot, M. Briand, M. Scheidemann, M. de Brockdorff-Rantzau, M. Simons, M. Stinnes et tous les experts, et tous les journaux, pour savoir à quelle somme ça pouvait monter : et ça m'a fait un tel brouillamini dans la cervelle que je

ne suis plus fichu maintenant de multiplier 2 par 2 !

Lui aussi, avait renoncé à comprendre. Je vis alors qu'il était véritablement intelligent. Je crois désormais aux chevaux d'Elberfeld.

Ainsi, à regarder vivre, et peut-être mourir la civilisation française, avec ses prolétaires d'autant plus exigeants qu'ils font moins d'ouvrage ; son administration à la fois bourdonnante et inhibitoire, ses bourgeois dont beaucoup ne sont que des oisifs et des tireurs au flanc, réduits aujourd'hui à la portion congrue, tatillons, étroits d'esprit, bêtement réactionnaires, mécontents ; ses intellectuels affamés, dont les seuls qui fassent du bruit pour réclamer une pitance sont ceux dont l'existence est la moins utile ses nouveaux riches qui ne peuvent même pas savoir comment et pourquoi ils sont devenus riches ; son

peuple à la fois raisonneur et naïf qui n'arrive pas à comprendre comment il se fait qu'étant victorieux il ne soit pas heureux — ne pouvant distinguer que c'est le monde entier qui est malheureux, non pas lui seul c'est trop grand pour lui, pour toutes les femmes et presque tous les hommes, le monde entier ! — ses journaux qui ne lui disent jamais que ce qui ne va pas, et pas une fois ce qui va, d'abord parce que c'est leur métier d'être catastrophaux et faits-diversiers, ensuite parce qu'ils sont des avocats qui plaident contre le Boche mauvais payeur — toute cette civilisation française, décalée, déjetée, bavarde, grinchue, a partout quelque chose d'ahuri et d'ahurissant, de comique, de macabre, de dada — de si dada que cela me décourage de l'être. Et j'ai l'impression que ce n'est pas elle seulement, mais toute l'Humanité des Hommes Blancs, abrutie, désaxée, maboule, loufoque, et dada, dada, dada !

Il ne peut exister qu'un homme heureux et sensé sur la terre, parce qu'il n'attend plus rien, qu'il est hors du monde...

S'il existe encore... mais je veux qu'il existe !

CELUI QUI N'A PLUS DE NOM

Je le vois, cet homme... Se relevant, il essuie, d'un geste d'ouvrier, sur son pantalon de velours brun à grosses côtes, ses mains pleines de terre. Il est vieux déjà, et d'avoir si longtemps travaillé — là-bas, du côté où très loin, très loin, sont les îles d'Amérique, le soleil descend vers l'Atlantique — la face courbée vers le sol, il se sent les reins perclus, il a éprouvé quelque peine à se redresser. Mais il se trouve heureux de la tâche accomplie l'arabesque en mosaïque de galets blancs, rouges et noirs, dont, à l'antique mode italienne, il vient de paver cette allée du jardin, jusqu'à la haie de figuiers de Barbarie dont les larges palettes épineuses servent de clôture du côté du volcan effondré où la mer,

depuis des milliers et des milliers de siècles, s'est installée comme chez elle, et qui sert de port à l'île Florès, la dernière des Açores, vers l'horizon de l'ouest.

L'homme songe un instant à la petite barque d'une dizaine de tonnes qu'il garde encore, au bas de la falaise — lui qui jadis a commandé des navires, de grands navires ! Puis il hausse les épaules voilà bientôt quinze ans qu'il n'a mis le pied sur ces planches. Le seul vieux matelot qui, de tout son équipage, vit encore avec lui, le détache parfois de ses amarres pour aller faire un tour de pêche. Mais lui, l'ancien capitaine marin, n'aime plus la mer elle n'est pas, décidément, la solitude qu'il avait cru, elle n'est qu'une route, une grande route, qui vous ramène invinciblement vers des pays où il y a des villes, une humanité qui fourmille, de la civilisation — des souvenirs. Florès, au contraire, reste en dehors de tout, on y est bien caché, perdu à jamais aux regards. Par-

fois, à l'extrême limite où portent les yeux, on aperçoit la fumée d'un des paquebots qui, d'Espagne, vont à Colon ou à la Vera-Cruz, mais ces paquebots n'arrêtent pas à Florès. Ils font escale à Punta-Delgada de San-Miguel, l'île principale, bien plus à l'est... Ainsi l'homme vit seul dans son jardin, dans son beau jardin, qu'il cultive lui-même. Il a un sourire en contemplant ses mains souillées qui donc aurait pu penser que jadis il était grand parmi les plus grands, qu'on l'appelait « monseigneur », de cette race qui plane à une telle hauteur au-dessus des mortels, de cette race de sang impérial qu'on nomme « les archiducs » ? Aujourd'hui, nul ne voit plus en lui qu'un jardinier. Il jette un regard de satisfaction paisible sur les dragonniers dont les petites feuilles épaisses et juteuses sortent déjà des branches tortes, sur les mimosées qui achèvent d'abandonner au vent leur neige d'or, sur les bassins carrés, bordé de rocaille, qui abreuvent

tout autour d'eux des lis blancs, des lis rouges, des glaïeuls près de fleurir : car le printemps, dès avril, bondit presque d'un coup jusqu'à l'été, dans cette île tiède et solitaire.

Un bruit de pas sur l'arabesque fraîche des mosaïques le tire de sa songerie. Il lève la tête et prononce d'un ton respectueux, car il est resté un catholique pratiquant et fidèle :

— Salut, *padre*.

C'est le curé de Florès. Et celui-ci répond, avec plus de déférence encore, car il sait, mais n'en a jamais rien dit à personne, l'ayant reçu dans son église, le secret que l'homme a jadis ici apporté avec lui

— Bonjour, *senor*.

Et il ajoute :

— Le caboteur qui vient de San-Miguel a laissé ici les journaux d'Europe, déposés par le dernier paquebot à Punta-Delgada. J'ai pensé que vous auriez le désir...

L'homme secoue la tête.

— En quoi cela pourrait-il m'intéresser ? Des fous, rien que des fous, dans le pays...

Il murmure, d'une voix très basse

Dans le pays qui était le mien. »

Il a décidé qu'il n'avait plus de pays, plus de patrie. Il n'est même plus Jean Orth, le capitaine marin. Jean Orth est mort, comme l'archiduc Jean-Salvator il n'avait servi qu'à faire perdre la trace de celui-ci et, par sa volonté, s'est évanoui à son tour. Il n'y a plus rien sur la face du monde, qu'un jardinier espagnol, dans une île perdue, peuplée par quelques paysans venus de Galice, quatre siècles auparavant. Que lui importe qu'il n'y ait plus d'Autriche, pas plus qu'il n'y a d'archiduc Jean-Salvator. Il n'avait fait que prendre les devants dans cet effacement d'une grande chose, d'un Etat sur lequel, jadis, le soleil ne se couchait pas : il ne veut plus penser à rien.

— Non, fait le *padre*, insistant. Cette fois, ce sont des nouvelles qui vous touchent de plus près. On parle de l'empereur, du nouvel empereur... Il a voulu reconquérir la Hongrie et a échoué. La partie est perdue pour lui, mais vous ?...

L'homme accepte le paquet de journaux, d'un air résigné, et s'en va les lire sur une roche, aux derniers rayons du jour.

Il est à cette heure si loin des choses, telles que ces feuilles les montrent, qu'il ne les conçoit d'abord que très vaguement.

Et puis, de la distance infinie où sa volonté l'a placé, que cela lui paraît comique, ce pauvre empereur détrôné qui veut redevenir empereur ! Cette dernière aventure est misérable, autant que tout ce qui s'est passé auparavant était tragique en demeurant dérisoire. Mais, comme tout le reste, cela devait aussi arriver. C'est le destin... Il songe au tourbillon redoutable dans lequel, depuis un demi-siècle, sa famille s'en-

fonçait comme un navire désemparé tant d'assassinats, tant de drames, tant de mystères attristants, mal voilés, et qui pour lui n'étaient même pas des mystères. Les siens ont croulé sous le poids d'un fardeau qu'ils ne pouvaient plus porter, non pas seulement celui de leurs propres faiblesses, mais d'un Etat conçu d'après des plans si périmés, si vieillots, qu'il était comme un sépulcre vide, dont l'enveloppe de pierre même tombait en poudre, en demeurant si pesante ! Ils s'en sont allés sans avoir compris, et sans pouvoir se détacher du puissant voisin qui les remorquait. Lui, ce voisin, avait la force, et croyait à la force. Il en avait assez pour que son peuple survécût à sa propre chute. Eux ont vu sombrer leur peuple, en même temps que leur dynastie, prisonniers du formidable complice qu'ils avaient pris pour appui. Et voilà qu'ils n'en avaient pas assez de cet empire dérisoire, qu'ils aspiraient encore à cette ironie d'un sceptre...

Je continue de voir l'homme, le seul homme heureux de la terre, étant le seul entièrement désabusé... Il n'y a plus de soleil sur la mer, il n'y a plus qu'une lueur confuse, couleur de pensées et de scabieuses, froide et triste. Il se lève, et s'en va, haussant les épaules..... Qu'est-ce que ça lui fait, sa dynastie, et l'Autriche, et l'Allemagne, la Russie, l'Amérique, le globe ? Il n'a seulement plus de nom ; il n'est rien, il est heureux...

QUELQU'UN SUR LA ROUTE ET LE « STAMPEDE »

Il y avait auprès de moi M. le professeur Paulin Costepierre et le colonel Lessingham, de l'armée anglaise.

Il y a de l'innocence chez le colonel A.-J. Lessingham. Tant de candeur au déclin de l'âge — songez qu'il a « fait la campagne d'Afghanistan, comme subalterne ; cela accuse bien la soixantaine, — une si heureuse facilité à s'amuser d'un rien, à rire en des occasions qui ne paraîtraient point valoir un sourire, à « jouer » comme un adolescent, à courir, à voir courir, à jouir de la vie animale, ne sont pas des qualités françaises ; et bien qu'elles soient assez fréquentes chez nos voisins anglais, je dois à la vérité de dire que ce-

pendant le colonel paraît, à ses collègues de l'armée britannique qui ont le bonheur d'être plus jeunes, légèrement *out of date*. C'est un officier de l'ancienne armée, tellement de l'ancienne armée, qu'il est à peine de la nouvelle. On le savait déjà quand cette guerre a éclaté aussi n'y a-t-il pas joué un rôle héroïque. A.-J. Lessingham a passé ces cinq ans à l'arrière, il a dirigé l'instruction des recrues. Son rôle s'est borné à *to lick them into soldiers*, à en faire des soldats, à leur apprendre à marcher, à se laver, à manœuvrer par compagnie et bataillon, à sentir l'honneur qu'il y avait d'appartenir à telle compagnie et tel bataillon. De quoi il s'est tiré du reste plus qu'estimablement nul, mieux qu'un Anglais, ne s'entend à dresser non seulement les animaux, mais les hommes. Et cela tient, je pense, à cette impérissable jeunesse de cœur qui les met en sympathie, sur la terre, avec tout ce qui reste élémentaire et jeune.

Toutefois, ne croyez point qu'il manque d'intelligence. Vous risqueriez de vous y tromper, au premier abord, parce qu'il n'est pas intelligent à notre manière. Il manque d'esprit critique, il est dépourvu d'imagination ; d'autre part, il est fort capable de vous rouler, vous qui vous croyez si malin, parce qu'il voit très exactement les choses comme elles sont, au moment où ces choses arrivent, qu'il est très fin, ingénument et sans en avoir l'air ; et que tout ce qu'il sait, il le sait bien, l'ayant appris tout seul, par expérience personnelle. Il arrive alors à une conclusion, je me trompe, à une « décision » pratique — il ne se soucie pas de conclure, — par ses propres moyens, et n'en saurait démordre, car il est énergiquement entêté. Parmi nos compatriotes, c'est avec un paysan, surtout un paysan normand, qu'il présente le plus d'analogies. Il a de l'astuce, une méfiance insurmontable et dissimulée pour tout ce qu'il ne comprend pas, pour tout ce qui est

nouveau, tout ce que vous appelleriez « les idées », avec une gaieté sincère, presque puérile, et une bonhomie vraie.

Je récapitulais devant eux les diverses expériences qu'on vient de lire.

— Elles ne sont pas, disais-je, encourageantes. Un pays qui ne peut vivre que s'il est payé pour les pertes qu'il a subies, et qu'on ne paye point ; des bourgeois devenus nécessiteux et mécontents de nouveaux riches insupportables des ouvriers qui devraient, semble-t-il, être fort heureux, et demeurent, on ne sait pourquoi, exigeants et exaspérés ; tous les peuples de la terre, retournés comme un vieux fumier sur la fourche de la démocratie, et tout fumants, tandis que de ce fumier sort une étrange vermine, qu'on ne connaissait point, qu'on ne croyait point qui existât... Et pendant ce temps-là, en Russie, des gens qui ont inventé autre chose : une espèce de religion, qui après avoir eu ses martyrs, a ses bourreaux. Mais les religions réussissent aussi

bien avec des bourreaux qu'avec des martyrs ; il apparaît même historiquement, que les uns succèdent toujours aux autres. Et ce n'est point une raison, parce que les bourreaux de cette nouvelle religion-ci sont fort cruels, pour qu'ils ne réussissent point. Il y a en moi, comme vous le savez, un rentier fort paisible, et un poète dada. Avant la guerre ces deux personnages s'entendaient fort bien, et il en est ainsi, d'ailleurs, depuis les débuts du romantisme : le dadaïsme n'étant, je le proclame, que l'aboutissement du romantisme. Mais aujourd'hui, ils sont brouillés le rentier que je suis a peur du bolchevisme ; le dadaïste le considère avec une sympathie sadique. Puis, par instants, ils se réconcilient en songeant que la situation est telle que bientôt ni l'un ni l'autre n'auront plus rien à perdre à un bouleversement total de la société. Cet état d'esprit devient, je vous assure, celui de beaucoup de bourgeois, mes frères.

Le colonel Lessingham ouvrit enfin la bouche

— Le bolchevisme ?... Je crois que je vois *what is the matter* c'est comme un *stampede*.

— Un *stampede ?* demandai-je, sans comprendre.

— Le *stampede,* expliqua un autre officier anglais, est aux animaux ce que la panique est pour les hommes... Mais j'avoue que je ne vois pas où vous voulez en venir, colonel ?

— *Well*, c'est bien facile... Le plus beau *stampede* que j'aie vu, c'est aussi le premier il y a longtemps, bien longtemps ! C'était au camp d'Aldershot, il y a quarante ans ; j'étais encore subalterne ». Et tous les chevaux de mon régiment ont rompu leur longe et pris le *stampede* en même temps.

On ne sait pas pourquoi ça arrive, ces paniques, pas plus aux hommes qu'aux animaux. Il y en a un qui prend peur, avec de

la rage, de la folie dans sa peur pour un cri si c'est un bipède, comme vous et moi, pour une mouche qui les pique ou un morceau de papier, si c'est des bêtes à quatre pattes, avec une crinière et des sabots. Les autres animaux, les autres hommes se figurent qu'il sait, celui-là, pourquoi il fiche le camp, et ils suivent. Ce qu'on n'explique pas, c'est que, à d'autres moments, ils restent au contraire bien tranquilles, ils laissent le premier imbécile passer sa folie tout seul. Pourquoi, alors, est-ce contagieux, le jour suivant, ou le mois, ou l'année d'après ? Pourquoi les cervelles ont-elles toutes la même idée, la même impulsion, au lieu de continuer à raisonner à part ? Ça, on n'en sait rien. Moi, j'ai remarqué que les chevaux, ça leur vient surtout après de grandes fatigues, qui ont duré plusieurs jours, et quand on a commencé à leur donner du repos, et de l'avoine. Ils sont énervés et excités tout à la fois. Pour les hommes, c'est peut-être la même chose. En

tout cas, je ne veux vous parler que des chevaux, je les connais mieux. Au camp d'Aldershot, les six cents bêtes du régiment ont cassé leur longe à la même seconde et elles sont parties toutes ensemble, au galop. La charge, quoi ! Une charge de chevaux sans cavaliers et sans but.

Sans but et sans cavaliers, mais non pas sans chef ! C'est cela qui m'a frappé, et je me le rappellerai toujours ! Ce groupe tassé, retentissant, formidable, irrésistible, qui ne savait pas où il allait, avait un chef. Le chef ne savait pas non plus où il allait, mais c'était lui qu'on suivait un grand diable d'étalon noir, et pas tout jeune ; il devait bien marquer dans les dix ans, il aurait dû avoir de la sagesse, de la connaissance. Je t'en fiche ! Il galopait en tête, et tous les autres l'imitaient. S'il allait à droite, ils prenaient à droite ; s'il allait à gauche, ils voltaient à gauche. Ça se passait comme à la manœuvre.

« Ils ne s'inquiétaient pas de ce qu'il y

avait sur leur chemin, vous comprenez ! Des chevaux qui chargent ont confiance dans leur masse multipliée par la vitesse. Ils savent que rien ne les arrêtera. Des hommes, qui traînaient dans la grande avenue des *barracks*, eurent à peine le temps de se retourner au bruit la charge était déjà sur eux. Ils furent boulés comme des lièvres sous des chiens de meute, piétinés, têtes, bras et jambes démolis par les sabots ferrés. Une porte ouverte qui rétrécissait le passage, un camion qui le barrait, tout cela craqua, s'effondra, tomba en miettes. Et cela avait l'air d'amuser beaucoup, ou d'affoler plus encore, je ne sais lequel des deux, le grand étalon noir. Il tournait un instant la tête, et ses yeux brillaient presque autant, ma parole, que les pierres de la route jetèrent d'étincelles sous ses quatre fers. Il n'y avait qu'à se garer ; on se gara, ceux qui purent.

Des officiers disaient : Il n'y a qu'à « les laisser courir. Il faudra bien que ça

« finisse ! » Oui, mais où ? Le vieux colonel du régiment, Mac Dougal, un Ecossais qui avait conservé l'accent, leur jeta un regard de travers en disant : « Quand ils s'arrêteront, ils seront fourbus, claqués. « Il n'en restera pas un seul encore bon à « traîner seulement une charrette !

Je voyais bien qu'il cherchait autre chose, mais quoi ? Sur le moment, je pense qu'il ne le savait pas lui-même.

« Un des côtés du camp est fermé par la rivière, vous vous rappelez. Seulement il y a un pont. C'est vers ce pont que se dirigèrent ces six cents chevaux fous, toujours avec leur vieux carcan de guide en tête. Et une fois le pont franchi, l'espace était libre devant eux il y avait... il y avait toute l'Angleterre ! Le colonel ordonna de faire garder le pont par un fort détachement qui mit baïonnette au canon les carrés de Napoléon à Waterloo ! Et quand le grand étalon noir vit les baïonnettes, lui qui était plus intelligent que les autres,

vira sur ses deux pieds de derrière et se sauva, toujours grand train, en aval du cours d'eau, avec les deux mille quatre cents sabots des camarades dans les reins.

« Tout de même ils avaient vu quelque chose qui les avait fait reculer, qui les avait fait un peu réfléchir, dans leur folie, et c'est, j'imagine, cet instant-là qu'attendait le vieux Mac Dougal. Il cria à un trompette

« — Sonne la botte, mon garçon, sonne la botte, et fort !

Le trompette sonna, de tout son souffle, la botte ! La sonnerie du repas, pour les chevaux de guerre. La moitié d'entre eux dressèrent l'oreille. La botte ? Alors quoi, c'était l'heure, aux écuries de leur escadron ? Ce furent les plus vieux qui comprirent les premiers, naturellement. Ils se fixèrent si fermement au sol, tout à coup, que ceux qui venaient après eux, plus jeunes, leur montèrent sur le dos. Et puis le groupe formidable se

dispersa. Beaucoup s'en allèrent vers les écuries, au petit trot, l'air éreinté, idiot, malheureux. Mais le grand étalon noir leur jeta des yeux de reproche. Il continua, accompagné de quelques-uns des plus jeunes ; ils essayèrent de franchir la rivière à la nage. On cueillit la plupart sur l'autre bord. Le grand étalon noir échappa. On ne l'a retrouvé que beaucoup plus loin, crevé, bien entendu.

« Eh bien, voyez-vous, expliqua le colonel Lessingham, à mon idée, le bolchevisme, c'est un *stampede*. Les gens partent tous ensemble, au grand galop, et tous fous. Il faut s'arranger pour qu'ils tournent en cercle, qu'ils ne dépassent pas une certaine limite. Et, à un moment donné, sonner la botte, c'est-à-dire Il y a à manger ! Alors les plus intelligents comprennent, et ils vont à l'écurie. »

— Voilà qui est fort bien, dis-je au colonel, et je comprends votre apologue. Un souvenir m'en fournit un autre.

C'était du temps que j'étais un tout petit enfant: les histoires d'enfance sont toujours innocentes. Du moins on l'admet ; ce n'est peut-être qu'une convention...

« En ce temps-là j'habitais encore le vieux bourg des environs de Paris, où je suis né et qui s'appelle Choisy-le-Roi. Il a beaucoup changé depuis dans son apparence; il a perdu tous les restes de charme désuet, de vieille élégance agonisante qu'à cette époque il gardait encore. Mais, par une avenue qui se nomme l'avenue d'Ormesson, il est relié à un antique village que j'eus l'occasion de revoir l'autre jour, et qui est demeuré immuable dans sa physionomie de bourgade endormie sur sa colline, avec ses maisons paysannes au sommet, ses villas de petits bourgeois sur la pente de la colline... Il n'y est rien venu de neuf qu'un nouveau cimetière. L'autre, l'ancien, celui qui laissait verdir ses tombes au pied d'une petite église de la fin du

XIII^e^ siècle était trop plein. C'est que les morts prennent de la place. A la fin, il y en a beaucoup plus que de vivants.

Il y a de cela plus de quarante années — mon Dieu ! que la vie est courte dire que j'ai maintenant des souvenirs qui remontent à près d'un demi-siècle ! — je remontais cette avenue d'Ormesson, qui va de Choisy-le-Roi à Thiais, en compagnie d'une bande de galopins qui ne valaient pas mieux que moi, c'est-à-dire peu de chose du moins j'en ai grand'peur. Nous ne savions pas exactement le but de cette migration, et je suppose d'ailleurs qu'il en fut ainsi, dans l'histoire, de bien d'autres hordes dont pourtant les écrivains se sont occupés. L'écrivain, aujourd'hui, ce sera moi, mais cela n'est pas sans doute suffisant pour assurer à celle-ci l'immortalité. Nous avions seulement, je présume, la conscience obscure qu'il finit toujours par arriver quelque chose quand on change de place, qu'on voit toujours quelque chose.

Le sort en effet nous fut bienveillant : nous rencontrâmes un ivrogne.

« Un ivrogne est, pour les enfants, une source inépuisable de distractions et d'ébaudissements. C'est là un fait incontestable, bien que je ne puisse concevoir clairement à qu'elle cause il est permis de l'attribuer. Il se peut que ce soit parce que cet état d'euphorie bachique leur est interdit par la prudente sagesse de leurs parents. Mais il est également possible que ce soit parce que les gestes de l'ivrogne sont, si j'ose créer ce mot, imprévoyables. L'ivrogne est soustrait aux influences du monde extérieur, il se fait à lui-même son univers, il peuple l'étendue de fantômes heureux, enfin éprouve l'incommensurable joie d'imaginer qu'il agit et réalise ses chimères, alors qu'il ne fait qu'en parler. C'est une façon de poète ; c'est aussi, laissez-moi le suggérer, une façon de révolutionnaire.

Celui-là marchait, comme il convient,

dans un rêve étourdissant. Il ouvrait les bras tout grands pour le saisir, à moins que ce ne fût aussi pour garder son équilibre. Mais il dut bientôt renoncer à cet exercice de balancier, pour un motif qui mit le comble aux satisfactions de notre puérile curiosité. Ici, je m'aperçois que j'aurais quelque mal à m'exprimer décemment : le fait est que son pantalon, probablement mal fixé, lui glissait sur les reins ; il dut s'appliquer à le retenir avec les deux mains. Cela n'était pas de nature, comme vous devez le penser, à hâter son ascension il n'avança plus que comme un navire de haut bord, par vent contraire. Toutefois, il dressait toujours la face vers les nues il y saluait évidemment d'ineffables visions; il ne nous entendait point.

« Car nous le suivions fidèlement, l'accablant de conseils dérisoires, d'approbations enthousiastes. Le voyant trébucher, de vieux souvenirs de lecture, qui m'étaient revenus, me faisaient lui crier : « Père, gar-

dez-vous à gauche ! Père, gardez-vous à « droite ! » Mais il ne se gardait ni à gauche ni à droite, il prenait la route comme elle était, dans toute sa largeur, étonné seulement qu'elle ne fût point plus large encore ; et il allait !

Il allait vers son but, car il en avait un ! Là-haut, sur les hauteurs de Thiais, il y avait un point vers lequel il se dirigeait, vers lequel *il savait* qu'il se devait diriger, Un autre cabaret peut-être. Ou bien la maison, l'abri tutélaire qui le recevrait, où il goûterait le repos jusqu'au lendemain. Chaque homme a toujours un but, du moins il le croit. Sans cette heureuse illusion, il mourrait de désespoir, ou, plus horriblement encore, d'ennui. Il allait donc. Là-bas ! là-bas ! Puis plus près. Encore quelques pas, et il atteindrait le terme du voyage... Cependant il ne nous entendait point, il ne nous écoutait pas. Il n'y avait pour lui rien au monde que son but et les magnifiques illusions de sa cervelle.

« Tout à coup, l'un de nous je ne veux pas vous dire qui, je craindrais trop de le trop bien connaître — conçut une idée éminemment hardie, mais si simple, si génialement simple ! Il s'approcha tout doucement de cet homme qui continuait à saluer les astres de son rêve, à leur parler, à les chanter, il s'approcha de ce poète sublime, de cet ivrogne grandiose — et doucement, bien doucement, d'un mouvement si câlin, si prudent qu'il était insensible, *il le retourna !*

Le malheureux illuminé n'en eut aucunement la notion. Il en était incapable, puisque les réalités extérieures étaient voilées à ses yeux, puisqu'il ne distinguait plus que ce qu'il avait dans la tête. Donc, il continua de marcher. Il marcha encore, il marcha toujours de même, il marcha en tournant le dos à son but, à ce village où il voulait aller, à son repos à son abri ! La route, sous ses pas, descendait, pourtant, au lieu de monter, mais comme il n'en

savait rien, comme il niait dans son esprit cette vérité, comme elle n'existait pas, ne pouvait exister pour lui, il s'obstinait à lever les pieds majestueusement, ainsi que pour gravir une côte. Cela n'ajoutait point à la sûreté de sa démarche ; mais il n'en avait, et ne pouvait en avoir, nul souci. Seulement, son pantalon glissant toujours, il s'efforçait, de plus en plus malaisément, de le retenir...

— Alors ? demanda mon ami russe.

— Alors, il refit toute la route à l'envers, Et quand le soir fut tout à fait tombé, il était revenu à son point de départ... Mais il avait fini de perdre sa culotte.

— Votre apologue, dit à ce moment M. Paulin Costepierre pourrait peut-être expliquer la singulière attitude de M. Lloyd George à l'égard du bolchevisme, car il ne paraît point du tout décidé, ainsi que semble le proposer notre honorable ami le colonel Lessingham, à le laisser tourner en cercle, sans lui permettre d'aller plus loin,

puis à sonner la botte, pour le faire revenir, enfin dompté, au râtelier. Il lui donne à manger durant qu'il galope, et le flatte de la main. C'est sans doute qu'il espère le retourner, sans qu'il s'en aperçoive... Au reste, on ne comprend pas toujours très bien M. Lloyd George, de ce côté-ci du détroit, permettez-moi de vous le dire et nous avons beau, vis-à-vis de vos compatriotes, nous efforcer d'être clairs, nous avons souvent l'impression qu'ils ne nous comprennent point. Puis tout à coup... c'est un phénomène fort intéressant, mais mystérieux.

— Vous pouvez dire cela de moi tout autant que de notre Premier, répondit le colonel. Cela ne me saurait choquer.

Il y a quelques années, il n'était question, en Angleterre, que d'un chapeau. Ce chapeau était devenu en quelques mois, l'unique chapeau d'Angleterre, d'Ecosse, des Galles et d'Irlande. Cela doit vous sembler inéquitable : il existe chez nous, Dieu

merci, d'autres chapeaux dignes d'être remarqués. Il y a les chapeaux des chanceliers et des *proctors* des universités, qui ne sont pas mal il y a le chapeau des pauvres petits diables des vieilles écoles corporatives de la Cité de Londres, qui sont médiévaux au point d'en être carnavalesques ; il y a le calot des soldats de notre vieille armée, qui est illustre ; et il y avait, à l'époque de ce chapeau-là, les chapeaux de Sa Majesté le roi Edouard le Septième, qui étaient brillants, ingénieux ou discrets, selon les circonstances des chapeaux de roi et d'arbitre des élégances. Mais il n'était plus question d'aucun, c'était comme s'ils n'eussent jamais existé ; on ne parlait plus que d'un seul chapeau, celui-là ! Le chapeau de Thomas Obedediah Barton, *navvy*, c'est-à-dire terrassier, et accusé d'un abominable assassinat.

Ce n'était point pourtant un joli chapeau. Je le vois encore, figurant dans la salle des assises du comté de Surrey, que

je présidais, sur la table des pièces à conviction, entre le jury et moi, d'une part, l'avocat, le *public prosecutor* et l'accusé, de l'autre : le plus lamentable des couvre-chef, un vieux feutre mou, *made in Germany*, qui, ayant été vert, était devenu roux. Car c'est le vœu singulier de la nature, ou bien un mystère de la chimie, que les chapeaux noirs, quand ils vieillissent, deviennent verts, tandis que les chapeaux verts deviennent roux, principalement quand ils viennent d'Allemagne personne jamais n'a pu expliquer ce phénomène. Celui-là avait eu un ruban, même il l'avait encore, pour plus de déshonneur et de dilapidation ce ruban avait eu jadis la prétention germanique d'imiter la soie, mais à peu près comme le hachis d'orties imite les épinards, pas pour longtemps. Il s'était usé, élimé de la façon la plus originale, la plus personnelle, si je puis dire. De l'avis de tout homme respirant sur la terre au début du vingtième siècle, aucun autre ne

pouvait avoir la même apparence ; la trame en avait disparu tout entière, comme grattée doucement par une main délicate ; il en était devenu presque un chef-d'œuvre qui tenait du filet à papillon, de la toile d'araignée, des nuées du matin. Mais tel quel, je dois avouer que ce chapeau était à peu près la seule *evidence*, la seule preuve, comme vous diriez en français, contre Thomas Obedediah Barton. Et ce n'était point ce Barton qu'on interrogeait, qu'on examinait, qu'on contre-examinait : c'était ce chapeau.

Il avait été trouvé à quatre pas de la victime, une femme encore jeune que le meurtrier, quel qu'il fût, avait abominablement traitée après, ou avant, lui avoir écrasé la tête sous une grosse pierre, près d'un canal où il était notoire que Barton travaillait au moment du crime. Etait-il, ou non, sa propriété ? Toute l'affaire roulait donc autour de ce chapeau.

Rien ne paraît, au premier abord, plus

simple que de savoir si une coiffure est à quelqu'un. Le premier point est de la lui mettre sur la tête. Si elle lui va, il y a des présomptions qu'elle lui appartient. Mais l'avocat de l'accusé, après avoir astucieusement, des yeux, pris la mesure de mon crâne, proposa :

« Plaise à mylord d'essayer ce chapeau ! Il s'en faut de trois lignes qu'il coiffe exactement Thomas Barton nous présentons à cet égard les expertises de trois chapeliers ; et je mets en fait qu'au contraire il épouse exactement les formes de Sa Seigneurie !

« Je sus invoquer des motifs légaux, et aussi le respect que l'on doit à un *justice*, pour décliner l'honneur que l'on me voulait faire, et me soustraire à cette expérience ; le chapeau, d'ailleurs, n'avait pas été désinfecté, par crainte que d'imprudentes manipulations ne provoquassent son rétrécissement ou son élargissement. Mais l'avocat sut trouver, séance tenante, des assis-

tants qui, poussés sans doute par une curiosité incontestablement malsaine, osèrent tenter l'épreuve : et le chapeau coiffa parfaitement trois d'entre elles, mieux même qu'il ne coiffait Barton. L'avocat en conclut qu'il fallait écarter cet argument, comme empreint de manifeste insuffisance.

Vous allez me dire « La première chose à faire était de demander à ce Barton si le chapeau était à lui. » Mais vous parlez comme un Français. En vertu de la loi anglaise, le premier devoir d'un juge est d'avertir l'accusé que toute parole sortie de sa bouche pourra être utilisée contre lui, et qu'il a le droit de ne pas prononcer un mot. Je n'avais pas manqué à cette obligation, et Thomas Obedediah Barton n'était que trop disposé à m'écouter ! De toutes les brutes qui ont jamais été inculpées d'assassinat, de Londres aux antipodes, il était bien la plus accomplie, la plus totale, la plus définitive et la plus incurable.

Thomas Obedediah Barton ne parlait pas, non seulement parce qu'on lui avait dit de ne pas parler, mais parce qu'il n'avait pas plus d'idées dans la cervelle, semblait-il, qu'un bœuf qui rumine, qu'une huître sur son rocher, qu'une pierre sur le chemin. Il paraissait congénitalement destiné à ne jamais rien dire, à ne jamais penser. Il était difficile de savoir s'il comprenait qu'il s'agissait pour lui de la potence avec une corde au bout. Il était là et c'est tout.

De telle sorte que, comme je me suis efforcé de vous le faire comprendre, le chapeau, le chapeau tout seul, était devenu l'accusé. On faisait venir les témoins, on les tournait, on les retournait sur le double gril de la défense et de l'accusation. On leur demandait Reconnaissez-vous ce « chapeau ? L'avez-vous vu sur la tête de Barton ? » Il y en avait qui disaient oui, il y en avait qui disaient non. Il y en avait pour n'avoir jamais vu Barton que nu-tête. Il y en avait pour assurer « Barton ?

« Montrez-moi un peu sa casquette je la « reconnaîtrais entre mille ! » Et ce n'était pas une casquette, c'était un chapeau. Il y en avait pour proclamer « Si c'est à lui ! « Pour sûr, que c'est à lui ! Nous avons été « l'acheter ensemble ! » Mais le témoin suivant jurait « C'est à lui ! Il l'a gagné à « une poule au billard. Auparavant, il était « à Ted Finchley ! » Ce qui était contradictoire. Il y en avait encore bien plus qui ne se rappelaient rien du tout. On couvrait le chapeau d'un drap « Vous connaissez le chapeau de Barton ?... Oui !... Alors de quelle couleur était-il ? » Ils répondaient vert, jaune, orangé, bleu. Tout l'arc-en-ciel y passait.

« Quand ce défilé fut terminé, et qu'on eut plaidé, je pris la parole pour résumer impartialement les débats, comme c'était mon droit et mon devoir. Je mis d'un côté ce qui ne me paraissait pas *évidence* contre l'accusé, et ce qui me paraissait *évidence*. Et je conclus que le chapeau seul pouvait

faire *evidence*. Aux jurés de déclarer s'il lui appartenait.

« Après quoi les jurés se retirèrent. Ils revinrent au bout d'une heure.

« — Gentlemen, leur dis-je, quel est votre verdict ?

« — *Not guilty*, mylord.

« L'accusé était acquitté. Il ne bouge pas.

« — Vous n'entendez pas ? Vous êtes acquitté !

« Il ne bouge pas davatange. Il n'y comprenait rien, pas plus qu'à tout ce qui s'était passé devant lui. Son avocat alors lui crie dans l'oreille.

« — Acquitté, ça veut dire que vous êtes libre vous pouvez vous en aller !

« — Ah ! bon ! fait-il.

« Puis il a l'air de s'éveiller, désigne le chapeau du doigt, et demande bien tranquillement :

« — Alors, mylord, je peux le prendre ?

« Le chapeau était bien à lui ; donc il

était coupable. Mais le verdict était acquis. Il s'en alla.

Voyez-vous, conclut le colonel Lessingham, c'est comme ça que nous sommes en Angleterre. Nous ne comprenons jamais ce que nous avons intérêt à ne pas comprendre. C'est ce qui fait notre force. Et une fois qu'on s'est fatigué, nous en profitons. »

— Cela est fort bon, lui dis-je, surtout pour vous. Mais en attendant les bolchevistes durent. C'est tous ce qu'ils demandent, de durer car ils espèrent qu'un jour peut-être, au moment où ils ne le seront plus, l'Europe deviendra bolcheviste et leur tombera dans les bras. Je viens de vous dire pourquoi je ne juge pas, de leur part, cet espoir absolument téméraire.

— Il est vrai, répondit M. Costepierre, qu'une chose me frappe voilà un pays battu plus peut-être que ne l'a été l'Allema-

gne, et qui a perdu, même proportionnellement à son étendue, des territoires bien plus considérables crevant de faim, par surcroît, livrée à la plus abominable misère, aux épidémies, aux guerres civiles. Et pourtant, dans un certain sens, jamais il ne parut plus puissant ! On peut dire que toute la politique, intérieure et extérieure, de tous les pays du monde entier, est « conditionnée » par ce qui se passe en Russie, et par le bolchevisme. Chacun se dit : « S'il réussissait ! » Et chacun tremble, et chacun prend les précautions qu'il peut pour éviter ce désastre. L'assiette des partis en est changée ; les amis deviennent les ennemis, les ennemis les amis. Auparavant les paysans de France votaient avec les socialistes et cela s'appelait les radicaux-socialistes. Ils regardaient les curés, les grands propriétaires, les grands industriels, avec horreur. Aujourd'hui ils se jettent dans leurs bras, et votent avec eux, par peur des bolchevistes, contre les socialistes. Cela

est assez amusant à regarder..... Et cela peut durer assez longtemps : car même si le bolchevisme s'effondrait en Russie, et si les Russes, en ayant décidément assez, massacraient tous les bolchevistes, ailleurs, dans le reste du monde, il se trouverait tout de même des gens pour songer : « Cela n'empêche pas que, durant des années, un régime communiste, un régime où la propriété privée avait été supprimée, a pu durer. S'il a succombé, c'est qu'il avait trop d'ennemis, qui lui en voulaient, c'est que le capitalisme était encore trop fort dans le monde, et que ses chefs ont commis des erreurs mais on peut éviter ces erreurs, attendre une occasion, et recommencer !.. » Non, plus jamais, plus jamais la terre n'oubliera qu'il y a eu une République communiste. Plus jamais la terre ne sera ce qu'elle était auparavant.

— Alors en France même...

— En France ? c'est le seul pays qui puisse résister. Ils le savent bien... Il y a

trop de paysans qui tiennent à leur terre, on l'a déjà dit cent fois. Et même dans les villes, chez les pauvres diables qui n'ont rien, et il en est de si touchants ! Je connais deux femmes, dans le quartier du Marais...

DEUX SOLITAIRES

Comment elles ont pu, dit M. Costepierre, traverser la guerre, et continuer à vivre, c'est un miracle dont je m'émerveille. Ah ! sûrement, celles qui avaient « quelqu'un » au front, leur mari ou leur fils, dans ce grand petit monde du petit peuple parisien, elles ont porté leur croix, elles étaient dignes de pitié, d'admiration, elles ont mérité ce qu'on a fait pour elles ! Et bien souvent, trop souvent, ils ne sont pas revenus, ceux qu'elles attendaient. Mais enfin, elles étaient aidées. Non seulement des vingt-cinq sous ou des quinze sous du gouvernement, mais de toute la sympathie qu'on éprouvait pour les mères ou les femmes des combattants. Il y avait des « œuvres » pour elles, on leur pro-

curait du travail, surtout on pensait à elles, on le leur montrait ; et, voyez-vous, l'homme — ni la femme — ne vit pas seulement de pain ; il a besoin de savoir qu'on est là près de lui, qu'on le regarde, qu'on le plaint. Autrement, c'est la solitude on meurt de solitude comme on meurt de faim ; et c'est peut-être encore plus triste.

Mais ces deux-là, cette vieille veuve et sa fille infirme, sa fille aux jambes paralysées depuis son enfance, depuis que jadis on l'a envoyée à Berck, avec les pupilles de la ville de Paris, deux ans de suite, et sans résultat ! Comment ont-elles vécu, pendant ces cinquante-deux mois, et comment peuvent-elles continuer à vivre, à cette heure où tout est si cher ? Elles n'ont jamais touché l'allocation », elles ne pouvaient pas aller aux usines. La mère ne veut pas quitter sa fille, cette pauvre invalide qui va aujourd'hui sur ses vingt-cinq ans, et qui demeurera infirme jusqu'au jour de sa mort. Elles ont même dû continuer à

payer le loyer de leur petit logement de la rue Payenne il n'y a pas de mobilisés dans la famille ! Elles sont toutes seules, elles ont toujours été seules, depuis des années...

La veuve a bien une petite rente, de quelques centaines de francs, parce que le mari fut un modeste fonctionnaire. Mais qu'est-ce que cela ? Cette pension était déjà insuffisante, aux temps d'avant-guerre, quand les choses n'étaient pas ce qu'elles sont devenues depuis : elle travaille « pour les grands magasins » de ces misérables travaux, qui sont si peu payés. La fille aussi, travaille avec de petits pots de colle et de couleurs elle fabrique des éventails à bon marché. C'est toujours comme ça que je les ai vues Mme Blin, penchée sur sa couture ou sa broderie Elise, sur sa table de bois blanc, au milieu de couleurs vives qui font paraître plus pâle encore sa figure longue, qui serait jolie, si elle n'était si pâle. Que voulez-

vous, il n'y a pas beaucoup d'air rue Payenne, et on n'est pas des millionnaires, n'est-ce pas, pour se payer des promenades en voiture Pourtant, je ne les ai jamais entendues se plaindre, et il y a toujours eu trois sous, le matin, pour le journal. Nulle part, dans toute la France, on n'a espéré la victoire plus ardemment que chez ces deux humbles femmes, on n'y a cru avec plus de mystique ferveur ; et elles ne sont jamais descendues à la cave, pendant les bombardements. Elise ne pouvait pas, avec ses jambes, vous comprenez, et Mme Blin n'aurait pas voulu la quitter, c'est naturel.

Moi, je vous le dis, ce que je n'arrive pas à concevoir, c'est quelles soient encore de ce monde. Cependant elles ne sont jamais mélancoliques ni mécontentes de l'univers, quand je vais les voir, le dimanche matin, à l'heure ou Mme Blin rentre de la messe, qu'elle va entendre à Saint-Paul, et qu'elle revient avec les provisions.

C'est le seul moment où elle abandonne sa fille. L'autre jour, elles m'ont demandé ce que c'est que le bolchévisme. Depuis qu'il n'y a plus la guerre, et qu'on est vainqueur, le journal ne parle plus guère que de ça, mais elles ne comprennent pas très bien, si ce n'est que ce serait « la révolution », quelque chose comme la Commune, probablement. Mme Blin a vu la Commune, quand elle était encore toute jeune, et n'en a pas gardé bon souvenir — on se battait dans les rues, les communards ont emmené quelqu'un de sa maison pour le fusiller, suppose-t-elle, car on ne l'a jamais revu, et les Versaillais quelqu'un d'autre, quinze jours plus tard, sans qu'elle ait jamais bien su ce que ces deux voisins avaient fait. Dans les révolutions, c'est comme ça — on se fait du mal entre soi, on se fusille, et personne ne sait pourquoi. Voilà...

J'ai expliqué ce que c'est que le bolchévisme, comme j'ai pu : « Auparavant, dans

les temps très anciens, c'était une minorité qui gouvernait, une minorité qui possédait la terre. Maintenant, chez nous, c'est la majorité des habitants du pays. On ne leur demande pas s'ils possèdent quelque chose, ou rien. Ils votent, et ce sont ceux qui ont réuni le plus grand nombre de voix sur la même opinion qui administrent, ou du moins surveillent l'administration, disent comment ils entendent qu'aillent les choses. Les bolchevistes veulent changer ça. Ils veulent que ce soit de nouveau une minorité qui gouverne, mais pas la même que l'ancienne pratiquement, les ouvriers de grande industrie, qui sont bien moins nombreux, en Russie et même en France, que les paysans propriétaires, les bourgeois, les intellectuels. » Et je dis comment le système fonctionne, en Russie ration entière pour ces ouvriers, et pour les soldats, demi-ration pour ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, tiers de ration pour les bourgeois

et les intellectuels. Puis je réfléchis et j'ajoute

— Je ne crois pas que cela pourrait marcher longtemps, parce que personne, dans ces conditions, n'a plus intérêt à rien faire. En somme, la Russie est dans la situation d'un vaisseau désemparé, qui ne peut plus aborder nulle part pour renouveler sa cargaison, et dont les matelots consomment l'approvisionnement. Quand les vivres sont épuisés, l'équipage n'a plus qu'à mourir de faim. Tel est à peu près le régime russe sous les bolchevistes. Je ne crois pas qu'il puisse s'installer en France, c'est un peu trop simple et trop bête pour nous. Et puis, ça ne pourrait pas durer, non plus qu'ailleurs... Mais vous, qu'est-ce que ça pourrait vous faire, après tout, le temps que ça durerait ? Vous travaillez de vos mains, vous seriez à la ration entière. Et vous ne payeriez plus votre loyer. Sincèrement, je ne vois pas ce que vous auriez à y perdre, au moins

dans les commencements. Parce qu'à la fin, mon Dieu, quand les provisions seraient épuisées, il ne vous resterait qu'à faire comme les autres : vous coucher l'estomac vide. Ou bien essayer de vous emparer de vive force des pommes de terre et du blé que les paysans, qui les font pousser, voudraient garder pour eux. C'est ce que tâchent de faire les bolchevistes.

Elise releva sa pauvre tête, blonde, et pas assez rose, et charmante

— Ce n'est pas pour ça, non, ce n'est pas pour ça, que je ne voudrais pas que ces choses-là arrivent ici...

— Et pourquoi, alors, petite Elise ?

Elle répondit

— Je ne sais pas... J'aurai bien du mal à vous expliquer, c'est très difficile... Enfin, voilà : quand j'ai fini de travailler à mes éventails, avec mes pots de colle et mes pinceaux, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je lis. Vous n'auriez pas beaucoup d'estime pour ce que je lis. Ce que j'aime

le mieux, c'est les feuilletons. Surtout les feuilletons qui paraissent en livraisons, parce que c'est plus long. Mon rêve, ce serait un roman si long, si long, qu'il ne finirait qu'à ma mort, qu'il y en aurait jusqu'à mon dernier jour. C'est ma vie, ma vraie vie, ça. Et je ne la connais, la vie, que de cette manière : je n'ai jamais pu sortir de cette chambre, je n'en sortirai jamais, je ne me marierai pas non plus, vous pensez bien... Alors j'aime à m'imaginer le bonheur qu'il y a dans les livres, et toutes ces belles choses que je ne connaîtrai jamais. Une demi-heure par jour, je ne suis pas Elise : je suis la jeune fille pauvre et malheureuse, mais qui deviendra heureuse, qui entrera, à la fin, dans un monde de joie et de luxe, un monde extraordinaire et magnifique. Un monde où il y a des riches, un monde où je suis aimée par quelqu'un qui n'est pas de mon monde, qui est très beau, qui parle bien, qui a une automobile, qui m'emmène sur un navire à lui dans des

pays merveilleux ! Cela me plaît de savoir qu'il existe quelque part, ce monde-là. Si l'on me disait qu'il a disparu de la terre, que tout le monde maintenant vit de la même façon, il me manquerait la seule chose que je puisse posséder, la joie de m'imaginer. Je ne sais pas à quoi je pourrais me raccrocher, à quoi je pourrais m'intéresser. A moins de m'efforcer de songer que je ne vis plus aujourd'hui, mais dans le temps passé, quand tout cela était...

— C'est vrai, dit Mme Blin, qu'est-ce qu'il lui resterait, si elle savait que tout le monde vit comme nous, pas mieux ?...

Le colonel Lessingham est un brave homme. Il avait les larmes aux yeux. Pour moi, en ma qualité de bourgeois, j'estimais heureux qu'il y eût des pauvres de cette sorte ; en ma qualité de dada, je trouvais ces femmes stupides.

— Mais il y a les autres, les socialistes des villes ?

— Croyez-vous, fit doucement M. Coste-

pierre, que ce sont de vrais socialistes? Ce sont de petits bourgeois, de tout petits bourgeois, jaloux des gros. Mais un vrai régime socialiste, ils ne le supporteraient pas un instant.

Et je n'osai pas protester, parce qu'il n'y a pas si longtemps, j'ai fait la connaissance de Birou...

BIROU

Bien que je ne l'aie rencontré qu'une fois dans mon existence — hier, tout justement — et que nulle personne soucieuse des règles du protocole n'ait songé à me le présenter, je sais qu'il s'appelle Birou, j'en suis sûr, mes oreilles sont encore toutes pénétrées de ce nom de Birou. Il le répétait si souvent, étant de ces gens qui ont coutume de parler d'eux à la troisième personne ! « Mon petit Birou, voici la côte de Buc à Jouy-en-Josas, il va falloir en mettre ! » Ou bien, un peu plus tard : « Hein, tu l'as eue, la côte, Birou, tu l'as eue, ça s'est tiré ! Birou, qui c'est qui va t'offrir un verre ? » Celui qui offrait un verre à Birou, c'était moi ; mais il faut être juste Birou rendait toujours la tournée.

Je l'avais rencontré, du côté de Saint-Cyr, je crois, comme je revenais à bicyclette de Montfort-l'Amaury. Tous les cyclistes connaissent ce sentiment de mauvaise humeur et presque de désespoir, cette lâche envie « d'abandonner et de recourir au grand frère c'est-à-dire de sauter dans un train, qu'on éprouve lorsqu'il vous a fallu quelques heures lutter contre un vent contraire qui vous oblige à un effort continu dont les résultats sont dérisoires. Birou, qui sortait d'un bouchon en s'essuyant la bouche, m'avait confraternellement offert de m'entraîner », se plaçant devant moi pour couper le vent. Cette proposition prouvait son bon naturel et aussi l'état d'euphorie où l'avaient mis quelques libations, suffisantes pour lui donner du cœur aux jambes sans nuire à son équilibre. Je l'acceptai de bonne grâce.

Durant quelques minutes je ne pensai à rien qu'à « coller », ainsi qu'il se doit, der-

rière mon entraîneur. Si vous ignorez cette joie pure, je vous plains quelques secondes suffisent pour vous faire perdre le sentiment de votre propre personnalité. C'est un phénomène d'hypnose : on ne voit plus au monde que cette petite roue d'acier qui tourne devant vous. Ne pas perdre sa distance, maintenir ses jarrets dans le rythme, dans l'harmonie mobile des jarrets qui vous précèdent, devient le souci unique, la raison d'être de toute votre existence la route est silencieuse et cependant il semble que de ce ruban d'un blanc jaunâtre, où la vitesse fait apparaître de petites stries longitudinales, il s'exhale un chant fort et singulier, j'aurais envie d'écrire un chant silencieux, qui retentit dans la cervelle, et la ravit. Cela dure plus ou moins longtemps, selon votre état de fatigue et la vitesse que vous impose celui qui vous « tire — un petit quart d'heure en général après quoi on retrouve son indépendance d'esprit, on redevient libre

de penser, de parler, de sentir, avec une espèce d'exaltation imprécise, qui ressemble à celle des fumeurs d'opium. Les idées sont nombreuses, infiniment vagues, infiniment délicieuses et sans valeur cependant, sans profondeur elles sont à de véritables idées ce qu'une tyrolienne est à une véritable mélodie. Tout paraît simple, heureux, facile — et l'on nourrit à l'égard de l'humanité tout entière des sentiments d'universelle bienveillance.

A l'égard du guide qui vous conduit, surtout ! Et j'en étais là, au moment dont je vous parle, à l'égard de Birou... Subitement, j'eus l'impression, mais confuse encore, tant j'étais détaché du monde extérieur, que la réalité ne devait pas être absolument d'accord avec mon rêve. Birou, traversant la place de Jouy-en-Josas, avait par malheur aperçu un curé, et il faisait « Couac ! Couac ! » de toute sa voix, dans l'intention bien évidente de rappeler à cet ecclésiastique la tradition désobligeante

qui compare ses pareils aux corbeaux, à cause du deuil éternel de leur vêtement et sans doute aussi de leur rôle auprès des mourants. Le curé n'eut pas l'air d'entendre et pénétra dans l'église de Jouy par une porte latérale. Mais Birou, se retournant vers moi, n'en dit pas moins, d'un air fier

— Vous avez vu le ratichon ? Il n'en mène pas large !

Des gens qui me connaissent assez bien prétendent que je suis mal élevé. Mais c'est une calomnie. Je suis un bourgeois bourgeoisant et j'ai horreur de me faire remarquer. L'idée que je m'étais mis à la remorque du nommé Birou, qui traversait les villages en faisant couac ! derrière les curés, me plongea dans le plus honteux embarras. Toute mon exaltation avait disparu. Birou me paraissait le plus haïssable des animaux. Je ne songeais pas à le tuer : les gens qui disent de quelqu'un qui les embête : « Je l'aurais tué ! » n'y pen-

sent pas en réalité. Ce sont des âmes faibles et incapables d'action. Mais je songeai un instant à aborder la machine de Birou par le travers pour causer un accident. Puis j'abandonnai ce projet, réfléchissant qu'il avait l'air beaucoup plus fort que moi et que, selon toute apparence, c'est ma bicyclette qui recevrait une avarie. Alors je déclarai, d'une voix timide, que j'étais fatigué et que j'allais prendre le train.

— C'est entendu, fit Birou, toujours bon garçon, et on prendra un verre devant la gare de Jouy.

Nous prîmes un verre, mais je ne pris pas le train : il n'y en avait pas. Il n'y en a jamais sur cette sale ligne !

Et Birou recommença de me tirer ! Et tout en me tirant, de plus en plus loquace, il m'exposait ses idées sur Dieu, la famille et la propriété. Ses idées sur Dieu, bien entendu, c'est qu'il n'y en a point, et que ce personnage a été inventé par les curés

d'où il résulte que les curés sont des fumistes. Birou me fit même l'honneur d'une dissertation sur le dogme de la présence réelle dont je suis forcé, à mon grand regret, de ne point vous faire part, car elle scandaliserait la plupart de mes lecteurs. Quant à la propriété, c'était plus simple encore Birou était socialiste. Il me parla du Grand Soir avec des larmes dans la voix. Ce qu'ils en feraient une tête, les riches, le jour où on leur reprendrait ce qu'ils avaient volé !

— J'leur en veux pas, disait Birou, j'leur en veux pas ! Il économisent pour moi, et le rigolo, c'est qu'ils s'en doutent pas.

Rien de tout cela n'était bien neuf. Condamné à rouler jusqu'à Paris derrière Birou, je me résignais à sa conversation en faisant tous mes efforts pour ne prêter à celle-ci qu'une attention limitée. J'essayais de jouir de la délicatesse exquise qu'offrent les paysages de cette petite vallée de la Bièvre. Il n'en est pas, dans

toute l'Ile-de-France, dont le charme soit plus raffiné. Partout imprégnée de courants d'eau souterrains qui, à travers les sables rouges des collines, filtrent jusqu'à la rivière, la terre porte une verdure généreuse, toute une chevelure d'arbres qui s'arrangent d'eux-mêmes en bosquets, se groupent ou s'esquivent comme pour faire valoir la verdure plus claire des prairies. Il y flotte par toutes saisons une buée légère, lumineuse, bleue ou dorée selon les heures. Les perspectives sont brèves et toujours harmonieuses : juste ce qu'il faut pour que l'œil humain les puisse embrasser, et pas plus une thébaïde. Et pas une villa moderne, pas une de ces hideuses petites maisons qui ont envahi le reste des environs de Paris. Tel est le bienfait de cette grande propriété dont Birou prédisait la destruction avec fureur. Ceux qui possèdent le sol l'ont voulu ainsi, ils ne permettent pas à la spéculation de lotir ces terrains et de souiller la nature de leurs

plâtras. Mais eux-mêmes ont serti de murailles leurs vastes *latifundia ;* ce paysage sublime, je n'arrivais plus qu'à le deviner, bien souvent il était tout à fait perdu pour moi et je me prenais à regretter la campagne anglaise où de sages règlements interdisent de limiter les propriétés par autre chose que des haies qui n'arrêtent pas la vue.

... Cependant Birou déblatérait toujours. A la fin je lui dis, car il fallait bien dire quelque chose

— Oui, ce qui me réconcilierait avec votre Grand Soir, c'est qu'au moins il n'y aurait plus de murs !

De surprise et d'indignation il faillit laisser déraper sa bécane

— Ah ! ça, dit-il, jamais de la vie ! Quand j'aurais mon chez moi, faudra qu'ça soye bien fermé !

Voilà pourquoi, j'ai moi-même l'impression que les neuf dixièmes des bons socia-

los sont des gens qui veulent seulement devenir propriétaires. Et cela me paraît plutôt rassurant. J'espère avoir raison dans mon espoir. Je n'en suis pas plus sûr que ça...

MONOMANE ET DÉMOCOPE

Quelque temps plus tard Monomane et Démocope agitèrent en ma présence leurs convictions politiques. Elles sont, je m'en aperçus, radicalement opposées. Pour Monomane, il ne saurait y avoir de bon gouvernement que le gouvernement d'un seul. Encore même raffine-t-il en cette affaire il ne saurait accepter les ordres d'un tyran. Un tyran est un homme qui s'est emparé du pouvoir suprême en vertu de ses mérites personnels, de ses talents personnels, appuyés parfois du consentement populaire. C'est un dictateur qui n'a point d'ancêtres, bien qu'il souhaite ordinairement transmettre son omnipotence à sa postérité. Ceci paraît dangereux à Monomane, et sans doute il n'a pas tout à fait

tort. Il considère que, si le pouvoir suprême revient à un seul, qui le possède au titre seul de sa force, ou de ses talents, ou de sa popularité, la transmission de ce pouvoir ne se peut faire sans donner lieu à de funestes convulsions. Et par surcroît, c'est reconnaître en quelque sorte les droits de la volonté populaire. Car c'est du peuple, en fin de compte, que le tyran tient son autorité. Le peuple n'a fait que déléguer celle-ci ; il peut toujours la reprendre et la confier à un autre : d'où possibilité de guerre civile et de révolution.

Monomane s'efforce donc de justifier le droit divin du monarque. Selon lui, la puissance suprême ne saurait appartenir qu'à une seule famille, quelle que soit la valeur intellectuelle du représentant actuellement vivant de cette famille. Cette chose, à son opinion, n'a qu'une médiocre importance. Il suffit à ses yeux que les droits de l'héritier soient placés hors de contestation. Le bon sens, croit-il, indique que celui-ci

administrera l'héritage en bon père de famille, par l'intermédiaire d'agents choisis par lui-même, d'intendants qu'il prendra tout naturellement parmi les plus sages et les plus intelligents du royaume. Cependant, il faut le reconnaître, Monomane ne prononce pas ouvertement le mot de droit divin. Il le sous-entend par un détour, il invoque la tradition, il soutient qu'entre le peuple et la famille qui a pris l'habitude de veiller à ses destinées il s'est formé une espèce d'adaptation, ce que les naturalistes appellent une symbiose; ils ne pourraient vivre, ou du moins bien vivre, l'un sans l'autre ils sont interdépendants.

Il insiste surtout, en ce moment, sur ce que c'est en des temps troublés qu'il apparaît comme indispensable qu'une nation ait une tête et un corps; il reprend avec quelque avantage la parabole de la tête et de l'estomac.

Démocope répond que tout cela pouvait aller quand les individus n'avaient point

conscience qu'ils existaient en tant qu'individus ; mais que, aujourd'hui qu'ils ont acquis cette conscience, ils ne sauraient se soumettre à une forme de gouvernement qui ne leur convient plus. Ils se sont mis dans la cervelle qu'un homme en vaut un autre, et que tous n'ont aucune raison d'obéir à un seul, qui peut-être ne vaut pas mieux qu'eux. Ils ne consentent donc à déléguer la part de pouvoir qu'ils estiment leur appartenir que temporairement, et de manière toujours révocable. C'est cette forme de gouvernement qu'on nomme démocratie. En des jours agités, elle n'est pas sans inconvénients, et cela se voit. C'est ce qui fait qu'aux époques où la guerre était quasi perpétuelle, l'état démocratique était rare, et que, quand par hasard il existait dans la cité, il cédait la place, aux moments de crise, à la dictature de l'esprit, de l'éloquence, ou du génie militaire. Mais à cette heure les guerres n'apparaissent plus que comme des ma-

ladies, de moins en moins fréquentes, bien que de plus en plus cruelles. Les citoyens hésitent alors à sacrifier, dans l'intérêt de la guerre, ou de ses suites immédiates, l'habitude, qui fait leur bonheur, d'être gouvernés le moins possible. D'autant plus qu'ils sont assez justement convaincus d'être individuellement supérieurs, d'avoir plus de valeur morale, une énergie personnelle et plus forte, et que ce sont des avantages qui doivent être envisagés, pour la guerre et même la paix. On peut se demander quel serait l'état d'esprit d'un peuple accoutumé à vivre en démocratie et remis sous la domination d'un seul, s'il était attaqué. Il pourrait arriver qu'il jugeât que l'affaire ne le regarde plus.

Telles furent les observations de Démocope. A mon tour, je me risquai à interroger.

— Ce que vous appelez, demandai-je, le gouvernement démocratique, est fondé sur la volonté de la majorité ?

— Certainement, répondit Démocope.

— Il en résulte, continuai-je, qu'en vertu de ce principe, cinquante et un pour cent des citoyens ont le droit d'imposer leur volonté aux quarante-neuf autres centièmes ?

— Cela est bien ainsi, reconnut Démocope.

— Et c'est cela qui est stupide ! s'écria Monomane.

— J'admets, répliqua Démocope, que ce n'est pas encore l'idéal. L'idéal serait que tout le monde fût content. Mais, en bonne logique, cela vaut mieux encore que de voir un seul imposer sa volonté à tout le monde.

— Il faudrait pourtant savoir, objecta Monomane, si le seul moyen de faire le bonheur des gens n'est pas de le faire malgré eux. Car ces gens ne voient que leur petit et particulier présent. Un seul peut voir l'avenir universel.

— Il le peut, fis-je avec doute, mais ce

n'est pas sûr. Il peut aussi se tromper, et en fait cela c'est vu si souvent que c'est cela, je pense, qui a dégoûté bien des peuples de la forme de gouvernement qui a vos sympathies. Cependant ma conviction, qui est douloureuse, est que les sociétés, livrées à elles-mêmes ne sont pas sages non plus, et n'aiment point l'être. Je me souviens d'un jour où traversant de vastes étendues marines, j'arrivai chez des sauvages...

« Il y avait, sur les quais, en bois d'imputrescibles rôniers qu'avaient élevés sur le rivage les civilisés qui prétendent régner sur ces sauvages et leur inculquer de saines lois, une multitude d'hommes et de femmes, les uns complètement nus, les autres vêtus d'étoffes éclatantes et multicolores. Tous poussaient de grandes acclamations. Ils manifestaient de cette manière la bienveillance de leur accueil, et surtout leur curiosité. Dès que je fus débarqué, ils se précipitèrent en foule, en effet, afin de voir

de plus près l'étranger qui venait rendre visite à leur hospitalière contrée. Les hommes s'empressaient pour porter mes valises, et peut-être inspecter de plus près ce qu'elles contenaient. Je soupçonne que les femmes avaient d'autres intentions, mais sympathiques toutefois tant d'empressement m'inquiétait quelque peu.

Tout à coup, un grand diable, qui s'était je ne sais comment caché derrière moi, se jeta fort intrépidement entre ma personne et l'accueil trop enthousiaste de ses compatriotes. Il était vêtu, d'une façon éblouissante, d'un uniforme de général français, moins le képi, remplacé par une calotte ronde qui jadis avait été entièrement dorée. Ce personnage imposant tenait à la main un formidable fouet en cuir d'hippopotame. Il le brandissait à droite et à gauche d'un air d'impétueuse autorité, mais je dois reconnaître qu'il n'eut aucun besoin de s'en servir la nombreuse assemblée venue à ma rencontre

s'écarta devant lui, et devant moi qui le suivais, sans aucun respect apparent, je dois le dire, mais avec une bonne humeur parfaite et la plus heureuse docilité. La voie me fut ouverte ; j'y passai sans encombre. Je ne m'aperçus point qu'on m'admirait, ni mon guide ; de larges rires seulement nous saluaient. Il planait dans l'air une joie innocente et générale.

Il y avait là le capitaine de port un blanc, un vrai blanc, en dolman et en pantalon blancs. J'allai lui rendre mes devoirs, et lui dis, montrant mon protecteur magnifique

« — Vous avez une police bien richement habillée !

« — Ça, répondit-il, un de mes agents ? Jamais de la vie ! Si c'était un agent à moi, un véritable agent, si même j'avais eu pour vous recevoir dix ou vingt agents. jamais ils n'auraient pu se faire obéir... Mais celui-là, ce n'est qu'un fou !

« — Un fou ?

« — Oui. Un fou très fou, fou à lier, connu pour tel. Alors, quand il fait la police, les indigènes ne se fâchent pas, vous comprenez, ça les amuse. Et quand ils reçoivent un coup de chicotte, ils se frottent l'épaule et s'en vont, sans vouloir de mal à personne : un fou, ça n'a pas d'importance !

— Vous en concluez ? firent à la fois Monomane et Démocope.

— J'en conclus que c'est comme ça assez souvent en démocratie. On aime mieux les fous ; ils amusent, on ne leur en veut pas, on ne les envie pas. Et ils font les gestes qu'il faut, ou à peu près.

— Mais en temps de guerre ?... objecta Monomane.

— Ah ! dame, en temps de guerre ? En temps de guerre, c'est comme chez nous. Les deux partis font des bêtises, qu'ils soient en démocratie ou en monarchie ; et c'est celui qui en fait le moins qui gagne. Après ça ils font un traité et, comme chez nous, personne n'en est content.

LE LINGOT

De plus en plus, on a l'impression que ce n'était pas la peine d'être victorieux ; on se demande ce qu'il aurait pu arriver de pis si l'on avait été battu. Il n'y a plus que les prolétaires ou les nouveaux riches qui puissent se payer un poulet, ou même un œuf à la coque ; le franc de France, au change, va rejoindre dans peu de temps le rouble russe. Je suis en guenilles ; ma robe arménienne elle-même n'a pas résisté aux services que j'exigeais d'elle. Je ne ressemble plus à Jean-Jacques Rousseau, mais à un mendiant de Callot.

Par contre, si le franc-papier baisse, comme il fallait s'y attendre, le franc argent monte en proportion. Jadis, par rapport à l'or, une pièce de cent sous valait

deux francs quarante. C'est ce que j'essayais un jour de faire comprendre — car c'est par dégoût de l'économie politique, à laquelle j'ai consacré quelques-unes des plus belles et des plus inutiles années de ma jeunesse, que je me suis adonné à la littérature dada — à un de mes amis, notaire, et complètement idiot. Cet homme dépourvu d'imagination autant que de lucidité me répondit « Vous ne me ferez jamais croire qu'une pièce de cent sous ne vaut pas cent sous! » Aujourd'hui, il serait tout aussi déconcerté, pour un motif contraire elle vaut quatorze franc

Il en résulte que les gens ne sont pas assez bêtes pour lâcher leurs pièces d'argent en compensation d'un rosbif ou d'un billet de chemin de fer : ils allongent les morceaux de papier que l'État imprime à tour de bras. Comme l'avait prédit l'illustre Ricardo — le seul économiste qui n'ait pas dit une bêtise — « la mauvaise monnaie chasse la bonne ». Quant à l'argent on le fond, tout

simplement. C'est trop naturel. Monnayée, une pièce de quarante sous ne s'échange que contre quarante sous de papier d'État ou de marchandises. Fondue, contre cinq francs. Il y a de quoi tenter ! Et dans ces conditions, la monnaie a totalement disparu.

Cela était inévitable. Mais cette situation a donné lieu à un singulier procès qui vient de se dérouler en cour d'Assises. Je crois ne pouvoir mieux faire que de reproduire un journal qui a exposé l'origine de l'affaire, puis rendu compte de ces étranges débats et de leur conclusion, plus inattendue encore.

« La scène représente le cabinet d'un juge d'instruction, au Palais de Justice, à Paris. Personnages : le juge d'instruction, l'inculpé, son avocat et le garde municipal. Il y a aussi un greffier, mais il est muet. Tous ces personnages sont verts — comme dans la *Jeune fille aux joues roses*, de M. François Porché, ils étaient gris, et à plus juste titre encore. Car c'est à

cause de l'ambiance le papier de tenture est vert, le bureau de M. le juge d'instruction est doublé de drap vert, les cartons sont verts, et, sur la cheminée, en brèche verte, est une pendule en marbre vert surmontée d'un sujet en bronze vert. Le public ne pourra manquer d'être conquis, à première vue, par l'exactitude de cette reconstitution.

M. le juge d'instruction s'adresse à l'inculpé. Il est sévère et catégorique, pour gagner du temps ; il y a encore 1.470 affaires inscrites au rôle

— Votre culpabilité ne fait pas de doute. Il est inutile de nier : lors de la descente que la police opéra chez vous, elle a saisi un lingot de métal encore chaud, que vous veniez de cacher dans le seau à charbon. Non loin de là, tout un matériel de fondeur. Et, dans une armoire, un sac de toile, dissimulé derrière des objets de toilette, contenant encore un assez grand nombre de pièces de monnaie divisionnaire aux

effigies françaises, et jusqu'à des pièces de cinq francs, si rares pourtant depuis 1914. Votre affaire est claire, et vos intentions évidentes : vous vous livriez à la fonte de notre monnaie d'argent, dans l'objet d'exporter ou revendre à l'étranger ce précieux métal, en profitant de la valeur qu'il vient d'acquérir, et qui dépasse celle que lui attribue le cours légal de la monnaie divisionnaire. Délit prévu par le Code pénal, avec sanctions aggravées par une loi récente. »

L'inculpé proteste faiblement.

M. le juge d'instruction « Reconnaissez-vous ce lingot ?

Sa voix est triomphante. Il saisit, pour le montrer à l'inculpé, le lingot placé sur sa table. Mais, surpris par son poids, dont nous pouvons dire dès maintenant qu'il est inusité, il le laisse retomber sur le plancher. L'avocat le ramasse poliment, afin de faire preuve de courtoisie à l'égard d'un magistrat dont il veut se ménager la

bienveillance — et fait tout aussitôt un geste d'étonnement.

— Monsieur le juge d'instruction, dit-il avec une émotion inattendue et non jouée, je réclame une expertise !

Le juge d'instruction, maussade et impatient « Pourquoi faire ? »

» — Monsieur le juge d'instruction, avez-vous jamais vu un lingot d'argent — et d'argent durci encore par l'alliage employé dans la composition de notre monnaie divisionnaire — s'écraser ainsi dans une chute de quelques centimètres ?... Et le poids, le poids anormal de ce lingot ! C'est du plomb, monsieur le juge d'instruction, c'est du plomb !

L'inculpé trahit lui-même son incrédulité.

Le juge d'instruction « Du plomb ! Vous voyez bien vous-même que l'inculpé ne vous croit pas : et il est renseigné, l'inculpé ! Enfin, puisque vous le voulez, qu'on fasse venir un orfèvre-expert. »

L'orfèvre-expert arrive avec les instruments délicats et légers de sa profession. Il entaille un coin du lingot avec son canif, qui pénètre dans le métal comme dans une motte de beurre. Il l'interroge à la pierre de touche. Il en fait fondre un fragment sur une petite lampe oxyhydrique. Et il déclare :

» — C'est du plomb, monsieur le juge d'instruction.

Le juge d'instruction Ça, c'est plus fort que l'histoire du Courrier de Lyon! »

L'avocat, les yeux illuminés d'espoir, engage l'inculpé à dire lui-même la vérité, toute la vérité, dans son intérêt. Alors l'inculpé, se décidant

» — Si je ne l'ai pas encore révélée, c'est que personne ne voudra la croire : j'ai trouvé les pièces que j'ai fait fondre dans le jardin de ma fiancée, à Nanterre !

Le juge d'instruction « A d'autres ! »

L'inculpé, secouant la tête « Je savais bien que vous ne me croiriez pas ! Et pour-

tant, c'est bien comme ça que c'est arrivé !... J'avais dit à mon futur beau-père « Voulez-vous que je vous arrange « une jolie rocaille pour votre pièce d'eau « dans ce jardin ? Ces travaux-là, ça me connaît. » Et alors, en creusant, un dimanche, en l'absence de mon futur beau-père et de ma fiancée, j'ai découvert ces pièces et beaucoup d'autres enterrées, comme dans un silo, cachées dans une grande boîte de biscuits Albert. Elles avaient été mises là par l'ancien locataire, avant la guerre, je suppose... Il y en avait pour une bonne somme. Seulement voilà j'ai pensé que je pouvais augmenter la valeur de cette petite fortune en la livrant à la fonte, pour profiter de l'agio »

Le juge d'instruction « Ah ! vous avouez ! »

L'avocat, enthousiasmé Eh ! qu'importe qu'il avoue, monsieur le juge d'instruction ! L'intention ne peut être réputée pour le fait. C'est du plomb que mon

client a fondu, rien que du plomb. Il est tombé, tout l'indique, sur une cachette de faux monnayeurs. Il l'a ignorée, il a pris cette monnaie pour bonne, il l'a fondue. Mais justement, par cet acte même, il faisait disparaître la fausse monnaie ! Le délit pour lequel il est ici, et qui le rend passible d'une peine correctionnelle, ce délit n'existe pas, puisque le lingot n'est pas de l'argent. Et le crime de fausse monnaie n'existe plus — si tant est que mon client s'en soit jamais rendu coupable, soit comme agent direct, soit comme complice, puisque cette fausse monnaie, loin de la faire circuler, il la supprimait ! »

Le juge d'instruction Puissamment raisonné ! Mais vous concevez bien que je ne donne pas dans ce conte de bonne femme ! La fiancée ! La rocaille ! Le trésor caché des faux monnayeurs ! C'est du roman-feuilleton. Non, votre client n'a pas mis à la fonte notre monnaie divisionnaire, c'est entendu. Mais lui-même est un

faux monnayeur, cela crève les yeux. Ce lingot, il allait le convertir en fausse monnaie: d'autres pièces, du même métal, sont là pour le prouver. Donc il n'y a que la nature de la faute qui soit changée, et elle s'aggrave. Ce n'est plus pour fonte illégale de monnaie divisionnaire que je conclus aux poursuites, c'est pour crime de contrefaçon de notre monnaie nationale ! »

L'avocat, ironique Faites, monsieur le juge d'instruction, faites ! »

L'inculpé, qui maintenant est un accusé, à voix basse, à l'avocat

— Dites donc, qu'est-ce que j'y gagne ?

L'avocat Pour avoir commis le délit de fonte de monnaie légale, c'est quelques mois de prison, en correctionnelle. Pour fabrication, émission, tentative présumée de mise en circulation de fausse monnaie, fait qualifié crime, c'est la cour d'assises, articles 132 et suivants du Code pénal.

L'accusé, inquiet Et quelle est la peine, en vertu de votre article 132 ?

L'avocat : « La mort !

L'accusé, suffoqué : Assassin ! Assassin ! »

L'avocat : « Taisez-vous donc, imbécile ! Je réponds de tout. »

Nous avons indiqué d'imagination ces dernières répliques. Ce qui s'est passé devant le jury nous en donne le droit. Voilà en effet ce qui s'est passé, et qu'on pourrait appeler l'acte II.

La scène représente la cour d'assises. Les mêmes personnages que précédemment, plus la cour, le procureur général, le jury, les avocats stagiaires, au grand complet, et un innombrable public assis et debout, attiré par le caractère romantique de cette cause désormais célèbre.

Interrogatoire de l'accusé. Réquisitoire de M. le procureur général. Enfin plaidoirie de l'avocat. Nous résumons

— Messieurs les jurés, jamais cause ne fut plus facile à défendre, jamais acquitte-

ment ne fut plus certain. De deux choses l'une : ou bien la version que nous donnons des faits est la vérité, ou bien mon client est un faux monnayeur. Dans le premier cas, l'accusé est victime d'un étrange concours de circonstances bien fait pour intéresser en sa faveur les âmes généreuses ; il a pu se trouver en présence d'un véritable trésor : il ignorait la nature du métal monnayé tombé en sa possession ; de plus il est impossible de prouver qu'il l'a mis en circulation. Enfin il en a au contraire supprimé la plus grande partie, le réduisant en un lingot qui ne peut plus servir que contre l'ennemi, si jamais la guerre recommence. Cela est si vrai que l'accusation refuse d'accepter cette thèse, la seule, nous l'affirmons, et nous croyons l'avoir surabondamment démontré, qui soit conforme à la réalité.

Dans le second cas, l'accusé est un faux monnayeur. Mais alors, messieurs, ce n'est pas seulement l'acquittement que

nous réclamons, que nous exigeons ! Ce sont les félicitations du jury, c'est une couronne civique, ce sont des honneurs officiels décernés par les pouvoirs constitués. Ah ! messieurs les jurés, sortez de cette enceinte, retournez à vos pénibles travaux, essayez de prendre les voitures publiques, asseyez-vous à vos comptoirs, ou bien, au contraire, tentez de faire l'emplette du plus modeste objet. Ecoutez ce que vous répondront le conducteur d'autobus, le chauffeur de taxi, l'employé de magasin, écoutez-vous vous-même : « Avez-vous de la monnaie ? » Vous vous fouillerez, on se fouillera peine inutile, geste dérisoire, recherches aussi vaines que celles de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, justement condamnées par nos corps savants. Il n'y a plus de monnaie !

Il n'y a plus de monnaie ? Messieurs, je me trompe. Il reste, non pas encore assez nombreuse, mais recherchée, bénie, véné-

rée quand on la rencontre, il reste la pièce fausse ! La pièce de bas aloi, ou de nul aloi, acceptée partout par un accord tacite de tous, la pièce fausse que notre gouvernement aurait dû lui-même frapper, la rendant ainsi légale — *car il n'y a que les pièces fausses qui continuent de circuler!* Reconnaissez donc, messieurs les jurés que mon client est un des bienfaiteurs de l'humanité, un ami généreux de la France, un protecteur de Paris : *Fluctuat nec mergitur*. Lui aussi ne sombrera pas : vous le rendrez à sa famille, vous le rendrez à ses travaux ! »

Applaudissement unanimes. Immense approbation. Le jury se retire et revient une seconde plus tard avec un verdict d'acquittement, sans délibération. L'acquitté est porté en triomphe. Les pièces fausses, présentées par l'accusation comme pièces à conviction, sont restées surtout sur une table, devant la cour. Public, magistrats, avocats se précipitent sur

cette proie, luttent pour s'en emparer. Les pièces d'un franc et de cinquante centimes surtout sont disputées. Une voix s'écrie « Enfin nous allons pouvoir prendre le tramway ! »

UN VAINCU

J'ai reçu aujourd'hui la visite d'un confrère : un autre poète dada et même superdada ; mais nous ne nous sommes pas très bien entendus.

Il était, je dois le dire, beaucoup mieux habillé que moi : il doit être bien riche, lui !..... C'était un assez beau jeune homme, et vêtu à la toute dernière mode masculine je veux dire que, assis derrière ma table qui ne me permettait de voir que la partie supérieure de sa personne, le visage méticuleusement glabre et vêtu d'une jaquette bien étroitement serrée au-dessus des hanches comme un costume « tailleur » féminin, il donnait une petite minute d'hésitation sur son sexe. D'autant plus que, à cette heure, si les jeunes gens portent

les cheveux longs, les jeunes femmes les portent courts : ce qui fait qu'on a bien le droit de se tromper. Si ce journal vient jamais entre les mains d'un autre que moi, je prie le lecteur de ne soupçonner aucune intention critique dans cette remarque liminaire. Je l'inscris ici dans le seul objet de contribuer, dans une modeste mesure, à la connaissance, par la postérité, des aspects de notre société contemporaine. D'ailleurs la cause qui a produit celui-ci me paraît assez aisée à découvrir après avoir cinq ans endossé le rude uniforme guerrier, nos jeunes gens en ont assez ! Ils s'efforcent de se prouver à eux-mêmes, et de prouver aux autres, par leur apparence extérieure, que c'est fini, bien fini, de ce temps-là nos jeunes femmes ayant conquis, à la même époque, une sorte de virile indépendance, se plaisent à la manifester.

J'avais sous les yeux le bristol de mon visiteur :

— Monsieur Adhémar Coquet ?... fis-je.

— Oui, monsieur : Adhémar Coquet ! !

Avec ma coutumière urbanité, je lui demandai à quoi je pouvais avoir le plaisir de lui être bon. Il baissa les yeux, assez mélancoliquement.

— Je suis, dit-il, à la recherche d'une situation. J'accepterais n'importe quoi, même ce qui peut exister au monde de moins digne de moi. Je consentirais... oui, monsieur, je consentirais, par exemple, au journalisme !

Partageant son mépris pour cette profession, j'en conclus qu'il était poète, et le lui dis.

— Oui, monsieur, poète ! Je suis poète !

— Et sans doute, ajoutai-je, un confrère tout à fait... dada ?

Je pensais le flatter. Bien au contraire je déchaînai son indignation :

— Dada ! s'écria-t-il, poète dada ! Mais, monsieur, il y a deux syllabes et quatre lettres, dans « dada » ! Les dadas se ser-

vent encore de syllabes, que dis-je, de mots ! Et, ce qui est pire, ils s'obstinent à les aligner les uns au bout des autres, comme vous feriez ! (Je me déclare incapable d'exprimer avec quel dédain il insista sur ce « vous ».) Il est vrai qu'ils se refusent à prêter un sens à la phrase ainsi assemblée. Ils prétendent que leur poétique suffit de la sorte à libérer le vocable — le vocable nu, surhumain, infini et solitaire mais alors quelle dérisoire libération, et que leur imagination fut médiocre ! Voici mes œuvres, à moi !

Il étala cinq volumes. Il m'ent lut les titres, glorieusement *Ebaudissements*, *Interrogations, Liesses*, *Stupeurs*, *Chevauchées.*

— Il est vrai, reconnus-je, il est vrai que les titres de ces cinq ouvrages semblent résumer toute la sensibilité humaine...

— Mais le texte, monsieur, le texte. Ecoutez !

Et il lut.

— A, E, I, O, U !

— Je comprends, fis-je, illuminé Ah ! les *Ebaudissements*. Eh ? les *Interrogations*. Hi ! les *Liesses*. Oh ! les *Stupeurs*. Hue ! les *Chevauchées !*

— Parfaitement : mais pourquoi ajoutez-vous une misérable lettre « h » qui ne signifie rien du tout, qui n'est qu'une consonne, une seule consonne qu'on ne prononce même pas ? Je l'ai supprimée.

J'ouvris les cinq volumes. Ils avaient chacun trois cents pages. Et sur chacune des trois cents pages de chacun de ces volumes, on lisait A, A. A. A, A, E. E, E. E, E I, I, I, I, I ; O, O, O, O, O U, U, U, U, U ! Rien que ça.

— C'est étonnant ! prononçai-je avec courtoisie.

— N'est-ce pas ? dit-il sans éprouver évidemment le moindre doute sur le sens de cette exclamation... Eh bien, monsieur, c'est moi, qui, abjurant les lettres, viens solliciter de vous une petite place, n'im-

porte laquelle, et déshonorante ; car je ne me méprends point sur la portée de ma démarche : je sais que je serai forcé d'écrire ce que les imbéciles appellent le français » !

— Expliquez-moi, lui demandai-je évasivement, comment vous est venue la vocation ?

— Elle m'est venue, répondit-il avec orgueil *par raisonnement !* Car je n'appartiens pas, cela se voit, à ces générations périmées qui croyaient à l'inspiration toute seule, tels les premiers romantiques, ou à la souveraine raison, telles d'autres perruques encore plus démodées raison et raisonnement sont deux ! Le mien me vint par analogie.

» Je ne dispose pas d'une imagination débordante, ni d'une particulière disposition soit à inventer des systèmes, soit à associer des idées. J'allais donc me décider pour une carrière administrative, lorsque je rencontrai un de mes anciens cama-

rades de classe. Je l'avais perdu de vue depuis le baccalauréat. (Tous deux nous en possédons le diplôme ; à cette heure, il est rare qu'il soit refusé à personne.) Nous causâmes d'abord de choses indifférentes. Mais, insensiblement, mon contemporain commença de parler peinture. Il émit sur Rubens, Rembrandt, Raphaël des opinions fort dédaigneuses. Les modernes ne trouvèrent pas davantage grâce à ses yeux : ni Delacroix, ni Courbet, ni Manet, ni Renoir, ni Degas, ni personne. Il ne fit grâce, à moitié, qu'à Cézanne, qui sans le savoir, me dit-il, et bien imparfaitement, avait montré la route. Toutefois il nomma, avec une indulgence qui, après ce début, m'étonna, Poussin et David, dont il affirmait « procéder ».

« — Tu es donc peintre ? fis-je avec un certain étonnement : car je me souvenais qu'à l'école il était incapable de dessiner un nez qui eût l'air d'un nez.

« — Je suis peintre ! proclama-t-il. Pein-

tre-penseur. J'intègre une philosophie, une norme et une forme dans chacune de mes œuvres. Le tout définitivement.

« Je l'accompagnai jusqu'à son atelier. Il me montra ses toiles. L'une était intitulée *Une femme médite*. Elle représentait un cercle dans lequel était inscrit un carré. Une autre figurait un *Repas de noce :* c'était un carré dans lequel était inscrit un cercle. Mais dans le premier de ces ouvrages le fond était bleu d'azur, et dans le second jaune serin. Je dois vous avouer que, à première vue, tout cela ne me parut point prodigieusement intéressant.

— Et, me permis-je d'interroger, est-ce que... est-ce que ton art te procure quelques ressources ?

— Mon cher ami, répliqua-t-il, j'ai un acheteur, un seul, mais qui me trouve du génie, et retient tout ce que je fais. C'est un borgne, et l'œil qui lui reste est astigmate. Or tu remarqueras que tous les carrés qui sortent de mon pinceau sont légè-

rement inclinés à droite. Comme il voit, lui, toutes choses légèrement penchées à gauche, il n'y a que mes toiles, dans toute la nature, qui lui donnent la sensation de l'équilibre. Il va donc répétant que j'ai du génie, et certaines personnes commencent à le croire. Moi-même, bien entendu, je suis de son avis.

« Cette rencontre, monsieur, m'éclaira. Je compris tout de suite qu'il serait dangereux pour moi de me livrer à la peinture, ou à n'importe quel autre des beaux-arts : par instinct, malheureusement, si je dessine un chien on sait que c'est un chien, je vois les arbres verts, et les homards rouges, quand ils sont cuits. Je ne saurais atteindre à l'originalité ! Mais je déduisis, de ce que je venais de voir, qu'il y avait à tenter, en littérature, la même opération qui venait de réussir si heureusement à mon ami dans la peinture : il fallait produire quelque chose qui ne ressemblât à rien. J'y suis parvenu, comme vous avez

pu vous en rendre compte. Ce que j'ai fait est aussi parfaitement, miraculeusement rudimentaire que les œuvres de ce peintre : je croyais avoir droit au même succès. Et vous me voyez ici, et vous venez d'entendre ma prière c'est assez vous dire que j'ai échoué. Je n'arrive pas à vivre de ma production. Je n'y comprends rien, et vous avouerez que cela est injuste.

— Cela est injuste, concédai-je volontiers ; mais je suis obligé de vous signaler l'erreur fondamentale que vous avez commise. Vous la partagez, d'ailleurs, avec ces autres jeunes écrivains que vous taxez de timidité dans leurs procédés, mais dont vous n'avez fait que suivre les traces, en les dépassant. Ni eux ni vous n'avez réfléchi qu'il suffit à un peintre, ou à un sculpteur, d'un seul client pour encourager sa manière, quelle qu'elle soit, et lui permettre de persévérer ; alors qu'il en faut plusieurs milliers à l'homme qui écrit.

— Vous dites ?

— Eh oui ! Etant donné que, malgré les désastres de la guerre qui vient de finir, il existe encore plus d'un demi-milliard d'hommes sur cette terre, le calcul des probabilités permet d'espérer que, si singulière que soit l'œuvre d'un homme qui peint ou qui modèle, il s'en trouvera toujours bien un autre qui aura le même genre de folie : et la vente d'un seul tableau, d'une seule statue est suffisamment rémunératrice. Vous avez, de votre côté, réalisé quelque chose, et qui surpasse, je le reconnais, ma manière ! Il est inutile de savoir le français pour vous lire, vous pouvez être compris même des Patagons. Mais un livre ne se vend jamais que cent sous ; et alors qu'un peintre peut vivre sur un seul amateur, un écrivain ne peut vivre d'un seul lecteur. Telle est la différence radicale qui fait que, durant quelque temps, les plus étranges tentatives dans l'ordre de ce qu'on appelait jadis les beaux-arts, bien que la beauté n'en apparaisse plus aux gens tels que moi,

puissent ne pas immédiatement tomber tout à plat — tandis qu'il n'en est pas de même en littérature. Vous deviez succomber, comme je succombe...

— Je le vois bien ! fit-il, découragé.

LA FIN

1er mai 1925. — C'en est fait ! Les espoirs de mon ami M. le professeur Costepierre ont été déçus la Révolution du Prolétariat a éclaté. Même en France, elle a triomphé, le règne de la Bourgeoisie capitaliste et jouisseuse n'est plus.

Ce matin, je me suis réveillé à huit heures, bien que je me fusse couché assez tard mais je suis un petit dormeur. Ma concierge est venue. Elle a déposé à côté de moi une feuille d'un aspect nouveau pour moi, imprimée tout entière en caractères écarlates, intitulée *la Dictature Ouvrière*, et m'a dit « Il n'y a plus que ça ; « les autres journaux ne paraissent plus. » Jetant un regard sur cet unique quotidien, j'ai appris que la révolution était faite.

« Jamais, dit cette feuille, événement plus « vaste et plus salutaire n'aura coûté moins « de sang. On n'a fusillé que les membres « du Conseil des ministres, les généraux « les plus connus, les principaux indus- « triels, les membres des conseils d'admi- « nistration des grandes sociétés finan- « cières — assez peu de ceux-ci, parce que « ce sont toujours les mêmes personnes, « une quarantaine tout au plus, qui font « partie de tous les conseils d'administra- « tion — et les commissaires de police qui « n'étaient pas gagnés à la cause... On au- « rait pu s'en passer, ajoute *la Dictature* « *ouvrière* depuis longtemps la plupart « de ces gens-là n'étaient plus gênants ; ils « faisaient tout ce qu'on voulait. Mais d'au- tre part l'expérience a montré qu'un ré- « gime qui n'institue point quelques exé- « cutions n'est pas pris au sérieux. La dic- « tature des Conseils a donc cru devoir « prendre ces mesures, d'une nécessité « *platonique*. »

J'ai jugé platonique un peu inquiétant, mais délicieux. Du reste, je suis d'un tempérament optimiste. Ma conviction enracinée est que la vie est la vie, et que les hommes s'arrangent toujours pour vivre, n'importe comment, et s'accommodent pour vivre de n'importe quoi. On verra bien ! Mon père a vécu sous je ne sais combien de gouvernements la Restauration, Louis-Philippe, la République de 1848, le second Empire, époque à laquelle je suis né. Et chaque fois qu'un de ces gouvernements s'effondrait, on s'écriait « Tout est perdu ! Après quoi on se débrouillait. Je suppose que je me débrouillerai. L'unique journal qui nous reste — ça, c'est un peu embêtant, à cause d'un feuilleton que je suivais dans un autre — annonce que certaines exécutions de bourgeois récalcitrants ont été nécessaires à Paris et en province ». Les amis que je suis allé voir affirment que ces exécutions ont été nombreuses, et il m'a paru en être ainsi.

d'après ce que j'ai pu voir en traversant les rues. Mais je ne serai pas fusillé. Je ferai adhésion au bolchevisme, ça m'est absolument égal je ne me suis jamais occupé de politique.

15 mai. — Mon appartement se composant de quatre pièces, je dois loger chez moi quatre compagnons prolétaires, qui font un boucan de tous les diables. Mais tout ça, c'est des petits malheurs je suis petit dormeur comme j'ai toujours été petit mangeur, et j'aime la société.

« *15 juin.* — La monnaie est supprimée, par décret du Soviet central. Du reste je me suis à peine aperçu que cela changeât quelque chose à quoi que ce soit, à cause de l'avilissement de la monnaie de papier que nous avions auparavant. Donc, encore une fois, cela m'est égal. Mais les paysans ne veulent plus rien fournir, parce qu'on n'a rien à leur donner en échange. Les

quatre compagnons qui sont avec moi la trouvent mauvaise, et je partage leurs sentiments. Nous allons partir en campagne, et essayer de trouver quelque chose.

« *16 juin.* — Nous intitulant fièrement « la bande à Bonnot », nous avons commencé par chiper une auto (tout le monde en fait autant, mais les autos n'étant plus entretenues, deviennent des outils imprécis et même dangereux : nous avons eu des embêtements avec la nôtre). Du côté de Senlis nous sommes parvenus à razzier quelques carottes, un sac de pommes de terre, un peu de lard fumé et un lapin. Mais j'ai reçu un assez rude coup de fourche qui m'a percé le côté. Mes camarades m'ont conduit à l'hôpital pour me faire panser. Mais nous avons trouvé porte close. Les médecins, les infirmiers, toute la bande, ne veulent plus travailler, comme tout le monde, que deux heures par jour,

et ces deux heures étaient passées. Nous avons donc été frapper à la porte d'un médecin, en ville ; il nous a répondu la même chose, et qu'il serait bien bête de se laisser déranger tout le temps, puisqu'il n'y gagnait plus rien. Sur quoi mes camarades l'ont fusillé c'est la justice du peuple.

« *25 juin.* — Il y a eu aujourd'hui une grande manifestation de peintres cubistes et autres fauves, qui s'est terminée par une émeute et un assez joli massacre. Les motifs de cette manifestation sont plutôt curieux. Au début de l'ère révolutionnaire, le gouvernement des Soviets s'était adressé aux cubistes pour les décorations des fêtes publiques, les affiches murales et les grandes compositions qu'il mettait dans les Maisons du Peuple car il considérait cet art comme révolutionnaire. Je trouve cela injuste, puisqu'on n'a rien fait pour nous, les dadas. Du reste, le peuple n'a pas été

de l'avis des conseils. Il a déclaré que ces choses étaient entièrement dénuées d'intérêt pour lui, qu'il n'y comprenait rien du tout, qu'il aimait que les femmes eussent l'air de femmes, les hommes d'hommes, qu'une prairie ressemblât à du gazon, la mer à de l'eau, et enfin qu'il ne se souciait pas de continuer à nourrir ces vauriens comme ouvriers de la première catégorie, que ces prétendus révolutionnaires n'étaient que des bourgeois exaspérés qui prétendaient opposer leur goût aristocratique au goût populaire. Remerciés et versés dans la troisième catégorie, ces artistes se sont insurgés et ont tenté de piller les magasins de vivres des Soviets, qui du reste ne contiennent plus grand'chose. La garde rouge a répondu à coups de fusil, et on en a tué pas mal.

« *15 août.* — Il n'y a rien à manger ce matin. Les Halles sont fermées, parce que les « forts » se sont mis en grève ; ils di-

sent qu'ils veulent dormir aux mêmes heures que les autres, ou bien alors qu'il faut créer pour eux une surcatégorie ayant droit à six litres de vin par jour, un demi-litre d'eau-de-vie, deux kilos de pain et deux livres de viande, sans compter des rations supplémentaires de café. Le gouvernement des Soviets a répliqué que la grève était un droit légitime sous un régime bourgeois, mais qui n'avait plus de raison d'être sous l'égide du prolétariat. Les gardes rouges ont cerné ces travailleurs récalcitrants, et après une rude bataille, les ont obligés à capituler. Ils ont été mis au Mont-Valérien, et notre journal, toujours unique, est rempli de plaisanteries spirituelles sur ces forts qui sont enfermés dans un fort. Mais ça n'améliore pas la situation alimentaire.

16 août. — La mienne en particulier. Je ne trouve plus rien à manger n'étant inscrit à aucune des trois catégories qui ont

droit, d'après les règlements institués par le nouveau régime, à une ration plus ou moins congrue. Par surcroît, on a été dur avec moi. J'ai été convoqué par un membre des Conseils révolutionnaires, que je croyais pouvoir compter au nombre de mes amis car depuis longtemps, voyant venir l'orage, j'ai pris soin de me créer des relations dans ce monde-là. Ce n'était point que je craignisse de payer de ma vie l'avènement du nouveau système je suis un trop petit personnage et trop résigné, par principes et par tempérament, aux sacrifices indispensables : mais je suis un « bourgeois », c'est incontestable, et vivant de mes rentes, comme vécurent mon père et mon grand-père, bien que je sois aussi poète. Mon ami des Conseils m'a dit doucement Nous sommes des gens sages, merveilleusement doux, animés des meilleures intentions, et des évolutionnistes, non pas des révolutionnaires. Nous avons mis tous nos soins à établir

la transition entre l'ancien ordre de choses et le nouveau... Vous êtes rentier ?

— Oui ! avouai-je en rougissant.

— Pas d'autre profession ?

— Poète, fis-je, avec de l'orgueil cette fois. Poète *dada !*

— Je sais, dit-il. » Et il cita :

Il y a des rois Papous,
Ils sucent des pastilles contre la toux.
Madame je voudrais bien vous
Ouvrir le ventre à Montretout.
Montretout ! Montretout ! Atout ! Ratatout !

« C'est sublime ! ajouta-t-il. Nous sommes des Athéniens, nous savons apprécier les belles choses. Mais êtes-vous salarié, comme poète ?

— Hélas non... J'ai fait éditer ce poème sur japon et sur hollande, tous exemplaires numérotés mais il m'en a, au contraire, coûté un bon prix.

— Et vous n'appartenez, d'autre part, à aucun syndicat ?

— Puisque je suis rentier et poète !

— Impossible, en effet !... Mais dans ce cas, vous ne pouvez être considéré à aucun degré comme travailleur salarié. Aux yeux du peuple, vous ne faites rien. Eh bien, continuez !

— Je puis continuer ?

— Certainement mais vous aurez à payer *la carte de paresse*. Une des plus belles inventions de la dictature des Conseils, qui nous a été suggérée par la lecture des œuvres de Dumas fils. Nous vous l'imposons d'autorité. C'est quarante francs par jour, le prix de la journée de travail d'un salarié conscient et organisé, sous l'ancien régime. »

Quarante francs par jour font douze cents francs par mois, et près de quinze mille francs par an, et mes revenus ne se montent qu'à dix-huit mille. C'est chaud.

Mais si je travaillais ? » proposai-je.

— A quoi ? interrogea ce dictateur avec dédain. Et, du reste, si vous travailliez, on

vous confisquerait votre fortune ; car un travailleur capitaliste, c'est la négation des principes. »

Cela fait qu'il m'a été octroyé, de force, une carte de paresse.

1er août 1925. — Ces quinze mille francs de la carte de paresse une fois payés, il me reste huit francs par jour pour me nourrir, me vêtir et me loger. J'ai beau vivre avec la plus grande sobriété, je n'arrive pas à nouer les deux bouts. Le prix des choses a encore formidablement monté, depuis la dictature du Prolétariat un gigot coûte 100 francs, et une paire de souliers Molière 500 francs. Il m'a donc fallu me procurer des ressources, les petites promenades avec une bande à Bonnot me paraissant décidément un peu dangereuses. Je me lève tous les jours à cinq heures du matin pour cueillir, au Bois de Vincennes, du mouron pour les petits oiseaux ; puis je parcours tout Paris, chantant des ono-

matopées qui me rappellent douloureusement mes anciens poèmes, pour vendre ce mouron aux dames du prolétariat qui ont des serins et des pinsons. Malheureusement ces personnes ont pris de tels goûts de luxe qu'elles dédaignent aujourd'hui ces humbles bestioles. La plupart ne veulent plus que des aras ou de somptueuses perruches, qui ne mangent pas de mouron. Je suis obligé de faire quotidiennement plus de cinquante kilomètres à pied, dans les rues, pour placer ma marchandise, et ne m'arrête qu'à neuf heures du soir. C'est du travail, ça ! Et ça fait quinze heures de travail ! Et j'ai une carte de paresse ! On aura beau dire, ça n'est pas juste.

3 octobre 1925. — La rentrée dans les écoles primaires n'a pas eu lieu à Paris, ni dans aucune ville de France. Les enfants ont tenu ce langage logique : « Il nous est absolument inutile d'apprendre à lire, à écrire, ou n'importe quoi, car, quand nous

serons grands, nous serons toujours payés quarante francs par jour, dans n'importe quel métier ; et il n'est pas besoin de savoir ses sous-préfectures, ni l'orthographe, ni même l'alphabet, pour être terrassier... Conspuez l'instituteur, conspuez ! »

Ça fait que les instituteurs ne servent plus à rien du tout, mais ils demandent à recevoir leurs quarante francs par jour, alléguant que ce n'est pas de leur faute. On les leur a laissés ils sont bien heureux !

6 novembre 1925. — Je ne suis plus marchand de mouron. J'ai trouvé une autre situation, un peu plus avantageuse. L'autre jour, je passais, avec ma botte d'herbe aux oiseaux, près d'un maçon qui fumait sa pipe, au pied du mur qu'il aurait dû élever, de ses mains et de sa truelle. Il m'a dit :

Va prévenir ma syndiquée — on ne dit plus « ma bourgeoise » en parlant de sa

femme, naturellement ! — qu'elle me prépare mon habit, si elle veut aller à l'Opéra ce soir. Je te donnerai cent sous ! »

Il n'y a pas à dire, ils payent bien ! Je lui ai fait sa commission, et je suis revenu pour lui dire que sa femme aimait mieux aller à un *dancing* parce que, à l'Opéra, on jouait la *Walkyrie* et que ça l'embêtait. Quand je suis arrivé, il se disposait à partir. Il était trois heures de l'après-midi, et il m'a offert un verre. Ça, il n'y a pas à dire, ils sont bien aimables !

— Camarade, demandai-je, tu t'en vas déjà ?

— Je ne suis pas ton camarade, répondit-il avec une certaine hauteur, et je te prie de ne pas me tutoyer. Je suis gentil avec toi, qui es un bourgeois, mais je t'invite à garder tes distances. »

Je m'excusai. Alors, radouci

— Je m'en vais parce que ma journée est finie. Elle est, réglementairement, de deux heures.

— Vous avez de la chance ! fis-je, amèrement.

— Eh bien, continua-t-il, tu ne le croirais pas, mais quand on ne travaille que deux heures, on a un poil dans la main ! On n'est plus entraîné, vois-tu !

— Si vous vouliez m'apprendre, suggérai-je.... Vous n'auriez plus qu'à me surveiller !

Il a consenti ; maintenant que j'ai appris, il me regarde faire en lisant les *Mémoires de Lauzun :* car il trouve à cette heure que les anciens aristos avaient du bon, et savaient jouir de la vie. Quelquefois il lève la tête pour m'appeler « andouille », mais il me donne mes cent sous pour mes deux heures, régulièrement. Donc, c'est un bon patron : je ne lui en veux pas.

1er janvier 1926. — Changement à vue ! La dictature des Conseils a réquisitionné tout le monde, même moi, et nous travaillons tous quinze heures par jour, à qua-

rante francs toujours, d'ailleurs. Et quel travail ! Tout le monde est employé à fondre des canons et des obus, ou à fabriquer des munitions, des tanks et des aéroplanes. C'est incroyable, parce que la dictature des Conseils avait annoncé que le règne du prolétariat était le règne de la paix perpétuelle et la fin du militarisme, mais voilà ce qui s'est passé :

Deux heures de travail par jour se sont révélées insuffisantes pour subvenir aux besoins de la société. Mais il était impossible de demander davantage aux travailleurs conscients et organisés : ils auraient fichu les Conseils par terre. Il n'y avait qu'une ressource ; c'était de s'adresser aux Kabyles, aux nègres et aux Chinois, et de leur demander de faire pour quarante sous ce que les ouvriers européens ne voulaient plus faire, même pour quarante francs. « Différence de traitement légitime, ajoutait-on, puisque ces gens-là n'ont pas les mêmes besoins que nous, et

qu'ils ne sont ni conscients ni organisés. »

Bien qu'inconscients et inorganisés, les Kabyles, les nègres et les Chinois n'ont rien voulu savoir. Alors on va leur faire la guerre pour les forcer à travailler pour nous. En attendant, c'est nous qui travaillons, et d'arrache-pied, mais on nous promet que, après la victoire, nous n'aurons plus à en mettre un coup. L'enthousiasme est général.

15 avril 1926. — Ce n'a pas été la victoire. Nous avons reçu une pile formidable. Nous avons aujourd'hui un empereur, qui s'appelle Si-Wang-Pou. C'est un très bel homme, qui a une robe de soie en satin jaune. Et il a des soldats jaunes, qui nous font turbiner à coups de rotin. C'est encore à moi que cela paraît le moins dur, parce que j'avais pris l'habitude de me donner du mal, mais les autres la trouvent mauvaise.

Dans mes moments de loisir, j'ai un peu modifié mon poème :

Si-Wang-Pou ! Si-Wang-Pou,
Prends des pastilles contre la toux !...

Sa majesté s'est montrée fort satisfaite, et a bien voulu me faire accorder un bol de riz supplémentaire.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
Un Devoir de style	5
Mélanie	25
Le permis de conduire	34
Rue Guénégaud	51
L'assassin	70
Le testament de M. Pinchon .	81
Convocation	91
La fortune de sir Richard	99
Dans l'Express-Orient	112
Le cheval d'Erbelfeld	122
Celui qui n'a plus de nom.	136
Quelqu'un sur la route et le « Stampede »	144
Deux solitaires	176
Birou.	187
Monomane et Démocope	197
Le lingot	207
Un vaincu	222
La fin	234

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES